

LES
FRANÇAIS
PEINTS PAR EUX-MÊMES

TYPES ET PORTRAITS HUMORISTIQUES A LA PLUME ET AU CRAYON

MOEURS CONTEMPORAINES

PAR

JULES JANIN, MÉRY, FRANCIS WEY, F. FERTIAULT, OLD NICK, TAXILE DELORD,
J. MAINZER, FÉLIX PYAT, E. DE LA BÉDOLLIÈRE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, AMÉDÉE ACHARD, MADAME DE LONGUEVILLE
ALFRED DE COURCY, MADAME ANNA-MARIE, GEORGES D'ALCY

ILLUSTRATIONS DE

CH. JACQUE, MEISSONIER, DAUBIGNY, GAVARNI, TRAVIÈS, DAUZATS, PAUQUET, LÉOPOLD FLAMENG
CHARLET, HENRY MONNIER, LOUBON, ALEXANDRE DE BAR, RAMBERT, H. CATENACCI, DE LA CHARLERIE, SAINT-GERMAIN
GÉNIOLÉ, GAGNIET, PENGUILLY, ÉMY, FEROGIO, E. BOCOURT
ROUSSEAU DE LAGRAVE, YAN DARGENT, JANET-LANGE, BERTALL, A. MARIE, ETC.

TOME DEUXIÈME



PARIS

J. PHILIPPART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, RUE DE BUGI, 12



LE BRETON

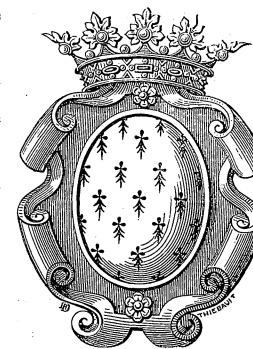
PAR ALFRED DE COURCY

ILLUSTRATIONS DE DAUBIGNY, SAINT-GERMAIN, DELACROIX, GÉNIOLE
PENGUILLY, GAGNIET, PAUQUET, H. CATENACCI

INTRODUCTION



QUELQUES fanatiques
amants de la Bre-
tagne, champions at-
tardés de son in-
dépendance, ne me
pardonneront pas de
présenter le Breton
comme un des mem-
bres de la grande famille française,
et m'accuseront peut-être de trahi-
son envers la patrie. Ceux-là crieront volon-
tiers, comme le grand agitateur de
l'Irlande : « Hurrah pour le rappel ! »
Il ne manquerait, hélas ! à leur élo-
quence patriotique, qu'un auditoire
et des applaudissements. En atten-
dant des jours meilleurs, ils se con-
tentent de protester contre les ex-
pressions de « réunion de la Bretagne
à la France, » dont tous les histo-
riens abusent depuis trois siècles
avec une perfide obstination. Il se-
rait, suivant eux, aussi juste de dire : « La
réunion de la France à la Bretagne. » Et en



Armes de la Bretagne.

effet, poursuivent ces généreux enthousiastes,
quand la duchesse Anne apporta en dot sa cou-
ronne au monarque français qu'elle acceptait
pour époux, le contrat de mariage fut un traité
de paix entre deux nations également souve-
raines, qui presque toujours avaient été rivales
et qui étaient au moment de recommencer leur
éternelle querelle. Mais aucune d'elles n'abdi-
qua sa nationalité et ne consentit à être absorbée
par l'autre. La Bretagne stipula les conditions
de son obéissance aux successeurs de sa bonne
duchesse ; elle garda sa coutume, ses
franchises, et, comme garantie su-
prême, ses États composés de trois
ordres, qui, assemblés tous les deux
ans, s'opposaient aux empiétements
du pouvoir royal, et réglaient seuls
les charges et impositions du pays.
Ce traité de paix, elle en a reli-
gieusement observé tous les articles ;
mais la France l'a déchiré dans un
jour de colère. Depuis cinquante
ans, la Bretagne est traitée en province con-
quise ; sa langue bien-aimée est proscrite ; des

divisions arbitraires lui sont imposées; on voudrait lui faire oublier son beau titre de duché que lui avaient conservé les rois de France, et jusqu'à son vieux nom de Bretagne, auquel on a substitué des dénominations barbares, telles que celles de Finistère et de Loire-Inférieure. Frémissante comme la Pologne, elle cède à l'abus de la force; mais, dégagée par cela même des obligations qu'elle avait contractées, elle garde son droit imprescriptible, elle attend. — Si l'on s'avisait à Saint-Petersbourg de publier les portraits des Russes peints par eux-mêmes, ne serait-ce pas une atroce dérision de faire figurer dans cette galerie des opprimés de Varsovie? et le Polonais qui se rendrait complice de cette déloyauté ne mériterait-il pas d'être honni comme un félon et un transfuge?

L'argumentation me paraît sans réplique, et j'essayerais vainement de la combattre. Aussi n'oserais-je pas affronter de pareils reproches, si je pensais trouver beaucoup d'esprits armés de cette indépendante et inflexible logique. Heureusement pour moi, la philosophie pratique des faits accomplis compte plus d'adeptes, et la Bretagne s'est résignée à faire partie de la France.

Quand la Révolution passa son niveau sur tous les privilèges, ceux des provinces comme ceux des castes, la Bretagne résista d'abord avec énergie; son parlement, gardien vigilant et fidèle des libertés du pays, refusa obstinément d'enregistrer les édits royaux qui les abolissaient, et il fallut envoyer des troupes pour forcer le sanctuaire de la justice. Le comte de Thiard fut chargé d'exécuter cet acte audacieux. Une vive effervescence agita toutes les classes de la population. Depuis les salles du palais jusqu'aux cellules des couvents, depuis les salons des dames de la noblesse jusqu'aux réduits les plus abjects, un cri unanime de malédiction s'élevait contre les armes françaises. Le parlement continuait à siéger, accueillant les députations de tous les corps de métiers et de professions qui venaient lui prêter l'appui des sympathies publiques, et l'encourageaient à persévérer dans son refus. Enfin le 10 août 1788, le comte de Thiard gravit les degrés du palais avec un grand appareil militaire, pénétra au sein de la vénérable assemblée, et com-

manda au greffier d'enregistrer, sous ses yeux, les lettres patentes dont il était porteur. Cette journée solennelle fut le 18 brumaire des constitutions bretonnes; mais il y eut ici plus de dignité dans la résistance, plus de fermeté aussi dans l'attaque elle-même. Les magistrats bretons ne se dispersèrent pas devant les baïonnettes, et ne s'enfuirent pas par les croisées; ils se couvrirent devant l'homme d'épée, et restèrent silencieux et calmes à leur poste, comme des sénateurs sur leur chaises curules.

Toutefois les événements marchaient vite; ils emportèrent en peu de temps les doléances provinciales; et, bien que dans la chouannerie il y ait eu pour plusieurs un vieux ferment de sentiment national, ce ne fut pas, on doit en convenir, au nom de nos privilèges que s'engagea la véritable lutte. Le comte de Botherel, procureur général syndic aux États de Bretagne, protesta le dernier contre l'atteinte violente portée aux *droits, franchises et libertés* du pays. Son éloquent pamphlet fut brûlé en place publique par la main du bourreau, et avec lui s'éteignit le dernier espoir, la dernière réclamation de la nationalité bretonne. Si haut, si sacré que fût l'intérêt de cette nationalité, la révolution française remuait de telles idées que chacun devait y trouver un intérêt plus puissant encore. La noblesse, directement attaquée, s'alliait avec la royauté, jusqu'alors sa constante ennemie, et vouait à la personne du monarque cet attachement chevaleresque, cette religion du royalisme, qui a eu ses prodiges et ses martyrs. Le clergé, dépouillé de ses biens et persécuté dans sa conscience; le paysan, menacé par les réquisitions et frappé dans la personne de ses pasteurs, avaient en vérité de bien autres griefs que l'attentat légal commis à l'égard de la constitution. Quant aux habitants des villes, au tiers état, emporté par le grand mouvement du dix-huitième siècle, épris des théories nouvelles de centralisation et d'égalité, il ne s'apercevait pas que les institutions de la Bretagne étaient déjà si libérales qu'elle avait plus à perdre qu'à gagner au nivellement. Ainsi des souffrances ou des sympathies communes avec les autres provinces amenèrent un besoin d'expansion qui ouvrit toutes les barrières pour rendre la mêlée générale; des préoccupations plus vives firent oublier la légalité

et l'histoire, et la dernière expression de la nationalité celtique expira sans vengeance, ayant seulement pour oraison funèbre la protestation du noble comte de Botherel!

Il fut robuste, il fut glorieux, ce vieux chêne druidique à jamais couché dans la poussière. Sa chute n'a point découvert ses racines, et l'antiquaire se fatigue à en chercher les ramifications dans les entrailles du passé. L'épée de César et celle de Charlemagne lui avaient fait au tronc de larges blessures; mais les armes de leurs dévils successeurs s'émoussaient sur sa rude écorce, et, pour l'abattre enfin, il a fallu recourir à la cognée révolutionnaire. Aujourd'hui, la France se penche avec intérêt vers le chêne renversé; l'historien fouille le sol qui l'a porté, l'artiste admire cette séve puissante qui ne peut plus se renouveler que de la rosée du ciel, mais qui jaillit encore çà et là, parmi la mousse et le gui, en verdoyantes frondaisons; le poète écoute avec ravissement la voix des oiseaux qui chantent, pour la dernière fois peut-être, dans sa couronne flétrie.

Il est à peu près démontré que les Bretons sont les descendants directs des habitants de l'ancienne Gaule, et que leur province présente le remarquable phénomène d'un pays qui depuis deux mille ans et plus est le séjour de la même race et entend parler la même langue. Il est même permis de conjecturer, avec d'estimables écrivains, que cette race est la première qui ait peuplé les Gaules, en sorte que les échos des vallées bretonnes n'auraient connu à l'homme, comme au rossignol, qu'un seul langage depuis le commencement du monde. L'histoire ne remonte pas aussi haut, mais elle nous montre les populations de l'Armorique s'adosant à l'Océan pour repousser les invasions successives. Douées d'une sorte d'élasticité puissante, tour à tour comprimées par les légions romaines et les bandes des rois francs, elles réagissaient avec force, et reculaient leurs trop étroites limites.

On s'étonne de voir la facilité avec laquelle une nation si jalouse, si opiniâtre dans sa résistance aux influences du dehors, se laissa pénétrer par le christianisme; mais, tout en l'embrassant avec transport, elle conserva beaucoup de traditions et de pratiques de l'ancien culte, la plupart sanctifiées par quelque application

aux croyances nouvelles. L'extrémité de la péninsule donnait asile à des émigrés de l'île de Bretagne, qui, traversant la mer pour fuir le joug des Saxons, étaient certains d'être accueillis en frères sur le rivage opposé. Ces réfugiés furent assez nombreux pour donner à leur nouvelle patrie le nom de celle qui les chassait de son sein: c'est d'eux que date la haine des Bretons pour les Anglais, que nos paysans appellent encore aujourd'hui des Saxons (Saozon). Dans cette autre Bretagne qu'on a longtemps nommée *la Petite*, il n'y avait pas, comme par tout le reste de la France et presque de l'Europe, deux ou plusieurs races distinctes, mais bien une seule famille, à qui l'exil rendait des enfants longtemps séparés, dont tous les membres parlaient la même langue et avaient à beaucoup d'égards les mêmes doctrines et les mêmes usages. L'homogénéité était si parfaite que les princes et les évêques étaient choisis, tantôt parmi les émigrés insulaires, tantôt parmi les Armoricaïns, sans que l'histoire fasse mention d'aucune jalousie d'origine.

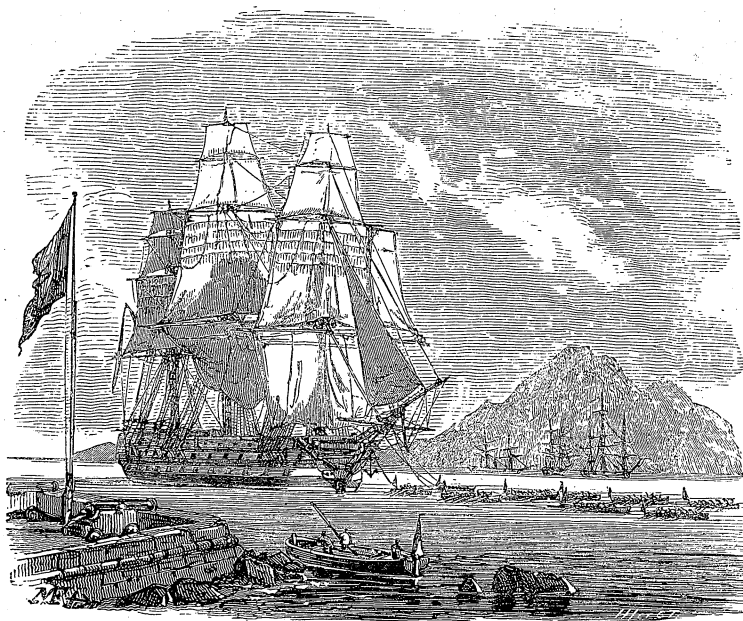
Aussi les institutions du moyen âge eurent-elles en Bretagne un caractère particulier de douceur et de réciproque confiance entre les diverses classes, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le contrat qui liait le propriétaire au colon était tout à l'avantage de celui-ci. C'était le bail à domaine congéable, ou le *convenant*, que la révolution française proscrivit comme un contrat féodal dans sa première fièvre de nivellement, mais qu'elle rétablit bientôt en reconnaissant hautement son erreur. Ce régime, protégé par la jurisprudence moderne, est encore en vigueur dans plusieurs parties de la province. Le seigneur n'est propriétaire que du fond, pour lequel il reçoit une modique redevance. Le domanier, maître de toutes les constructions, ou, comme le dit la coutume, des *édifices et superficies*, les élève, les abat, les restaure à sa guise, et les transmet à ses héritiers. Un fait tout récent prouve d'une manière saisissante ce qu'on doit penser du système qui a si longtemps régi la propriété en Bretagne: au mois d'août 1840, les domaniers de la commune de Crozon (Finistère) se sont soulevés pour résister aux désirs de quelques propriétaires qui voulaient sub-

stituer le régime du code civil à celui de la coutume; et, le croirait-on, en plein dix-neuvième siècle, la force armée a été appelée pour disperser des rassemblements de paysans qui trouvent oppressive la liberté moderne et demandent qu'on leur laisse la part plus véritablement libérale que leur avait faite le moyen âge.

Ayant à parler de l'état présent de la Bretagne, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de présenter ces sommaires considérations sur un passé auquel elle tient par tant de sentiments, d'usages et de souvenirs. Les mœurs d'un

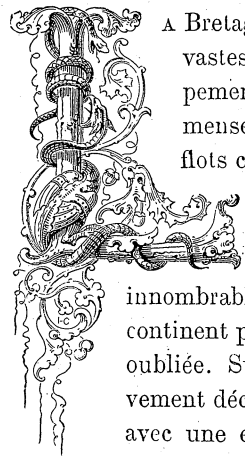
peuple, tantôt la cause et tantôt le résultat des événements, sont toujours inséparables de son histoire.

J'essayerai d'abord de peindre l'habitant des campagnes, le paysan : c'est le Breton par excellence, et sa calme et noble figure doit dominer tout ce travail. Puis, au sortir de la chaumière, j'introduirai le lecteur dans la grande salle du manoir et lui montrerai, groupés autour de l'immense cheminée, tous les membres de la famille patriarcale du châtelain. Enfin je terminerai par une rapide excursion dans les villes de la Bretagne.



Coiffures bretonnes. Dessin de Saint Germain.

I. — LES CAMPAGNES



La Bretagne est l'une de nos plus vastes provinces; le développement de son littoral est immense; elle s'avance dans les flots comme la proue d'un navire, et du haut de ses falaises on voit flotter à l'horizon des îles innombrables, débris arrachés du continent par quelque catastrophe oubliée. Sur ses flancs convulsivement déchirés, la mer se brise avec une effroyable violence; elle pénètre jusqu'au cœur du pays par un grand nombre de rivières, larges et profondes à leur embouchure, humbles ruisseaux dès que le flux a atteint sa limite: la nature semble avoir creusé ces vallées pour que l'Océan y puisse épancher sa fureur, et ne s'acharne pas à saper les barrières de rochers qui protègent le reste du territoire. De la pointe Saint-Mathieu, extrémité du vieux monde, à Ingrande sur la Loire, la Bretagne a près de quatre-vingt-dix lieues; sa largeur, de Saint-Malo aux confins du Poitou, est de cinquante lieues environ. Sa population est toute maritime ou agricole. Elle se divise administrativement en cinq départements; mais là n'est pas sa division morale, et pour fixer les bornes immobiles de la langue et des mœurs, il est indispensable de remonter aux anciens évêchés. Nantes, Rennes, Dol, Saint-Malo et Saint-Brieuc composaient la haute Bretagne; Vannes, la Cornouaille ou Quimper, le Léon et Tréguier la basse Bretagne, appelée aussi Bretonnante. Ces expressions sont encore en usage et le seront longtemps; il y a en effet tant de radicales différences entre la haute et la basse Bretagne qu'il faut des mots divers pour les désigner, et que le nom seul de Breton ne présenterait à l'esprit qu'un sens peu précis. La langue constitue la plus notable différence; une ligne tirée de l'embouchure de la Vilaine à Châtel-Audren, entre Saint-Brieuc et Guingamp, séparerait assez bien les deux parties de la province: en deçà de cette ligne, on n'entend parler que le français ou un patois

bâtard; mais le paysan de la basse Bretagne a conservé l'antique idiome, et les Celtes, ses pères, ne reconnaîtraient qu'en lui seul leurs traits et leur sang. Quand, dans l'âge heureux des vacances, je regagnais le foyer paternel, le plus beau moment du voyage était celui où, en approchant de Guingamp, j'entendais pour la première fois de petits mendiants chanter le refrain d'*hann hini goz*, en gambadant autour de la diligence. Alors seulement je me croyais dans la patrie; et d'ailleurs, à ce gai signal, tout semblait prendre une face nouvelle. Ce n'étaient plus ces maisons de boue des environs de Rennes, ni ces croix de bois peint, ni ces mesquins clochers à la flèche d'ardoise, dont un coup de vent courbe la débile charpente; mais partout le granit, jusque dans les dentelures et les festons élégants des clochers de village, et la route elle-même était souvent taillée dans le roc. Les coteaux devenaient plus fréquents, les champs plus divisés, les talus de séparation plus hauts et mieux garnis d'arbres d'émonde ou d'ajoncs aux fleurs d'or, les paysages plus variés et plus mobiles; toute la campagne était un bocage, un pêle-mêle de landes, de riches moissons, de bois, de ruisseaux, de rochers et de prairies. Les paysans que je rencontrais n'étaient plus affublés de cette blouse malpropre qui rend pareils à des palefreniers les cultivateurs des trois quarts de la France; leur chapeau s'élargissait, leurs cheveux s'allongeaient pour retomber en boucles sur leur veste aux larges pans; les guêtres et les braies gauloises se substituaient peu à peu au disgracieux pantalon. Enfin je découvrais d'un côté la mer, de l'autre les bleus sommets des montagnes d'Arrez, ces deux horizons de la basse Bretagne; et tandis que les commis voyageurs et les touristes de grand chemin se récriaient sur les trente-deux côtes du fameux relais de Belle-Isle-en-Terre au Pontou, ou s'étonnaient de traverser un pays où l'on parle une langue *inintelligible, quoique douce*¹, je contempiais avec bonheur cette terre

¹ Cette remarque judicieuse, qui décèle un rare talent d'observation, est consignée en toutes lettres dans une relation de M. Alphonse Karr.

poétique, si bien appelée, par un de ses plus aimables enfants, le gracieux auteur de *Marie*, une terre de granit recouverte de chênes!

N'en déplaise aux adversaires de la langue bretonne, elle ne paraît pas avoir notablement reculé depuis plusieurs siècles; seulement on ne la parle pas en tous lieux avec la même pureté, et souvent l'adjonction d'une foule de mots français dont les désinences seules sont changées en fait une sorte de jargon qu'on nomme du breton de curé, expression qui correspond assez exactement à celle de latin de cuisine. Soit mépris de la langue maternelle, soit oubli partiel pendant les longues années d'études et de séminaire, il est certain que la plupart des prédicateurs la traitent avec un sans-façon déplorable: c'est l'éternel sujet de querelle entre le clergé et les antiquaires. L'idiome breton a en outre pour ennemis jurés le préfet ou le sous-préfet, représentant naturel du système d'aplatissement général connu sous le nom de centralisation, et surtout le maître d'école, lequel, ni plus ni moins que l'empereur Nicolas, punit sévèrement le crime de l'enfant qui a prononcé quelques mots dans la langue que lui a apprise sa mère; mais il a aussi d'ardents apologistes, de passionnés zélateurs, qui en font dériver toutes les langues du monde, et ne sont pas embarrassés pour démontrer que le grec *ἵππος*, le latin *equus*, le français *cheval*, l'anglais *horse* et l'allemand *pferd*, ont évidemment pour racine le celtique *marc'h*. Cela vous paraîtra fort clair quand vous saurez que les deux règles de la science étymologique sont les suivantes: 1° ne tenir aucun compte des voyelles; 2° tenir peu de compte des consonnes. (Voir le traité de M. Ledest de Botidou.) De plus, il est bien constaté que l'on parlait breton dans le paradis terrestre: quand notre première mère présenta la fatale pomme à son époux, celui-ci lui en demanda seulement un morceau, en breton *a'tam*, d'où lui vint le nom d'Adam; et quand le fruit resta engagé dans son gosier, et y forma cette grosseur transmise à tous ses descendants sous la dénomination de pomme d'Adam, sa compagne lui offrit de l'eau en lui disant, toujours en breton, *ev*, bois, et le nom lui en est resté. Le brave et naïf La Tour d'Auvergne, dans ses Origines gauloises, a rapporté cette

conversation oubliée par la Genèse, et peut-être était-il plus fier de ses découvertes de linguistique que du titre de premier grenadier de France.

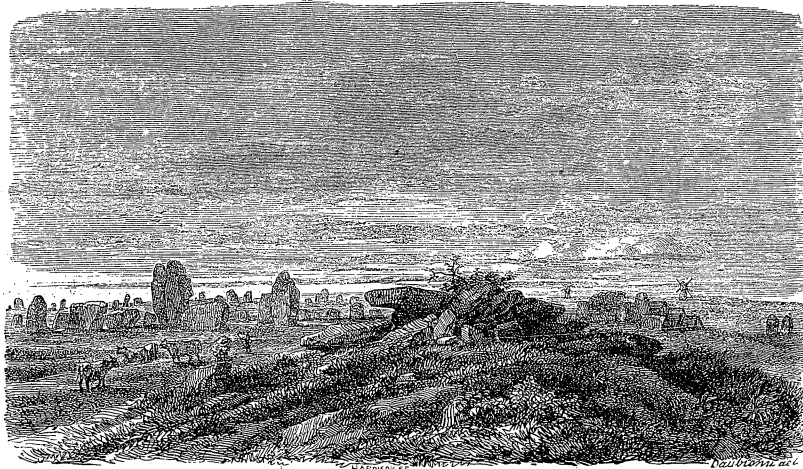
Quoi qu'il en soit de ces exagérations plaisantes, la langue bretonne a un haut intérêt historique qu'il serait moins déraisonnable d'outrier que de méconnaître. Elle se divise en autant de dialectes qu'il y avait d'évêchés bretonnants, indépendamment de celui que parlent les habitants du pays de Galles en Angleterre; et bien que toutes les racines soient les mêmes, les différences sont assez sensibles pour que le dialogue devienne difficile entre les habitants de deux diocèses, et surtout entre le Léonard et le Vannetais. Mais, outre ces distinctions principales, on remarque de canton en canton mille nuances d'expressions et d'accent que l'oreille du paysan saisit avec une finesse aussi merveilleuse que celle de la marchande d'herbes d'Athènes; il lui arrivera souvent de dire à son interlocuteur: « Vous parlez le breton de telle paroisse. » Du reste, cette observation n'est pas spéciale à la langue, elle mérite d'être complètement généralisée. La basse Bretagne est éminemment le pays de la variété; elle est à chaque pas différente d'elle-même. Aussi tous les jugements absolus qu'on porte sur elle sont-ils nécessairement faux.

Par exemple, elle passe proverbialement pour une terre stérile ou au moins inculte, et certes celui qui traversera les landes de Guiscriff et de Lan Roc'h, ou certaines plaines du Morbihan où l'on fait des lieues entières sans rencontrer un être vivant, aura le cœur serré de cet aspect de désolation. Mais aussi que sont la Beauce et la Touraine auprès de ces riches campagnes de Pont-l'Abbé ou de tout le littoral du Léon, fécondées par les algues marines et les exhalaisons mêmes des flots; auprès de ces champs de Roscoff qui furent autrefois une ville, où dans l'étroite enceinte des murailles en ruine cent parcelles de terre nourrissent autant de familles, et donnent à l'industriel travailleur plusieurs récoltes par année? Toute la commune de Roscoff n'est qu'un grand jardin potager sillonné d'innombrables clôtures; et cependant il n'existe à proximité aucun centre de consommation, mais ces aventureux jardiniers savent trouver au loin les débouchés qui

leur manquent. Chaque ferme, dans la nuit du dimanche au lundi, fait partir une charrette remplie des plus beaux légumes, que d'infatigables chevaux traînent presque sans s'arrêter jusqu'à Brest, à Rennes, à Nantes, à Angers, à

Paris même, où j'ai rencontré plusieurs fois ces maraîchers bretons venant d'une distance de cinquante lieues débiter leurs denrées.

Sitôt que la charrette est vide, on repart, et les chevaux reprennent d'eux-mêmes le che-



Plaines de Karnak. Dessin de Daubigny.

min du pays. Les Roscovites sont connus par toute la Bretagne et remplissent souvent d'une extrémité à l'autre l'office de commissionnaires. Sobres et réservés en allant, ils reviennent mutins et querelleurs, faisant des pauses fré-

quentes aux cabarets de la route, et rattrapant au grand galop le temps perdu dans ces libations successives. Ils tiennent à rentrer au logis avant la fin de la semaine; les plus attardés arrivent en grande hâte le samedi soir, et



Un pardon. Dessin de Pengilly.

ledimanche les revoit presque tous, purifiés des souillures de leur vie vagabonde, assister dévotement à la messe paroissiale. Depuis deux ans environ, le *vapeur* qui lie une correspondance hebdomadaire entre Morlaix et le Havre, leur a encore donné de nouvelles habitudes :

plusieurs s'embarquent avec leurs denrées, et le *marché de Bretagne* a désormais appris aux ménagères du Havre ce qu'il faut penser de la stérilité de notre province.

On conçoit que les mœurs de cette population voyageuse ne sauraient être celles du reste de

la Bretagne; mais chaque canton, souvent chaque paroisse a les siennes; vous sautez un ruisseau, tout est changé: aspects, costumes, usages, système de culture, jusqu'à la physionomie et la stature des habitants. A quelques lieues de Roscoff, en prolongeant le littoral du Finistère, on rencontre une race d'hommes toute nouvelle; on croirait voir une peuplade de pillards grecs sur un promontoire de Morée. Leurs cheveux en désordre, qu'agite la brise de la mer, s'échappent de dessous une calotte bleue; une veste de *berlinge*, échancrée autour du cou, s'applique sur leurs reins; leurs larges braies, arrêtées au genou, laissent en tout temps à découvert des jambes sèches et nerveuses, insensibles aux intempéries de l'air comme aux piqures des ajoncs. Ces hommes ont été longtemps la terreur des marins, qui les redoutaient plus encore que les récifs dont est bordée leur côte inhospitalière. Quand les tempêtes, si fréquentes dans ces parages, chassaient quelque navire en détresse, la plage se couvrait de pirates improvisés, désertant, dans l'espoir du pillage, la ferme, la charrue, l'église même. Une joie féroce éclatait au moment

où le navire venait enfin se briser sur les écueils; tous alors fondaient sur leur proie, volaient la

cargaison, dépouillaient les naufragés et parfois les maltraitaient avec la dernière brutalité. C'étaient peut-être des compatriotes, sortis la veille des ports de Brest ou de Morlaix. Dans une foire, dans un cabaret, on se serait fait scrupule de leur dérober une pièce de monnaie; mais la tempête est le ministre du Ciel, et ne faut-il pas ramasser la manne envoyée par la Providence? Ces mœurs se sont bien adoucies; mais si l'on ne maltraite plus les personnes, si même les naufragés sont généralement l'objet de soins empressés, il n'est pas encore facile de persuader aux riverains de Kerlouan et de Guissény que les débris ou le chargement d'un navire échoué ne sont pas la propriété légitime du premier occupant; c'est pour eux comme un principe d'équité naturelle; le prêtre et le procureur du roi y ont souvent perdu leurs sermons et leurs réquisitoires. Cependant, il y a quelques années, le curé de Landéda obtint un glorieux triomphe. Un

dimanche, au milieu de la grand'messe, l'assistance, distraite de son recueillement par la nouvelle d'un naufrage, se précipita en foule



Fille d'Ouessant. Dessin de Géniole.



Homme de l'île de Sein. Dessin de Pengilly.

sur la grève, et procéda lestement au sauvetage, en appliquant sa doctrine favorite sur la charité bien ordonnée. Le bâtiment était chargé de toile; chacun en fit sa provision, et, après l'avoir déposée dans sa ferme, s'en revint au bourg, sans remords, pour chanter les vêpres, croyant avoir fait une chose irréprochable. Le curé ne pensait pas de même. Il monta en chaire; l'indignation le rendit éloquent; ses paroissiens se retirèrent émus et troublés par la généreuse énergie de ses reproches; et le lendemain matin il trouva entassés dans le jardin du presbytère, au grand préjudice de ses plates-bandes, tous les ballots de toile, fruit du pillage de la veille.

Les mêmes déprédations ont été en usage sur d'autres points de la Bretagne, particulièrement dans l'île de Sein, dont les habitants ont été longtemps appelés les démons de la mer.

L'île de Sein, à toutes les époques, a vivement frappé l'imagination populaire: au temps des druides, elle était le sanctuaire des neuf vierges consacrées. En face d'elle s'élèvent les gigantesques rochers de la pointe du Raz, bastions inaccessibles, que la mer ronge en écumant, autour desquels elle s'engouffre avec un bruit qui rend sourd, et à des profondeurs qui donnent le vertige. C'est l'un des plus grandioses et des plus sauvages aspects de la nature. L'île de Sein et la pointe du Raz sont pour les Bretons Charybde et Scylla; c'est le passage le plus fécond en désastres. Quand le marin s'en approche, il fait le signe de la croix en disant:

*Va Doue, va sikourit evid tremen ar Raz.
Rak va lestr a zo bihan, hag ar mor a zo braz!*

« Mon Dieu, protégez-moi pour passer le Raz, car mon navire est petit et la mer est grande! » Un chroniqueur raconte naïvement que les habitants de l'île de Sein *n'ont de vin que ce que la mer leur en jette par les fréquents naufrages des vaisseaux*. Dans une circonstance récente, la population de cet îlot fatal s'est glorieusement réhabilitée aux yeux de l'humanité. Malgré l'antipathie des races, elle a donné, sous la conduite de son curé, à un équipage anglais en péril l'assistance la plus courageuse; et le gouvernement britannique a reconnu sa noble conduite par un envoi de médailles honorifiques et de récompenses pécuniaires.

Ces îles, semées tout à l'entour de la basse Bretagne, et tantôt isolées, tantôt réunies en archipel comme ceux de l'Iroise et des Glénans, ont pour la plupart une physionomie intéressante, et laissent d'impérissables souvenirs dans l'esprit des rares visiteurs qui les abordent. La plus éloignée du continent est celle d'Ouessant ou de l'Épouvante (en breton Heussa). Les mœurs bénignes de ses habitants ne justifient pas ce nom terrible, qui paraît avoir tiré son origine des récifs dont la côte est bordée. Une partie de l'île est fertile; ses pâturages nourrissent une race célèbre de petits chevaux, qui paissent en liberté et à demi sauvages. Madame la duchesse de Berry en possédait, en 1830, un charmant attelage. On ne saurait voir ces lieux paisibles sans former un moment le vœu d'y passer ses jours, sans se dire comme l'apôtre au Thabor: « On est bien ici! » Là point de troubles ni d'inquiétudes; point de douaniers, et partant point de contrebande; point de juges, et partant point de procès. Le curé exerce avec douceur une autorité presque absolue: il faut bien qu'on s'habitue à se passer du reste du monde, puisque souvent l'état de la mer rend, pendant des semaines entières, toute communication avec le continent impossible. Les querelles de parti, les disputes littéraires, les luttes de la pensée et des intérêts paraissent vaines comme des rêves, quand on a mis le pied sur ce terrain tranquille et ignoré, où l'on ne voit d'autre agitation que celle des flots; et le plus grand inconvénient de cet isolement n'est-il pas quelque malentendu tel que celui que Gresset a si plaisamment raconté dans son *Carême impromptu*?

Comment ne pas parler aussi de Houat et de Hédik, ces deux îles jumelles, qui n'ont eu longtemps qu'un même pasteur, en sorte que lorsqu'on célébrait la messe dans la première, on hissait un drapeau pour signaler les diverses parties du sacrifice, auquel assistaient de loin, agenouillée sur la plage, la population de Hédik? L'île de Batz, en face du port de Roscoff, est encore un champ curieux d'observations, et malgré les communications journalières que permet son extrême proximité de la terre, elle conserve ses mœurs pures de tout alliage, protégées par le plus exclusif patriotisme. Quoique le sol en soit bien cultivé, elle

est d'un aspect singulièrement triste; on y chercherait vainement un ombrage ou un ruisseau. Tous les hommes sont marins, et passent conséquemment la plus grande partie de leur vie hors de l'île: ils n'y viennent que pour prendre quelques instants de repos dans l'intervalle de deux campagnes. Ils y apparaissent encore en relâche dans leurs voyages des ports du Nord à ceux de la Méditerranée. Quand un capitaine de l'île de Batz sillonne la Manche, le phare qui domine sa patrie bien aimée exerce sur son cœur une séduction irrésistible. Il s'aperçoit aussitôt que le temps trop menaçant, le vent trop contraire ne lui permettent pas de continuer sa route; et pour plus de sûreté, il se réfugie jusqu'au foyer domestique. Il n'est pas rare de voir deux bâtiments naviguant en sens inverse relâcher le même jour à l'île de Batz, tous deux *pour cause de vents contraires*.

Les rudes travaux de l'agriculture échoient nécessairement aux femmes, et elles sont assez robustes pour n'être pas au-dessous de cette tâche. Les *Uiennes* de Batz, comme on les appelle, sont remarquablement fortes et belles; ce sont elles qui dirigent le soc et recouvrent la semence; qui, le jour indiqué par le maire, se répandent parmi les rochers pour recueillir le varech; qui, sur un autre signal de l'autorité, s'arment de leurs faucilles et abattent les riches moissons dont la plaine est couverte; car, contrairement au reste de la Bretagne, cette plaine est sans aucune clôture, et afin de prévenir les empiétements sur le sillon du voisin, la récolte doit être faite par tous le même jour. Une longue-vue sous le bras, quelques hommes assistent à ces travaux sans y prendre part; mais nul ne songe à leur reprocher leur oisiveté; n'ont-ils pas, eux, labouré l'Océan plus péniblement encore et enrichi le ménage d'épargnes gagnées au péril de leur vie? Les hommes et les femmes de l'île de Batz semblent appartenir à deux classes distinctes; les premiers, souvent capitaines ou officiers de la marine marchande, portent à terre la redingote et le chapeau de soie; ils sont plus instruits que beaucoup de bourgeois et connaissent plusieurs langues. Leurs femmes sont toutes de simples paysannes, qui ne comprendraient pas un mot de français. Elles se vantent qu'elles sauraient

repousser *le Saxon* s'il insultait leurs rivages. On raconte qu'elles ont un jour réussi à l'éloigner par une ruse de guerre, en disposant leurs *ribots* comme une batterie de canons, avec des charrues pour affûts, du côté où paraissaient quelques voiles suspectes, et se rangeant derrière, à cheval sur des bestiaux, près des vieillards et des invalides, qui seuls pouvaient seconder leur vaillance. Cette démonstration eut un plein succès, l'ennemi crut la côte gardée et se retira¹. Elles ne défendent pas moins bravement leur honneur que leur nationalité: un douanier trop sensible, qui avait espéré pouvoir spéculer en sûreté sur l'absence des maris, paya cher son audace amoureuse: il fut enterré vif sous un monceau de fumier. Quand elles apprennent le désarmement d'un bâtiment de l'État, les épouses et les sœurs vont jusqu'à Brest à la rencontre des membres de leur famille. L'empressement de les revoir après quelques années d'absence n'est peut-être pas le seul motif du voyage; elles veulent aussi les arracher aux séductions des guinguettes, où s'engloutit d'ordinaire le décompte des marins congédiés. Après les premiers embrassements, tous reprennent ensemble le chemin de leur île. Vers la fin de la journée, à quatre lieues environ du but, ils s'arrêtent au pied d'un menhir druidique, surmonté d'une croix: image frappante de la religion en Bretagne. Alors chacun des marins s'aide tour à tour des épaules de ses camarades, monte le long du bloc de granit, se cramponne au bas de la croix, et de là, comme d'un magique observatoire, contemple avec délices le sol de la patrie, les blancs contours de l'île de Batz!

Nullle part l'amour du pays n'est plus ardent que chez ces *Uiens*, cosmopolites cependant par leur profession. Ils se plaisent à orner leur église de petits navires suspendus en guise de lustres, de chapelets d'œufs d'autruche, et de tableaux ex-voto; l'un d'eux y a déposé les fers qu'il porta, captif d'une puissance barbaresque. Pendant la révolution, en en vit un parvenir au grade de capitaine de vaisseau: il quitta le service pour aller finir ses jours au milieu de ses compatriotes; et dans l'humble

¹ Ce trait est historique, au moins dans ses principales circonstances; mais il eut lieu à l'île de Groix, en 1703, et c'est à tort qu'on l'applique souvent à celle de Batz.



Fermier de Cancarneau. Dessin de Penguilly.

cimetière de l'île, on montre avec orgueil aux étrangers la tombe du capitaine Gueguen. Puis, on leur fait remarquer une maison blanche qui domine tout le village : c'est la demeure du *chevalier*. On désigne ainsi un homme dont le nom a retenti par toute l'Europe, dont le portrait est au musée de Versailles comme rappelant une des gloires de la France : Tremintin, l'héroïque pilote, qui, refusant d'abandonner son commandant Bisson, au moment où celui-ci mettait le feu aux poudres pour ne pas tomber entre les mains des pirates, sauta avec lui, mais échappa par miracle à l'explosion. Mandé à Paris pour être félicité sur sa conduite, présenté au roi Charles X, décoré de la croix d'honneur et nommé enseigne de vaisseau, le modeste pilote breton avait hâte de regagner son île. Il n'en est plus sorti, une blessure reçue dans la commotion ne lui permettant pas de naviguer désormais. Vainement le ministre de la marine lui avait offert de lui faire épouser à Paris, ainsi qu'il le raconte, une *belle demoiselle*; il a préféré une robuste îlienne; elle n'entend que le breton, et je l'ai vue pétrissant de ses pieds nus les ingrédients immondes des mottes qui remplacent à l'île de

Batz le bois de chauffage. Heureux de son modeste choix, oublié du monde, qu'un moment il a tant occupé, la simplicité de ses goûts lui a fait une richesse de ses appointements d'enseigne, et il s'estime l'un des plus fortunés mortels du globe.

Il y a deux siècles, les îles de la Bretagne étaient encore presque païennes, lorsque Michel Lenobletz et le père Maunoir, les derniers saints de la légende bretonne, entreprirent tour à tour de les évangéliser. L'histoire de leurs missions frappe d'étonnement le lecteur moderne, qui s'imaginerait lire, dans les *Lettres édifiantes*, le récit des premières prédications du christianisme chez les Natchez ou les habitants du Paraguay, et ne peut croire que, si près de lui dans le temps et dans l'espace, il ait existé des peuplades appartenant à une civilisation tellement différente de la nôtre. Quelques-unes avaient des mœurs féroces; d'autres, au contraire, dans une bienheureuse innocence, semblaient réaliser l'utopie poétique de l'âge d'or. Le suc-



Homme de Kerlouan. Dessin de Géniole.



Ilienne de Batz. Dessin de Saint-Germain.

cès des missionnaires fut immense. On vit près de Mollènes, Michel Lenobletz monter sur une barque pour haranguer la multitude, comme son divin prédécesseur au lac de Gén-

zareth, et toute une flottille de pêcheurs, avides d'écouter la bonne nouvelle, se rassemblent des divers points de l'horizon autour de la chaire flottante. A l'île de Sein, il ne fut pas moins bien accueilli. Il transforma si complètement les sauvages *démons de la mer* que depuis son passage cette île ne fut plus célèbre que par ses vertus, et que, suivant l'expression touchante d'un légendaire, « elle est aussi exempte de vices qu'elle l'est naturellement de bêtes venimeuses. »

La religion seule a constitué l'unité de la basse Bretagne ; c'est le lieu commun des habitants de ses diverses régions ; elle s'est infiltrée dans le sang breton et forme la partie saillante du caractère national. Mille croix de pierre, dressées à tous les carrefours, disent au voyageur la piété des ancêtres ; le salut respectueux, accompagné d'un signe de croix, qu'elles reçoivent de chaque passant, disent la piété des descendants. Le pâle mineur de Poullaouen se signe chaque matin avant de s'engloutir dans les entrailles de la terre ; le marin se signe en apercevant un trop fameux écueil ; le pilote, en prenant la conduite du navire confié à son expérience ; le jeune homme, en mettant dans l'urne une main tremblante pour en tirer le billet fatal qui doit décider de sa destinée. L'enfant du littoral, quand il va se baigner à la mer, trempe d'abord sa main droite au premier flot et conjure par un signe de croix la puissance terrible qu'il bravera ensuite avec sécurité. Que la cloche de midi vienne à tinter au milieu des bruyants débats d'une foire, aussitôt les marchés les plus animés sont interrompus, les jeux s'arrêtent, les querelles se taisent ; tous les fronts se découvrent, et toutes les lèvres murmurent l'*Angelus*. — Sur la grève de Saint-Michel, entre Morlaix et Lannion, la mer, parvenue à une certaine hauteur, s'épanche avec une impétuosité telle que le promeneur surpris ne saurait lui résister ni la fuir ; mais une croix est là qui l'avertit du danger, une croix si vénérée, que le paysan se découvre devant elle pendant l'espace de cinquante pas. Scellée sur un rocher, elle est deux fois par jour entièrement recouverte par le flux. Tant que ses bras s'étendent encore au-dessus des ondes, la plage est sûre et l'on peut y errer sans crainte ; mais si l'on attendait qu'elle eût complètement

disparu, il serait trop tard ! — On vient de voir le matelot de l'île de Batz embrasser la croix afin d'apercevoir sa patrie ; ici la croix est un signe de salut sur lequel le voyageur doit avoir constamment les yeux fixés. Ne sont-ce pas là les plus belles, les plus touchantes des allégories ?

Le dimanche, en basse Bretagne, n'est pas un jour d'ennui, comme dans les pays protestants, ni de travail pénible, comme dans les campagnes sans foi du centre de la France : c'est véritablement un jour de fête, mêlé de divertissements profanes et d'exercices religieux. A l'appel de la cloche, les hameaux se dépeuplent, et la paroisse entière se répand, dans ses beaux habits, sur les chemins et les sentiers qui conduisent au bourg. Ce bourg n'a souvent que quatre ou cinq toits, l'église, le presbytère, la mairie qui comprend l'école, une ferme et une auberge. On s'assemble dans le cimetière, à l'ombre de quelques vieux ifs ; les parents, les amis se rejoignent, se questionnent, devisent des nouvelles du pays, des espérances de la récolte, tandis qu'au dehors les jeunes gens se livrent aux jeux favoris des quilles ou de la boule. Le dernier son de la grand'messe coupe court aux jeux et aux conversations ; on entre en foule sous la voûte de l'église, pour en ressortir bientôt croix et bannière en tête, avec la procession qui fait le tour du cimetière. Il y a ordinairement dans chaque paroisse une famille de gentilshommes de campagne, aimés et amis du paysan ; la châtelaine et ses filles ont le premier rang à la procession, immédiatement après le curé ; le maire, cultivateur aisé, vient ensuite, un peu en avant du seigneur châtelain et de ses fils ; ceux-ci sont suivis d'une longue file de paysans ; une autre file de femmes termine la marche. Dans l'église, on observe aussi un ordre invariable ; les sexes n'y sont jamais confondus ; un banc d'œuvre est réservé à la famille du châtelain, des bancs plus modestes aux membres du conseil municipal et du conseil de fabrique ; les simples fidèles se rangent autour de la balustrade et dans les chapelles latérales, tandis que les femmes, un chapelet sur les genoux, se tiennent humblement accroupies au bas de la nef. Après l'Évangile, le recteur monte en chaire, et, entre son prône et son sermon breton bourré de citations latines, il publie

pompeusement, mais sans trahir l'anonyme des donateurs, la liste des munificences de la semaine. « Un particulier a donné une queue de cheval à saint Éloi, un autre une *moche* de beurre à saint Derbot, un autre deux petits cochons à saint Antoine, un autre un boisseau de pomme de terre aux trépassés. *Pater noster*. » L'auditoire reste grave, et qu'y a-t-il en effet de risible dans cette dime volontaire offerte à l'église par le cultivateur, avec l'intention d'honorer un saint pour lequel il a une dévotion particulière ? Puis, le sermon fini, tandis qu'un *Credo* discordant, chanté à tue-tête, ébranle la voûte sonore, le bedeau distribue aux notables d'énormes quartiers de pain bénit, et une file de six ou huit quêteurs serpente autour des bancs et des piliers, en faisant sauter quelques liards dans des plats de cuivre, et provoquant, qui au nom de saint Pierre, qui de saint Guénolé, qui du patron de la paroisse, la paresseuse générosité des fidèles ; le quêteur des trépassés rapporte seul à la sacristie une abondante cueillette. Dans quelques paroisses, le grand fabrien vient toucher l'épaule d'une des assistantes avec une quenouille, et l'invite de cette manière à donner le dimanche suivant des écheveaux de fil à l'église ; les dames du manoir ont leur tour comme les autres, et jamais on ne s'est dispensé d'obtempérer à cette invitation symbolique.

A la sortie de la messe, le bedeau monte sur les marches de la croix pour vendre à l'encan tous les objets donnés en nature, dont le prix est versé dans le trésor de la fabrique. Cependant, avant de regagner leurs villages, hommes et femmes se répandent dans le cimetière, et prient, agenouillés sur une tombe, pour l'âme des parents défunts. La piété pour les morts est extrême en Bretagne ; la religion et la poésie l'entretiennent, et la ballade raconte l'effrayante punition du contempteur des tombeaux, du don Juan breton qui, dans une orgie du carnaval, s'était coiffé d'une tête de mort. Il ne se fait rien d'important dans la vie sans qu'un pieux souvenir ne se reporte vers les trépassés ; ils sont de toutes les fêtes ; ils n'ont pas cessé d'être de la famille. Le mendiant n'a pas de plus sûr moyen d'appeler l'aumône du passant que de lui dire : « Je prierai Dieu pour *vos morts*. » Expression sublime et véritablement

attendrissante ! Quel est l'homme, en effet, qui n'a pas ses morts bien aimés, comme il a son père, ses sœurs ou ses enfants ? Le remerciement ordinaire du pauvre est un *De profundis*, ou cette phrase qu'il prononce en baisant sa main droite : « Que Dieu pardonne aux trépassés ! » Aux réunions de la chaumière, après les contes, les causeries et les ballades, le *De profundis* est aussi le dernier chant de la veillée, le vrai chant du départ et de la séparation. La Bretagne semble s'être approprié cette hymne funèbre de l'humanité, qui est devenue pour elle comme un cantique national.

Mais c'est le soir de la Toussaint que la piété pour les morts se manifeste avec le plus de vivacité. L'Église, par une magnifique inspiration, a fait suivre immédiatement la fête de tous les saints de la Commémoration de tous les morts ; elle a pensé qu'après avoir contemplé la gloire des élus, les fidèles prieraient plus ardemment pour faire partager cette gloire aux âmes souffrantes. Le glas funèbre succède, par une brusque transition, aux joyeux carillons, et ce rapprochement des deux voix de la cloche m'a toujours paru une plus frappante image de la destinée humaine que la roue mythologique de la Fortune. — A la sortie des vêpres et de l'office des morts, le paysan breton demeure longtemps comme pétrifié sur le tombeau de ses proches ; il emplit d'eau bénite, et quelquefois de lait, le creux de leur pierre, et croit leur procurer ainsi un rafraîchissement. Rentré dans sa ferme, il allume un grand feu, prépare des crêpes pour son souper, et ne se couche pas sans laisser la porte entr'ouverte, l'âtre en flamme et la table abondamment servie : les âmes doivent venir se réchauffer encore une fois au foyer de la famille, et prendre leur part du repas. Cependant les cloches poursuivent toute la nuit leur inégal tintement ; la bise de novembre mugit dans les sapins, et au milieu de ses rafales on croit entendre les plaintes et les actions de grâces des trépassés.

Toutefois il est une cérémonie plus imposante encore, et qui ne reparait qu'à de plus rares intervalles. Quand on creuse de nouvelles tombes dans la poussière humaine des vieux cimetières, on recueille avec soin les ossements anonymes que rencontre la pioche, et on les entasse dans une sorte de chapelle en forme

de tombeau, qui se nomme le reliquaie. Mais le reliquaie s'emplit à son tour, et tous les sept ans les débris qu'il contient sont enfouis à jamais dans une fosse commune, assez profonde pour que leur repos soit désormais inviolable. Lorsqu'arrive le jour de ce *jubilé* des morts, une immense affluence se presse dans l'église, puis se rue aux abords du reliquaie bientôt dévasté; alors commence une scène d'une étrange et lugubre poésie. Chaque fidèle s'empare d'un fragment de squelette; hommes et femmes, vieillards et jeunes filles, joignent sur un ossement leurs mains crispées d'où pend un chapelet, et suivent à pas lents le *recteur* qui tient dans les siennes une tête de mort. Ainsi la procession fait le tour du cimetière, au bruit des glas et des chants funèbres entrecoupés par les gémissements de la multitude. Rendu sur le bord de la fosse, le curé se retourne, élève en l'air, sur tant de têtes attentives, la tête desséchée, et, l'apostrophant avec véhémence, il lui demande ce qu'elle a été pendant sa vie, peut-être la tête d'un élu, peut-être celle d'un réprouvé.... il développe cet effrayant dilemme, et décrivant alternativement les tourments de l'enfer et les joies du paradis, il fait passer son auditoire par les impressions les plus vives et les plus diverses.

En terminant son allocution, dont plusieurs passages ont été accueillis par des redoublements de sanglots, il laisse tomber cette tête muette qu'il a vainement interrogée sur sa destinée : à ce moment l'émotion générale est parvenue à son paroxysme; ce n'est plus avec des soupirs et des larmes, c'est en poussant des cris à fendre le cœur que tous les assistants s'avancent sur le bord de la fosse béante et lui jettent sa pâture d'ossements. Bientôt tout s'apaise, les fidèles se dispersent, et le silence du cimetière n'est plus troublé que par les derniers travaux du fossoyeur.

Chaque paroisse a dans l'année un dimanche plus beau que tous les autres, celui de sa fête patronale, que, par une locution touchante, on appelle le jour du Pardon, ou simplement *le Pardon*. Plusieurs semaines à l'avance, on a mis à l'encan le droit de porter à la procession matinale les bruyantes clochettes, les bannières, les croix, les drapeaux de diverses couleurs, les petites statues des saints grotesquement habillées et perchées au bout de longs bâtons, enfin les reliques du patron. C'est encore le bedeau qui remplit, du pied de la croix du cimetière, le rôle du commissaire pri-

seur; il égaye par ses quolibets la cérémonie, apostrophe les tièdes, raille leur avarice et appelle la vergogne en aide à la dévotion. Moi-



Paludier. Dessin de Géniole.



Paysan de Falgoët. Dessin de Max Radiguet.

même, dans mon enfance, mêlé aux fils de la Cornouaille, j'ai mis à ces pieuses enchères et j'ai payé *un écu* l'honneur de tenir un des étendards de Dirinon. Je n'aurais pu prétendre à la grande bannière : les plus robustes paysans ont peine à faire cent pas avec elle; un seul pouvait facilement, le corps renversé en arrière, ses longs cheveux balayant presque le sol, l'abaisser horizontalement pour la faire entrer ou sortir par la porte basse de l'église. Les Bretons aiment passionnément ce violent exercice de la bannière, qui leur coûte quelquefois, par les efforts qu'il nécessite, la santé ou même la vie. J'étais trop jeune aussi pour prêter mes épaules au reliquaie d'argent qui renferme les précieux restes de sainte Nonne; le brancard qui le supportait était soutenu par deux graves conseillers municipaux, revêtus d'une aube blanche, et la tête surmontée d'un bonnet de coton. — Les pardons sont le rendez-vous général des paysans des paroisses voisines, et ces réunions, moitié profanes et moitié religieuses, ont un attrait profond pour toutes les positions et tous les âges. La jeune fille étale son plus brillant costume, le mendiant ses plaies les plus hideuses, le magister son plus savant magnificat. A la sortie des offices, tout est en liesse du presbytère à l'auberge; le recteur festoie le châtelain et ses fils, le maire et ses adjoints, le prédicateur et les autres confrères qui ont contribué à donner de l'éclat aux cérémonies. Les lutteurs s'étreignent, les joueurs de quilles doublent l'enjeu ordinaire, les enfants courent à travers les champs à la poursuite d'un vieux coq que le plus agile rapportera en triomphe. Debout sur les barriques, les sonneurs de bombarde et de *binion* président jusqu'au coucher du soleil aux danses

nationales, aux rondes, aux passe-pieds, aux joyeux *jabadao*, et, attablés sous des tentes, les vieillards puisent dans le cidre doux et le vin violet des jouissances qui leur ôtent bientôt le regret et le sentiment de toutes les autres.

Les plus beaux pardons sont ceux de Sainte-Anne d'Auray au diocèse de Vannes, de Notre-Dame du Folgoat en Léon, de Rumengol en Cornouaille, et de Saint-Jean du Doigt en Tréguier. Une foule de pèlerins, le bâton blanc à la main, s'y rendent de tous les points de la

Bretagne, souvent pieds nus, chantant des cantiques et édifiant les populations qu'ils traversent. Ce sont des marins échappés au naufrage, des convalescents, des familles affligées ou reconnaissantes. Les uns accomplissent un vœu exaucé; d'autres, plus confiants et plus pieux encore, n'attendent pas l'effet de leurs prières, et veulent les renouveler devant l'autel de la bonne sainte Anne. Il y a dans le vœu, un calcul et un doute; c'est une sorte de contrat aléatoire passé avec la Divinité. Mais l'ardente prière qui se

prodigue sans conditions et sans réserves, l'action de grâces qui suit spontanément le bienfait sont de plus sublimes manifestations de la foi. Les pèlerins sont partout bien reçus; aux yeux des Bretons, ils ont quelque chose de saint. Près de Saint-Jean du Doigt, ils étaient accueillis, naguère encore, au manoir de Mescouez, dont le propriétaire, M. de Kerjean-Pastour, leur faisait laver les pieds à l'eau chaude pour les délasser des fatigues de la route. Mais pendant la fête ils sont trop nombreux pour pouvoir être logés dans les auberges ou les maisons hospitalières, et ils campent dans le cimetière. C'est à ces grandes assemblées qu'il faut se rendre pour embrasser d'un coup d'œil les costumes riches,



Fille de Fouënant. Dessin de Saint-Germain.

élégants ou bizarres, des divers cantons de la Bretagne; la mêlée est générale et présente le tableau le plus pittoresque.

Il faut renoncer à décrire le costume breton. Le chapeau à large bords, entouré de plusieurs rangs de chenille et souvent orné d'une plume de paon, un habit assez semblable à celui des bourgeois de Molière, trois ou quatre gilets superposés, une ceinture de cuir ou d'étoffe à carreaux, des *bragou braz* (culottes bouffantes), des guêtres longues ou des bas de laine, des souliers à boucle, tels sont, à peu près, les principaux traits; mais que de variétés dans les formes et les couleurs! Le paysan de Saint-Pol est habillé en vert de la tête aux pieds; celui de Lesneven en bleu, celui de Plougastel en rouge cramoisi, celui de Saint-Tegonek en noir, celui des montagnes de Cornouaille en brun. Les costumes des femmes ne sont pas moins variés; ceux du canton de Fouësnant sont particulièrement célèbres, de même que la beauté des filles qui le portent.

Autrefois, à Saint-Jean du Doigt, dans la soirée qui précède la fête, un ange s'élançait, une torche à la main, du haut du clocher, et disparaissait après avoir mis le feu à l'immense bûcher préparé en l'honneur de saint Jean; aujourd'hui, hélas! c'est une pièce d'artifice en carton qui imite le rôle du messager céleste. Toute la Bretagne s'illumine en même temps, et semble un vaste miroir où le firmament étoilé se contemple et s'admire. Il n'est pas de hameau si obscur qui n'élève son bûcher au lieu consacré par un usage immémorial: pas de mendiant si pauvre et si cassé par l'âge qui n'y apporte au moins le tribut de quelques sarments. Quand tout le village est rassemblé, le doyen met solennellement le feu au monceau de fagots, de genets secs et d'ajoncs, et, tandis que la flamme monte en tourbillonnant, il récite des prières auxquelles répond l'assistance, tantôt en marchant processionnellement autour du brasier, tantôt assise sur des bancs, où l'on laisse toujours vides quelques places pour les morts. Les prières terminées, les divertissements sont permis; les enfants se soumettent, par gageure ou partie de plaisir, à l'épreuve du feu, et sautent à travers la flamme; les hommes tirent des coups de fusil, les jeunes filles courent à toutes jambes pour

visiter neuf feux dans la soirée, certaines alors d'être mariées avant un an. Cependant, avant de se retirer, le doyen met aux enchères, au profit des pauvres, les cendres éteintes qui, répandues sur les champs de l'acheteur, rendront abondante la récolte du blé noir, et chacun emporte un tison de saint Jean, qui garantira sa chaumière de l'incendie.

On conçoit combien furent vives les souffrances d'une population si religieuse, si attachée aux pratiques extérieures, quand la révolution française ferma les temples et proscrivit le culte et ses ministres. Toutes les parties de la Bretagne n'ont pas traversé cette crise avec la même résignation; des bandes nombreuses s'armèrent dans le diocèse de Vannes, et secondèrent le mouvement insurrectionnel de la Vendée; plus tard l'expédition désastreuse de Quiberon appela de ce côté toutes les horreurs de la guerre civile. Mais l'extrémité de la péninsule resta calme et attendit en gémissant des jours meilleurs. Beaucoup de prêtres n'avaient pas quitté le pays et continuaient la nuit, de ferme en ferme, à exercer leur courageux ministère; ils trouvaient un asile sûr à chaque porte où ils frappaient, et l'hospitalité ne fut jamais plus empressée en Bretagne que dans ces temps où elle était un crime. J'ai habité un manoir dont le salon fut bien souvent converti en chapelle, où le recteur, sortant de la cachette à secret qui lui avait été ménagée dans une alcôve, et où il se blottissait pendant les visites domiciliaires, célébrait furtivement la messe et bénissait les mariages. Sa présence n'était point un mystère pour les paysans du voisinage; on avait même soin de les en avertir, et cependant aucune indiscretion ne vint révéler sa retraite; à plus forte raison n'avait-il aucune délation à craindre. Chose étrange! dans ces jours où la robe du prêtre donnait la mort comme la tunique de Nessus, il se trouva des hommes qui l'empruntèrent pour s'en faire un moyen de salut. Plusieurs des Girondins proscrits au 31 mai se réfugièrent en basse Bretagne, où, se donnant pour des ecclésiastiques fugitifs, ils furent reçus avec le plus sympathique dévouement. Afin de soutenir leur personnage, ils furent obligés d'administrer des simulacres de sacrements, d'écouter des confessions; et

plus d'une grand'mère se souvient aujourd'hui d'avoir dévoilé à un membre de la Convention nationale sa conscience troublée de jeune fille.

On a reproché au clergé breton de ne pas user de son influence pour détruire les croyances superstitieuses répandues en foule dans les campagnes; mais elles sont pour la plupart si innocentes, elles colorent si poétiquement l'existence de l'homme des champs, souvent même elles ont un sens pratique et moral si apparent, que j'aurais peine à blâmer la tolérance qui leur est parfois accordée.

Comme les Écossais, comme les Scandinaves et tous les peuples du Nord, les Bretons ont un ardent amour du merveilleux qui, le soir, leur fait distinguer mille formes dans la forme indécise des buissons et des nuages, qui leur fait entendre mille voix étranges dans la grande voix de la mer, ou le bruissement de la feuillée. La jeune fille, en allant puiser de l'eau à la fontaine, y a rencontré la *corrigan* (la fée) peignant ses cheveux blonds; l'enfant, en ramenant son troupeau à l'étable, a aperçu la bande maligne des *cornandonet* (nains ou lutins) dansant autour d'un dolmen et chantant leur chanson favorite: « Lundi, mardi, mercredi, et jeudi et vendredi. » Ils se gardent bien d'ajouter samedi et dimanche, le premier de ces jours est consacré à la Vierge Marie, le second est le jour du Seigneur; tous deux sont néfastes pour l'engence maudite des nains. L'imagination frappée de ces récits traditionnels, qui remontent aux temps des druides, le jeune pâtre arrive tout effrayé au seuil de la ferme; il affirme qu'il a vu tournoyer la ronde magique, et a fui à toutes jambes pour éviter d'être englobé dans le cercle des *cornandonet* et forcé de danser en si mauvaise compagnie.

Le druidisme, qui n'a opposé, comme doctrine, qu'une très-faible résistance aux apôtres du christianisme, a été, comme poésie, infiniment plus vivace: il subsiste encore dans le culte des pierres et des fontaines. Ses créations n'étaient pas belles et voluptueuses comme celles du génie de la Grèce; elles empruntaient à l'âpreté du climat, au voisinage des mers du Nord quelque chose de terrible et de sauvage. Entre la naïade de la vallée de Tempé et la triste et malfaisante *corrigan* des

fontaines bretonnes, il y a la même différence qu'entre les colonnes de marbre du Parthénon et le granit brut des dolmens et des menhirs. Dans les premiers siècles de l'Église, les évêques et les conciles firent une guerre déclarée à ces opiniâtres souvenirs de la religion vaincue; aujourd'hui l'on n'a plus à craindre que les idoles abattues se relèvent: le danger est ailleurs, et l'on peut laisser s'effacer d'elles-mêmes ces merveilleuses réminiscences, qu'on regrettera peut-être quand elles auront disparu.

Les superstitions de la Bretagne sont innombrables; je n'en finirais pas si je voulais seulement raconter celles relatives à quelque objet particulier, par exemple aux abeilles, que dans certains cantons on entend bourdonner par milliers dans tous les courtils. On balaye le devant des ruches le matin du Jeudi-Saint, on les met en deuil si la mort a visité la ferme. On pense que leur prospérité est liée à celle de la religion, en sorte qu'il n'y eut jamais autant d'essaims que dans l'année du grand jubilé. En outre, il est généralement admis que les abeilles ne butineraient pas volontiers pour le compte d'un seul maître, et cette croyance favorise de la manière la plus louable l'esprit d'association. Un fermier aisé choisit un pauvre pour partenaire; le premier fait les frais d'achat et d'établissement, le second installe les ruches à sa porte, et Dieu se charge de nourrir les abeilles. La nature entière n'est-elle pas leur domaine? Toutes les fleurs des prairies ne leur doivent-elles pas le tribut de leurs sucs et de leurs parfums? Cependant, l'hiver venu, l'opération se liquide, et les bénéfices sont également partagés entre le commanditaire et le gérant. Et ne craignez pas que celui-ci abuse de la confiance ou de l'éloignement de son associé; il sait trop bien que le commerce des ruches ne saurait prospérer sans la bonne foi la plus parfaite. Ainsi ces naïves croyances sont un bienfait pour le pauvre en même temps qu'une garantie pour le riche: n'y aurait-il pas crime à les combattre pour rendre à chacun l'indépendance de son égoïsme?

Toutefois je n'entends pas ma protection jusqu'aux diseurs d'oracles, aux Calchas de village qui exploitent l'ignorance ingénue, pro-



Fermière bretonne. Dessin de Penquilly.

mettant, moyennant finance, un beau garçon à l'épouse stérile, un bon numéro au jeune homme, au chef de famille la guérison de sa femme ou de sa génisse. En Bretagne comme partout il y a des charlatans qui spéculent sur la crédulité des simples; les sorciers se gardent bien d'avouer tout haut leur mystérieuse puissance : le recteur ne se gênerait pas pour fulminer contre eux, du haut de sa chaire, un anathème périlleux pour leur crédit; ils se donnent seulement pour *guérisseurs* ou *rebouteurs*, suivant qu'ils rançonnent plus spécialement les maladies ou les accidents. La partie sérieuse de leur profession se borne à quelques vulgaires préceptes de l'art vétérinaire, parfois à quelque habileté dans certaines opérations, où ils obtiennent des succès assez humiliants pour la médecine; mais les sortilèges et les consultations burlesques sont d'un usage beaucoup plus général.

Il y a quelques années, dans une paroisse du bas Léon, des fermiers remarquèrent qu'une de leurs vaches, rentrée le soir à l'étable, enflait à vue d'œil, d'une manière tellement alarmante qu'ils mandèrent le guéris-

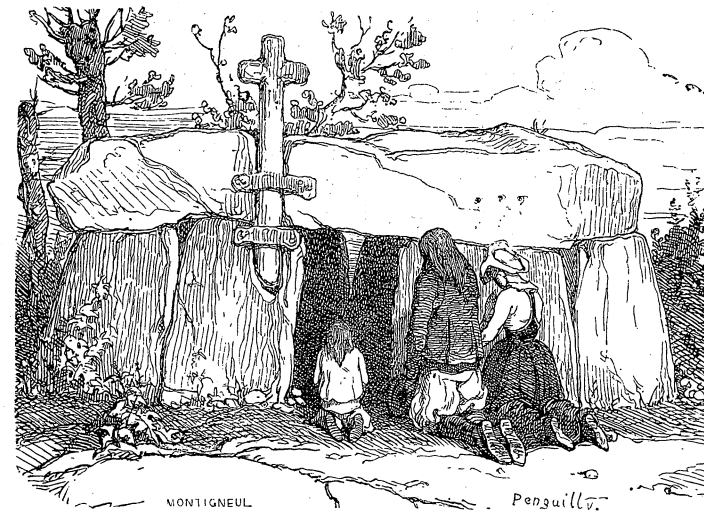
seur en toute hâte. Le cas était pressant, et l'Esculape villageois fit ce qu'en semblable occurrence font beaucoup de ses confrères à diplômes : ne sachant sauver le malade, il crut devoir sauver du moins l'honneur de la science, en ordonnant un remède impossible, comme le voyage aux eaux à un moribond. Il déclara donc gravement que l'animal ne pouvait se rétablir que si on lui faisait avaler sans retard une cervelle de

pie. A pareille heure de la nuit, cette déclaration était peu consolante : le fermier consterné voulut essayer d'une autre démarche et alla réveiller le propriétaire du manoir voisin. Celui-ci, homme d'esprit et d'expérience, ne tarda pas à reconnaître que le sujet avait été *météorisé* par le dégagement du gaz hydrogène, accident que produit quelquefois l'absorption du trèfle mouillé, et résolut *in petto* de mystifier le sor-

cier. Il prit donc à son tour un ton d'oracle pour annoncer que la bête était possédée du démon, mais qu'il saurait mettre en fuite l'esprit malin. En effet, pratiquant habilement une ponction au flanc de la vache, il ordonna au guérisseur d'en approcher la chandelle de résine que celui-



Ferme bretonne. Dessin de Penquilly.



Prière de famille bretonne. Dessin de Penquilly.

ci tenait serrée dans la fente d'une baguette de coudrier, et le gaz enflammé s'échappa aussitôt en langues de feu qui jetèrent l'effroi dans le cœur des témoins de l'opération. Tous se précipitèrent en désordre vers la porte, fuyant dans toutes les directions, jetant les hauts cris et croyant littéralement avoir le diable à leurs trousses. Plus effrayé que tous les autres, parce que sa conscience n'était pas bien nette, le guérisseur courait à travers champs, franchissant les ruisseaux et les haies sans oser se retourner. Enfin il arriva épuisé à son antre, se blottit haletant dans son lit clos, où, pour la première fois de sa vie de sorcier, il eut toute la nuit les plus fantastiques visions. Depuis cette soirée fameuse, on ne doute pas dans la paroisse de la puissance d'évocation du facétieux châtelain ; mais le pauvre guérisseur a perdu tout crédit. Comment croire à un sorcier qui a peur de se trouver en face du diable ?

La crédulité a ses excès, mais elle sied à l'ignorance mieux que la présomption orgueilleuse. Le paysan breton a la science de Socrate : il sait qu'il ne sait rien, et voilà pourquoi il est si facile à tromper. Il ne peut croire qu'on abuse, pour propager l'erreur, de la supériorité d'intelligence ou de lumière, et répugne particulièrement à l'idée que l'on puisse mentir dans un livre. Aussi ajoute-t-il une foi aveugle à ce qui lui est dit par une personne qu'il suppose instruite, et par-dessus tout à ce qui est imprimé : sa sincérité est la source de sa confiance, et l'on ne peut parvenir à lui persuader qu'un livre n'est que le dire isolé d'un homme, et que l'*écriture moulée* n'est pas plus infaillible que la parole. Il y a une haute leçon dans une manière si ingénue de juger la presse, cette voix solennelle aux incalculables retentissements, qui ne devrait en quelque sorte se produire qu'avec les garanties du serment. Quelle puissance n'aurait-elle pas pour le bonheur du monde, si, conformément à la croyance du paysan breton, elle ne pouvait être jamais que l'écho de la vérité ? — Il se reconnaît volontiers inférieur à la classe policée par l'éducation, et pour lui, ce qui caractérise cette classe, c'est qu'elle parle français dans ses rapports journaliers ; on l'étonne beaucoup en lui apprenant qu'il y

a des provinces où le français est aussi la langue des campagnes. Et cependant il l'entend bien souvent, il le parlerait au besoin, mais avec répugnance et pour ainsi dire en désespoir de cause. Parfois les habitants des villes s'épuisent en pénibles efforts pour entretenir avec lui une conversation en breton ; il les laissera faire et se gardera bien de les tirer d'embarras en avouant tout simplement qu'il sait le français presque aussi bien qu'eux-mêmes. Si vous le rencontrez sur un chemin, il vous saluera sans vous connaître ; mais si vous voulez lui rendre politesse pour politesse, vous devrez lui adresser la parole en breton, et surtout lui faire une question. Que de fois, sur la route d'une foire ou d'un pardon, rencontrant des paysans à chaque pas, ai-je répété à tout nouveau passant les mêmes formules d'interrogation banale, afin de ne pas manquer aux règles de la civilité rustique !

Dans les villes, tout inconnu est un étranger ; mais pour les peuples simples et hospitaliers, l'inconnu lui-même est un membre de la famille, qu'on ne saurait laisser passer sans fraterniser en quelques mots. D'ailleurs, pour peu que vous ne soyez pas pressé, ces quelques mots deviendront un long entretien ; le paysan breton, avec son air grave et recueilli, est essentiellement causeur : s'il vous voit un fusil sur l'épaule, il vous indiquera où git le lièvre, où se tiennent les perdrix ; si vous n'avez en main que la canne du voyageur, il vous servira de guide ; il vous forcera, s'il est à cheval, d'y monter à sa place : « C'est un déshonneur, dira-t-il, que moi qui ai autrefois mendié mon pain aux *tudjenti* (gentilshommes), je reste à cheval pendant qu'ils sont à pied. » Puis arrivé au détour qui conduit à sa ferme, il vous suppliera d'y entrer un moment pour vous reposer et accepter une jatte de son meilleur lait. Mais n'attendez pas de lui d'aussi bons offices, si vous ne pouvez lui parler sa langue et le remercier d'un *Bennoz Doué d'é-hoc'h* (Dieu vous bénisse) ! A peine daignera-t-il dans ce cas vous montrer votre chemin d'un air maussade.

C'est surtout dans les foires qu'est remarquable cette affectation bizarre de paraître ignorer le français ; là, il est vrai, elle est plus qu'une manie paresseuse, elle est presque une

spéculation. Aux foires célèbres de Morlaix, de la Martyre et du Folgoat, se rendent un grand nombre de maquignons normands, qui chaque année emmènent dans les pâturages du Cotentin les plus fougueux étalons et les plus belles pouliches de la Bretagne. Ils emploient comme intermédiaires une sorte de courtiers-interprètes qui s'acquittent de leur mission avec une plaisante activité. Malgré tous leurs efforts, les marchés durent un temps incroyable ; le courtier reproche en breton au vendeur les défauts de sa bête, vante en français ses qualités à l'acheteur ; il adjure le premier d'être plus raisonnable, proteste, en se retournant vers le second, qu'on lui offre une superbe affaire ; il saisit à chaque instant leurs mains droites, les presse l'une sur l'autre ; il s'agite, se démène, s'éloigne, revient, discourt avec une verve bruyante et intarissable, en mêlant ensemble les deux langues, et sue sang et eau avant la fin de la négociation. Le Normand y met presque autant de vivacité, il paye bouteille sur bouteille pour attendrir son vendeur ; mais celui-ci reste impassible, sans reculer d'un écu ; il a l'air désintéressé dans le débat, et n'oppose aux ruses, aux jurons, aux lazzis moqueurs de son adversaire qu'un flegme imperturbable et une niaiserie étudiée. Il espère toujours, en prolongeant la lutte, que le Normand finira par se trahir, et ne perd pas un mot des instructions que reçoit le diligent interprète. Enfin une légère concession faite à propos termine le débat : le Normand lève la main, la laisse retomber avec force sur la paume calleuse du Breton ; celui-ci en fait autant à son tour ; ce sont les signatures du traité, dont les ratifications seront échangées au cabaret voisin. Ce choc alternatif des mains droites est la formation substantielle de tous les marchés, de tous les paris ; elle les rend inattaquables, et jamais un paysan breton ne niera un engagement qu'il aura scellé de cette manière. Du reste, à l'exception des tours de maquignonnage pour lesquels la morale de Lacédémone est en usage par tous pays, il est généralement probe et esclave de sa parole, quelquefois même d'une excessive délicatesse. Lors de la vente à vil prix des biens nationaux, un grand nombre de cultivateurs de basse Bretagne achetèrent leurs fermes pour les conser-

ver aux familles dépossédées, et l'on en connaît qui mirent chaque année de côté le prix du fermage et offrirent, au retour des anciens propriétaires, de leur tenir compte de tout l'arriéré.

Le paysan breton est cependant très-attaché à l'argent, et de la façon la moins raisonnable, car c'est beaucoup plus pour l'argent en lui-même, à la manière d'Harpagon, que pour les jouissances qu'il procure. Il est souvent enfouisseur et cachera dans un champ, dans l'intérieur d'un mur, sous une pierre de la cheminée, le produit d'une récolte heureuse ou de la vente de ses bestiaux, plutôt que d'améliorer son bien-être ou de rien changer à son train de vie. De là vient sans doute la croyance répandue dans les campagnes à l'existence d'une foule de trésors perdus. C'est surtout dans les montagnes de la Cornouaille, dans les cantons les plus pauvres en apparence, que se rencontrent ces mystérieux thésauriseurs ; et il a fallu que la loi démonétisât les pièces de six francs pour faire sortir de leurs retraites tant d'écus de toutes les dates et de toutes les effigies, dont beaucoup n'avaient pas vu le jour depuis des siècles. Sans cette mesure, on n'aurait jamais soupçonné la masse énorme de numéraire qui dormait dans les chaumières bretonnes, c'était par pleines charretées qu'il circulait sur les routes et assiégeait les caisses des percepteurs.

Le culte du passé, la fidélité à la tradition, tel est le caractère dominant du paysan breton, celui qui résume tous les autres, et qui explique ses bonnes comme ses mauvaises qualités. On a pu rapprocher ingénieusement trois noms célèbres et imaginer je ne sais quelle philosophie celtique, hardie, impatiente, aventureuse, que représenteraient, en se donnant la main à travers les siècles, Pélage, Abélard et Lamenais. Mais ce n'est là qu'un de ces jeux de l'esprit, fort à la mode dans notre époque de généralisation, et je ne saurais faire une règle de ces trois exceptions tristement glorieuses. Le génie breton n'est point si entreprenant ; sa principale force est passive ; il conserve et résiste, mais il n'innove pas, et cette disposition obstinément stationnaire se symbolise en quelque sorte dans l'attitude favorite de l'habitant des campagnes, qui se croise les bras, même

en marchant, sitôt qu'il ne travaille plus. Il semble serrer ainsi contre son cœur tout le trésor des traditions qu'il remettra intact à ses enfants, comme un dépôt. Ne lui parlez pas de progrès, car vous ne seriez pas compris ; ne lui dites pas de faire mieux que ses pères, car vous lui demanderiez presque une impiété. Il ne doit que les continuer ; s'ils ont laissé tel champ ou telle portion de champ sans culture, s'ils ont labouré ou récolté de telle manière, s'ils ont eu telle croyance ou telle habitude, sans doute ils avaient de bonnes raisons pour



Vente dans le cimetière. Dessin de Pengilly.

tent le mieux, et cette ténacité de la tradition, et ce patriotisme de clocher, est le jeu, je devrais dire le combat de la *soule*, qui brave le double anathème du clergé et des gendarmes. On a plusieurs fois décrit cette lutte étrange, par laquelle les habitants de deux paroisses voisines se disputent, avec un acharnement souvent fatal à quelques-uns des joueurs, un ballon de cuir dont la possession ne semble pas digne de tant d'efforts. Une lutte du même genre vient clore tous les ans, le 13 du mois de mai, le pardon de Saint-Servais dans la paroisse de Duault. Près de cette chapelle est un petit ruisseau qui sépare les évêchés de Quimper et de Vannes. Une foule de Vannetais s'y rendent pour obtenir du saint une récolte

cela : toute votre logique viendra échouer contre ce singulier argument de piété filiale. Aussi ne s'établit-il jamais hors de la paroisse où il est né : obligé de quitter sa ferme, il en cherchera une autre autour du même clocher ; il se soumettra aux plus dures conditions plutôt que de franchir un ruisseau qu'il s'est accoutumé à considérer comme la limite de sa patrie. Une lieue plus loin, il se trouverait exilé ; changer d'évêché surtout, ce serait passer en pays ennemi.

Un des usages les plus anciens, qui attes-

abondante ; après les cérémonies religieuses, ils achètent du marguillier la bannière professionnelle, et se mettent en marche pour la transporter dans leur diocèse ; mais les Cornouaillais les attendent en force au bord du ruisseau ; la mêlée s'engage, et la bannière est mise en pièces par tous les assistants, qui s'empresent d'en conquérir chacun un lambeau. Ceux qui ne peuvent en approcher brandissent leurs bâtons en l'air et demandent avec de grands cris, débris confus du paganisme, une bonne récolte pour eux et des gelées pour les champs de leurs voisins. *Lou, lou, hij ar reo !* « Dieu, Dieu, secoue la gelée ! » Un écrivain du dernier siècle décrit cet usage tel qu'il se pratique encore aujourd'hui ; il ajoute qu'on com-

mettait environ deux cents hommes pour empêcher le désordre, mais d'ordinaire que cette troupe, trop peu nombreuse, était repoussée par les combattants, qui retrouvaient de l'unanimité contre l'intervention de la police. En 1766, l'évêque de Cornouaille défendit au recteur de Duault d'ouvrir la chapelle de Saint-Servais le jour de la fête ; le prêtre voulut obéir, mais les Vannetais l'enlevèrent de son presbytère, et, le plaçant sur leurs bâtons, qui formaient une sorte de brancard, ils le portèrent jusque dans la chapelle, dont ils brisèrent les portes, et où ils le forcèrent d'officier.

Ainsi la puissance de la tradition est telle qu'elle triomphe souvent de la religion elle-même. Il y a des pèlerinages que le clergé interdit sévèrement sans pouvoir diminuer la faveur dont ils jouissent. Près du bourg du Pontou, à une demi-lieue à peine de la grand-route de Brest à Paris, est une antique chapelle dédiée à saint Laurent, et devenue la propriété particulière de la famille d'un prêtre *jureur*. Cette flétrissure et l'absence de tout culte religieux depuis un demi-siècle n'ont point fait oublier ses titres à la vénéra-

tion des fidèles. Chaque année, dans la soirée du 9 août, une foule de dévots s'y rendent des paroisses environnantes, et après avoir fait sur les genoux le tour du cimetière, ils entrent en rampant dans un four pratiqué sous l'autel, pour rappeler le supplice du feu infligé à saint Laurent, baissent la pierre humide de l'âtre, s'y frottent les mains, et ressortent par l'étroite ouverture qu'assiègent d'autres pèlerins impatients. Puis, se dépouillant complètement de leurs vêtements, ils se plongent à l'envi dans la fontaine voisine ; l'eau de source, s'échappant avec abondance des flancs du rocher, retombe en cascade sur leur tête, et sa fraîcheur saisissante arrache des cris aux plus intrépides baigneurs.

Si un voyageur se trouvait conduit sans préparation parmi ces groupes d'hommes nus poussant des clameurs confuses ou des invocations dans une langue inconnue, et se livrant avec une sorte de frénésie à ces ablutions au mi-

lieu de la nuit, sous une grotte entourée de chênes séculaires, il se croirait transporté par un rêve dans quelque île sauvage de la Polynésie. Mais un druide, reparaissant sur la



Fille de paludier. Dessin de Saint-Germain.



Jeune Breton. Dessin de Pengilly.

terre, ne serait point étonné de ce spectacle; aïeul de vingt siècles, il reconnaîtrait encore ses descendants. Seulement il maudirait la prière chrétienne qui, par une anomalie dont la Bretagne offre mille exemples, accompagne aujourd'hui une cérémonie toute païenne dans son principe.

La vertu de ces ablutions est de préserver ou de guérir des rhumatismes; quelques-uns des pèlerins les plus fervents, et conséquemment les moins frileux, s'offrent à recevoir une seconde douche pour compte d'autrui, et l'on peut utiliser à peu de frais leur complaisance en se baignant par procuration. Au coup de minuit, la foule abandonne la fontaine pour se porter dans une prairie où commencent aussitôt, à la clarté de la lune ou à celle des cierges empruntés à la chapelle, des luttes qui durent plusieurs heures. Des vieillards, les juges du champ, ont procédé dans de longs conciliabules à l'admission des concurrents, à leur classement suivant leur âge. Les hommes mariés sont formellement exclus. Il n'y a point de prix, ou plutôt il n'y en a qu'un digne de la valeur des combattants : on lutte pour l'honneur de la paroisse. Quand les préparatifs sont terminés, d'anciens lutteurs réduits au rôle de hérauts crient *vice, vice*, comme on le faisait dans les tournois, et rangent en rond les milliers de spectateurs. Cette opération s'exécute avec un ordre merveilleux; et cependant l'autorité est absente, elle dort, elle ignore absolument ce rassemblement nocturne, et n'y est pas même représentée par l'écharpe d'un adjoint ou le sabre rouillé d'un garde champêtre; mais, grâce à la tradition, le pouvoir respecté de quelques lutteurs caducs sait maintenir le bon ordre mieux que ne le feraient dans Paris des centaines de baïonnettes. Les spectateurs des deux premiers rangs se tiennent accroupis sur leurs talons, les autres sont debout, tous suivent avec l'anxiété des Romains et des Albains, au moment de leur duel national, les péripéties d'un combat dont l'issue décidera quelle paroisse aura le droit de mépriser les autres pendant une année. Enfin les vainqueurs sont salués d'applaudissements assez sonores pour étouffer les imprécations des partisans du courage malheureux. Alors les gradins vivants du cirque se décomposent; des groupes nouveaux

se forment en attendant le jour; les uns écoutent le flux de paroles intarissables des improvisateurs populaires, d'autres dansent à la voix, en poussant de temps en temps et en cadence des cris sauvages; d'autres emplissent les tentes des taverniers; et, quand le soleil se lève, les femmes, qui n'avaient pas encore paru, viennent se mêler à la fête, et, les cheveux épars, la gorge à peine couverte d'un mouchoir indiscret qui remplace mal la chemise qu'elles ont dû ôter, courber aussi la tête sous les flots de l'eau lustrale.

J'ai indiqué quelques usages, quelques traits de caractère du paysan breton; mais jusqu'à présent je n'ai pas décomposé cette formule complexe, je n'ai pas dit en combien de castes diverses se subdivise cette humble caste des habitants de nos campagnes. J'aurai beau retrécir le champ de l'observation, le réduire à une seule paroisse prise au hasard, j'y trouverai encore la variété, non celle qui naît du changement, et que produit le caprice d'un peuple mobile; mais, au contraire, cette variété antique qui résiste, par l'horreur même du changement, au principe niveleur du nouvel état social.

Cultivateurs, mendiants, tailleurs, cordiers, etc., que de classes essentiellement distinctes, moins par leurs professions que par leurs mœurs! Les cultivateurs se considèrent comme une espèce de noblesse; ils observent encore dans leurs partages le droit d'aînesse, afin de ne pas morceler l'exploitation rurale: le fils aîné, en succédant à la ferme, s'oblige seulement à nourrir et entretenir ses frères et sœurs, et à les doter quand ils se marient. Après eux, la caste la plus honorée est celle des mendiants, figures étranges, dont la religion a ennoblé les haillons que le fermier accueille et vénère comme les hôtes et les amis du bon Dieu. Rebuté partout ailleurs, le mendiant est en Bretagne l'objet d'une sorte de culte; il a place à la table et au foyer, et paye l'hospitalité qu'il reçoit en prières, en nouvelles et en chansons. Le tailleur est voué au ridicule et au mépris; il faut, dit le proverbe, neuf tailleurs pour faire un homme, *nao kementner evit ober eunn den*; et quand on nomme sa profession, on ajoute communément: *sauf votre respect*, comme si l'on rougissait de la parole

prononcée. Et cependant il est jovial, spirituel et galant; il est le colporteur de tous les cancons, le messenger de toutes les amours, l'entremetteur de tous les mariages, l'improvisateur de tous les épithalames, et les jeunes filles le dédommagent par leurs sympathies et leurs confidences des mépris hautains des hommes. Mais qui dira les misères morales, la dégradation sociale des cordiers, ces tristes parias de la Bretagne? Flétris du nom de *hakous* (casseux), on ne leur a pas pardonné la lèpre qui rongait leurs ancêtres; ils vivent presque aussi isolés, sans avoir part aux fêtes et aux joies du village, sans pouvoir échapper à l'aversion héréditaire qu'ils inspirent.

Et si j'avais le loisir de peindre ces quatre principales figures du groupe rustique, dont chacune mériterait une étude spéciale, il resterait à parler des tribus nomades de sabotiers et de charbonniers, qui n'ont d'autre asile qu'une hutte dans les forêts, et qui brûlent, en partant, leur demeure d'un jour, pour s'en construire une semblable dans le nouveau bois qu'on leur donne à exploiter; du pauvre *pil-lawer*, qui, toujours seul, et partout étranger, descend des montagnes d'Aréz, et va quêter de ville en ville des chiffons pour les papeteries; du fiévreux mineur de Huelgoat, qui vit à quatre cents mètres sous terre et voit à peine une fois par semaine le soleil qui éclaire les cascades, les sapins et les ravissants coteaux de sa patrie.

Ainsi l'inégalité des conditions et des rangs et les préjugés de la naissance sont plus frappants peut-être dans les campagnes de Bretagne qu'au sein d'une capitale. On a dit avec raison que, dans le mouvement qui a produit nos révolutions successives et qui se continue sous nos yeux, il y a plus de passion jalouse pour l'égalité que d'amour pour la liberté; que les Français s'accoutumeraient plus volontiers à être égaux dans la servitude que classés et hiérarchisés sous une constitution libre. C'est tout le contraire en basse Bretagne, où l'inégalité est partout, dans les mœurs comme dans la nature, mais où l'amour de l'indépendance s'est perpétué avec cette ténacité particulière à la race celtique. Le paysan breton n'éprouve point le sentiment de l'envie à la vue du noble ou du riche; il ne se trouve point humilié par

l'ombre du manoir féodal qui se projette sur sa chaumière; il n'a pour le châtelain que de l'affection et du respect, mais il réserve sa haine pour le garde-chasse qui arrête ses pas et pose des limites à sa liberté. Quelques écrivains ont voulu voir en lui un démocrate fervent et concentré, un sans-culotte jusqu'à eux incompris, et dont ils ont paru fiers de découvrir le véritable caractère; ils auraient eu raison si par là l'on n'entendait que l'impatience du joug et l'horreur de la servitude; s'il est vrai, au contraire, que l'esprit démocratique consiste surtout dans l'opposition aux privilèges, aux distinctions sociales et dans la passion du nivellement, quelque talent qu'ils aient mis au service de ce paradoxe, ils se sont, je ne crains pas de le dire, complètement égarés.

Tout à l'heure, en parlant des tailleurs et des mendiants, j'ai indiqué à peine le rôle de chanteurs publics que les individus de ces deux classes, successeurs dégénérés des anciens bardes, remplissent encore aujourd'hui, souvent avec plus de succès que d'honneur. On me permettra quelques développements sur ces chants populaires, qui occupent tant de place dans la vie morale de nos campagnes, et qui sont, à vrai dire, notre seule littérature, si toutefois on peut donner ce nom à des productions transmises de bouche en bouche, sans le secours de l'écriture. La poésie est le délassement journalier du paysan breton; il chante, ainsi que l'alouette, parce que son cœur est plein de notes, parce que la poésie enlève sur ses ailes celui qui chante, et le fait planer au-dessus du sillon pénible de la réalité. Les pardons et les fêtes, les jeux et les danses n'ont qu'une saison: les chansons sont de toute l'année, comme le travail dont elles reposent.

Quand l'automne a dépouillé les arbres, que la semence a été confiée à la Providence, que les pluies de novembre ont creusé les chemins ou que la neige étend son blanc manteau sur la terre durcie, la famille se resserre autour de l'âtre; les femmes ont repris leurs fuseaux, et le cultivateur, devenu tisserand, lance et saisit tour à tour la navette agile: tout à coup l'on entend la voix du vieux aveugle qui murmure une prière à la porte; on s'empresse de lui ouvrir, de le débarrasser de sa besace, de lui offrir un escabeau dans le foyer, et quand il a



Paysan du bourg de Batz. Dessin de Saint-Germain.

réchauffé ses mains et séché ses haillons, nouvel Homère, il acquitte en chantant la dette de sa reconnaissance. La chanson est, en Bretagne, la forme de la tradition; elle célèbre toutes les gloires du pays, elle gémit sur tous ses malheurs; sans autre garantie de durée que la transmission orale, elle traverse les siècles; elle renoue la chaîne des temps, elle est l'histoire intime, épisodique de la province. La mémoire du Breton est opiniâtre comme sa volonté; il chante encore les derniers hymnes du druidisme, et les ballades du moyen âge. Les noms des rois et des princes ne se rencontreront presque jamais dans sa bouche: le peuple était trop loin d'eux pour s'intéresser à leurs destinées. La poésie populaire procède à l'inverse de l'histoire écrite; celle-ci ne met trop souvent en relief que les actions des princes, leurs combats, leurs successions; c'est le développement d'une généalogie royale plutôt que l'histoire d'une nation. La poésie populaire, au contraire, néglige les sommités sociales, et c'est dans les rangs inférieurs qu'elle va chercher ses héros. De tant de chefs et de monarques qui, depuis vingt siècles, ont gouverné, envahi ou combattu la Bretagne, le paysan n'a retenu que deux noms: celui de César, qui ouvrit la carrière des guerres nationales, et celui de la duchesse Anne, qui la referma. Mais qu'un jeune homme de Pouldregat, l'un de ces Bretons auxiliaires qui aidèrent Guillaume à conquérir l'Angle-

terre, ait péri dans un naufrage en regagnant sa patrie, l'épique sauvera de l'oubli sa mémoire, et huit siècles après, les chanteurs de Cornouaille diront encore les malheurs de Silvestic, et l'anxiété de sa mère, et les pleurs de

sa douce fiancée Manna. De même, ce n'est pas dans le roi Judicaël, ou le conquérant Nomenoë, ou l'obstiné duc de Mercœur, que les souvenirs populaires ont personifié la lutte

glorieuse que la Bretagne a soutenue contre la France, mais dans un obscur chevalier Lez Breiz, dont mille ballades ont célébré les exploits, et qui, couronné d'une merveilleuse auréole, est devenu le centre de tout un cycle de chants nationaux. Le poète le montre, suivi d'un petit page pour toute escorte, mais protégé par sainte Anne de l'Armorique, attaquant,

après un défi héroïque, trente chevaliers français, qu'il abat ou disperse; puis il ajoute dans la joie d'un sauvage patriotisme:

« Il n'eût pas été bon Breton dans le cœur, celui qui
« n'eût pas ri de tout son cœur,

« En voyant l'herbe rougie du sang des Français maudits;

« Et le seigneur Lez Breiz assis, et se délassant à les
« regarder.

« Ce chant a été fait pour garder à jamais le souvenir du
« combat,

« Et pour être chanté
« par les gens de la Bre-
« tagne en l'honneur du
« seigneur Lez Breiz.

« Puisse-t-il être chanté
« partout, pour réjouir
« ceux du pays¹. »



Breton en route. Dessin de Penguilly.

ignominieusement du manoir de sa famille,

¹ Voir le charmant et précieux recueil de M. de La Villemarqué, *Barzas Breiz*, chants populaires de la Bretagne. Depuis ses premières éditions, M. de La Villemarqué a reconnu en Lez Breiz le comte Morvan, héros célèbre de notre histoire au neuvième siècle, et a découvert et publié de nouveaux fragments de cette magnifique épopée. Mon observation subsiste en ce sens que la tradition populaire, si fidèle à la poésie, a tout à fait oublié le nom et l'histoire même du héros. (Note de 1854)

tandis que son mari combattait en Palestine, et attendant pendant sept ans, en gardant des troupeaux sur la montagne, le retour de son bien-aimé.

Ainsi, chaque siècle ajoutait au trésor poétique de la Bretagne; après les guerres du moyen âge, la ligue aussi et la chouannerie ont eu leurs chanteurs, qui, fidèles au système de leurs devanciers, ont transmis le souvenir d'une grande époque dans le modeste et harmonieux récit de quelque épisode local. La ballade affectionne particulièrement la forme du dialogue; elle met tous ses personnages en scène; elle n'est jamais descriptive, mais dramatique; elle n'a aucun respect pour les unités de temps et de lieu, et ses brusques transitions font croire à des lacunes quand on n'est pas familiarisé avec son allure indépendante et spontanée. Elle a cela de remarquable qu'elle ne se sert jamais d'épithètes, ces brillants lambeaux qui trop souvent ne font que recouvrir à moitié la pauvreté de la pensée. De nos jours encore la mine d'or n'est pas épuisée; si riche que soit la mémoire des chanteurs populaires, cette richesse n'exclut pas l'inspiration et n'a pas rendu leur génie paresseusement stérile. Lorsqu'un meurtre, une épidémie, un accident tragique a vivement impressionné l'imagination, il se trouve des voix qui étendent et perpétuent ces émotions fugitives. L'air et les paroles jaillissent ensemble du cerveau de l'improvisateur, car les Bretons ne comprennent guère la poésie qu'intimement unie à la musique. Parfois la chanson est une aumône qui en appellera beaucoup d'autres; une famille ruinée par un incendie ira quêter de ferme en ferme de quoi rebâtir sa chaumière, en chantant ses propres infortunes, charitablement rimées par un mendiant de profession. D'autres fois, elle vient en aide à la prédication, elle exalte toutes les vertus populaires, elle stigmatise toutes les actions coupables, elle répand des préceptes de morale et de religion. On l'a même vue, quand le choléra désolait nos campagnes, s'employer avec un merveilleux succès à propager des préceptes d'hygiène. Elle est plus persuasive que les sermons, les proclamations et les livres, parce que seule elle est séduisante, et que seule elle a une véritable publicité.

Mais elle ne se borne pas à transmettre des enseignements et des traditions; les Bretons distinguent deux formes bien différentes de la poésie : le *gwerz*, grave, historique ou dramatique, est toujours empreint d'une certaine solennité qui le fait écouter avec recueillement; le *son* est plus dégagé, plus léger, plus gracieux; tantôt badin, tantôt mélancolique, suivant la disposition d'esprit de son auteur, il ne s'inspire pas d'un événement, mais d'une fantaisie. Le *son* est une idylle de Théocrite, une élégie de Millevoye, parfois aussi une chanson de Désaugiers. Le plus souvent c'est l'expression vive, actuelle, des sentiments intimes du chanteur; c'est la prière de l'espoir, le cri de la jouissance, la plainte amère de la déception. L'amour timide, l'amour triomphant, l'amour déçu, n'est-ce pas la triple et l'éternelle source de la poésie? On est toujours poète quand on aime; la nature alors se transforme, la matière s'anime, et le cœur trouve des échos partout. Le paysan breton exprime souvent ce sentiment avec beaucoup de délicatesse, et les objets qui l'entourent lui fournissent un luxe de comparaisons presque oriental. Il a vécu depuis son enfance au milieu des oiseaux et des fleurs sans soupçonner les beautés de la nature, mais elle se révèle à lui en même temps que l'amour; alors, pour la première fois, il trouve harmonieuse la voix du rossignol, tendre celle de la tourterelle; il admire les splendeurs de la rose et la neige odorante des buissons d'aubépine.

Ces idylles sentimentales, composées dans la solitude, ne devraient avoir pour confidentes que les belles qui les ont inspirées : elles tombent dans le domaine public par une indiscretion de l'amour. Il est triste de reconnaître que, dans tous les rangs de la société, la vanité du poète trahit d'ordinaire les secrets de son cœur. Combien ne voit-on pas d'obscurs et d'illustres amoureux imprimer en transparents hexamètres les délices d'une passion partagée, et divulguer sans pudeur des mystères qui devraient dormir ensevelis dans le souvenir? Comme si les plus beaux vers n'étaient pas assez payés par une larme ou un sourire de la femme aimée, comme si l'admiration du public ne devait pas les déflorer aussi bien que ses dédains, comme s'il n'y avait pas une indis-

création odieuse à permettre aux passants de contempler l'image qui resplendit au foyer de la chambre obscure! Pardonnons donc, par égard pour lord Byron ou Lamartine, pardonnons aux amants des Arabella et des Elvire de basse Bretagne d'avoir laissé les chanteurs populaires colporter les effusions de leur tendresse.

Il est temps de terminer cette esquisse rustique. J'ai essayé de représenter comme je le connais et comme je l'aime le paysan de la basse Bretagne; je l'ai montré religieux, probe, hospitalier, gracieux dans ses usages, élégant dans son costume, délicat dans ses sentiments : ces qualités valent bien quelques notions d'instruction primaire. On m'accusera peut-être d'avoir flatté son portrait, d'avoir laissé les défauts dans l'ombre, pour ne faire ressortir que les beaux traits du modèle. A cela j'ai une réponse facile : les vices du Breton sont ceux de tous les hommes, ils n'ont rien de spécial et de caractéristique, et je n'ai vu dès lors aucune utilité à lui faire faire devant le public un scrupuleux examen de conscience. Mais ses qualités lui appartiennent en propre, et c'est par elles que sa personnalité se distingue : il a su conserver, dans un siècle de matière et de prose, les deux plus beaux présents du Ciel, les deux plus nobles attributs de l'âme humaine, les éternels ornements du monde : la Foi et la Poésie.

Je dirai peu de chose des paysans de la haute Bretagne; c'est un terrain d'alluvion, une population de transition et de nuances, sans physionomie tranchée, sans pureté de race. Ceux des environs de Saint-Malo et de Fougères sont presque des Normands; ceux des campagnes de Rennes et de Vitré diffèrent à peine des Manceaux; vers Ancenis et Nantes, ce sont des Angevins ou des Vendéens. La haute Bretagne, par sa position intermédiaire, s'est trouvée fatalement destinée à être de siècle en siècle le champ de bataille de toutes les prétentions rivales; elle n'avait point de ceinture de rochers pour protéger son indépendance; elle a été vingt fois envahie, elle a vingt fois changé de maîtres et a dû perdre de bonne heure, à ce frottement douloureux avec les nations voisines, la langue et les traditions antiques. Seulement, à l'em-

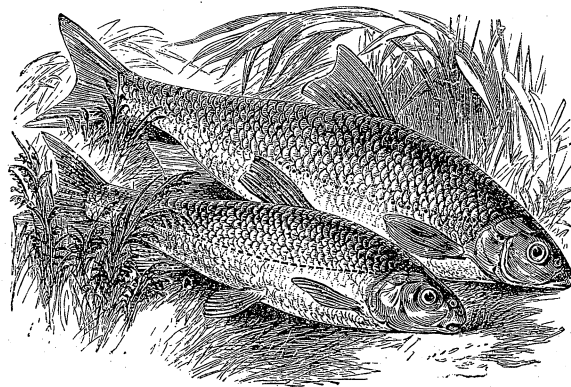
bouchure de la Loire, entre le joli port du Croizic et les dunes de sable qui recouvrent le village englouti d'Escoublac, on remarque une peuplade étrange qui, malgré ses habitudes voyageuses, est restée pure de tout alliage. Sur une péninsule sablonneuse, sans arbres, sans pâturages, presque sans végétation, vivent répartis en une demi-douzaine de villages les robustes *paludiers* du bourg de Batz. La récolte du sel est leur seule ressource. Ils sont séparés de la terre par un vaste marais, véritable labyrinthe de chaussées et de canaux d'irrigation, où le voyageur s'égare, bien que rien ne limite la vue; mais un cours d'eau salée l'arrête à chaque pas : c'est comme une plaine coupée de mille clôtures, dont les chemins et les champs seraient inondés, en sorte qu'on ne pourrait plus marcher que sur les talus de séparation. A chaque point d'intersection de ces talus, le sel amoncelé en cône s'élève comme une blanche tente et donne de loin à tout le marais l'aspect d'un camp endormi, dont les vigilants douaniers semblent être des sentinelles.

La mer et le soleil sont les indispensables ouvriers du paludier. La première lui obéit régulièrement : deux fois par jour elle se répand par une infinité de méandres dans les voies qu'a ouvertes devant elle l'industrie de l'homme; souple et docile, elle prend toutes les allures, circule rapidement dans les canaux, respecte la plus humble écluse, et va s'étendre stagnante dans les cases d'échiquier des salines. C'est alors au soleil à jouer son rôle; si sa chaleur est intense, quelques heures suffiront pour mûrir la récolte, et le saulnier recueillera à larges pelletées la manne que la mer bienfaisante aura laissée sur la terre en s'évaporant dans les cieux. Mais le fisc est là, qui s'adjudge aussitôt la part du lion; le propriétaire prend pour fermage les trois quarts de ce qui reste, et le pauvre colon, esclave de tous les caprices de la température, et pressuré par l'impôt, n'a le plus souvent qu'une bien précaire existence. Et cependant nulle race n'est plus belle ni plus digne du bonheur : une magnifique stature, des traits nobles et bienveillants, des mœurs douces et pures, les recommandent à l'intérêt de l'observateur sérieux aussi bien que du touriste superficiel; ils séduisent au premier

abord, ils attachent à mesure qu'on les connaît davantage. Il n'est pas de ville de Bretagne, d'Anjou ou de basse Normandie où on ne les ait parfois rencontrés, avec leurs amples vêtements de toile blanche et leurs chapeaux bizarrement relevés, conduisant une file de mulets chargés de sel. Mais c'est chez eux, c'est à une noce ou dans l'église un jour de grande fête qu'on est frappé de l'éclat de leurs admirables costumes : leur chapeau à cornes est ombragé de chenilles des plus vives couleurs; un large collet, élégamment rabattu sur les épaules comme dans les portraits de Raphaël, tranche sur l'étoffe foncée de leur veste grecque; un gilet de drap blanc se croise sur leur poitrine; plusieurs autres gilets, bleus et bordés de broderies rouges, s'y appliquent les uns sur les autres; des culottes bouffantes de toile fine, serrées au genou par une rosette flottante, des bas blancs et des sandales d'un jaune pâle complètent leur ajustement. Enfants et vieil-

lards, riches et pauvres, ont identiquement le même costume, on devrait dire le même uniforme. Les femmes sacrifient trop, dans leur toilette d'apparat, la grâce à la richesse; elles dissimulent complètement leurs formes sous une sorte de cuirasse avancée, recouverte de drap d'or. Leur coiffe s'arrondit en diadème sur le sommet de leur tête, d'où retombent deux bandeaux exactement semblables à ceux des sphinx et des statues égyptiennes.

Et ce n'est pas le seul souvenir de l'Orient qu'on retrouve avec surprise sur cette plage occidentale. Un sol aride et nu rappelle les déserts arides de la Judée. Quand, par une chaude soirée d'été, la fille du paludier se dirige, une amphore sur la tête, vers la citerne creusée dans le sable, l'étranger, témoin de cette scène d'une simplicité biblique, remonte le cours des siècles, se transporte sous un autre climat, et rêve à la Samaritaine s'acheminant vers le puits de Jacob.



II. — LES MANOIRS



Si la Bretagne est la province de la France qui a conservé vivants le plus de souvenirs du passé, elle est aussi celle qui renferme le plus de ruines; et ces deux propositions, en apparence contradictoires, s'expliquent cependant l'une par l'autre. Partout ailleurs, les ruines elles-mêmes ont eu le temps de disparaître sous le marteau des spéculateurs; ou bien des intérêts nouveaux sont venus restaurer et recréer les édifices abandonnés. Les couvents sont devenus des usines, les châteaux se sont peuplés de l'aristocratie des privilégiés de la finance. Il en a été différemment en Bretagne :

le granit n'y est pas, comme au centre de la France, une pierre précieuse, et son peu de valeur a protégé contre le vandalisme les monuments ou les demeures de nos aïeux. D'un autre côté, si l'on y rencontre dans la médiocrité et même dans la misère beaucoup de familles jadis puissantes, on ne voit point qu'elles aient eu pour héritiers les hauts barons du négoce et de l'industrie. Cela est particulièrement vrai de la basse Bretagne, où l'on ne remarque aucun grand centre industriel, où le commerce maritime a

déchu au lieu de progresser depuis l'union avec la France; où les fortunes rapides sont incon nues. On l'a dit souvent avec vérité : la richesse ne saurait être stationnaire; elle doit s'accroître sous peine de se dissiper. Or la classe de nos gentilshommes de campagne se serait crue déshonorée en cherchant à l'accroître; la dissi-

per était plus noble, et bien peu d'entre eux profitèrent du bénéfice d'une ordonnance des États, qui, dans l'espoir d'arrêter une décadence déjà avancée, permit à la noblesse de Bretagne de se livrer à des actes de commerce. Sterne raconte, avec sa sensibilité exquise et sa gracieuse bonhomie, l'histoire de ce marquis d'E..., qui, entouré de ses enfants, vint reprendre, devant le parlement assemblé à Rennes, son épée qu'il avait déposée pour aller rétablir sa fortune dans les colonies, et remarquant sur la lame une tache de rouille y laissa tomber une larme en disant : « Je saurai trouver quelque autre moyen de l'effacer. » Mais ces exemples furent rares. La plupart des propriétaires appauvris, ne pouvant plus soutenir le rang dont les précipitait peut-être une hospitalité trop prodigue, prirent peu

à peu les habitudes et le costume de simples paysans, et l'on en voyait plusieurs, à la fin du dernier siècle, ceindre l'épée en quittant la charrue, pour se rendre à pied et en sabots aux états de Bretagne. Aujourd'hui, de ces manoirs innombrables qui couvrent tout le sol de la province, les plus beaux, les plus célèbres, ceux qui portent le nom de châteaux sont inhabités et tombent en ruines; d'autres, et c'est le grand nombre, sont devenus d'humbles métairies; dans quelques-uns enfin se continue encore pour



Jeune fille des environs de Quimper. Dessin de Géniole.

deux ou trois générations la placide existence des aïeux.

Les paysans bretons ne confondent jamais le *château* avec le *manoir*; mais c'est plutôt chez eux un sentiment que le résultat d'une comparaison, et ils seraient fort en peine d'expliquer ce qui constitue la différence. Elle tient à la

fois de l'importance historique et monumentale de l'édifice, des traditions plus ou moins poétiques qui s'y rattachent, et de la splendeur des familles qui l'habitaient. Généralement le château était sérieusement fortifié dans la vue d'une agression; il a soutenu des sièges ou pouvait en soutenir. Le manoir est plus modeste : ses tourelles et ses mâchecoulis ne doivent passer que pour d'inoffensifs ornements d'architecture. Je demandais un jour à un paysan du bas Léon le chemin du *manoir* de Tremazan. « Ce n'est pas un manoir, me dit-il en relevant fièrement la tête, c'est un château. *Ne ket eur maner, eur c'hastel eo !* » Puis, désireux de poursuivre la conversation avec ce puriste en sabots, comme j'ajoutais : « C'est un beau château, n'est-ce pas ? » il reprit, avec une ineffable expression de mélancolie : « *Bed e bet, aotrou !* Il l'a été, monsieur. » Il ne dit pas un mot de plus, et je continuai ma route sous l'impression de ces simples et éloquents paroles. Et quand apparut devant mes yeux, au bord de la mer, l'antique demeure de Tanneguy du Châtel, son donjon dégradé, ses douves à demi comblées, ses remparts si vastes que des décombres d'un seul angle on a bâti tout un village, je vis que le paysan avait eu doublement raison ; que c'était bien là un noble château, mais qu'il n'avait plus que la beauté des ruines !

Moins glorieux, mais toujours debout, le manoir n'a eu « ni cet excès d'honneur ni cette indignité. » Son propriétaire l'habite en toute saison et ne va pas deux fois par an à la ville. Il a soixante-cinq ans, huit enfants, et 12,000 livres de revenu, en y comprenant sa part au milliard de l'indemnité. Dans sa jeunesse, il a guerroyé à l'armée de Condé ; il n'a dû la conservation de son manoir qu'à la fidélité du vieux fermier de la famille, qui s'en était porté le complaisant acquéreur ; ou bien encore, il n'a jamais quitté le pays et a traversé paisiblement les plus mauvais jours, protégé par l'obscurité de sa vie et l'affection de ses paysans. Je le nommerai M. de Kerlouarnek. Il est inutile d'ajouter que ce nom euphonique est aussi celui de son habitation. C'est un long bâtiment d'un seul étage, irrégulièrement percé, construit en pierre de taille, et souvent replié en équerre ; il est flanqué

d'une tourelle dont le toit bleu s'élève en pointe au milieu des chênes et des châtaigniers ; un petit bois de futaie l'abrite contre le vent de la mer ; la direction semblable de toutes les branches supérieures indique assez de quel côté soufflent habituellement les tempêtes, et a plus d'une fois servi de boussole au voyageur égaré. Sur le devant, une vaste cour, entourée des bâtiments de servitude, donne accès par deux portes cintrées de dimensions inégales, la porte noble et celle des manants ; la clef de voûte de la plus haute supporte un écusson armorié, dont les empreintes sont à demi effacées par le temps, et, sur les lourds battants de chêne, des pieds de chevreuil ou de sanglier, des oiseaux de proie cloués les ailes étendues annoncent la demeure d'un chasseur. Une avenue à quatre rangées d'arbres conduit à la grande route, et se termine par quatre piliers entre lesquels sont disposés des bancs de pierre, pour les pèlerins et les voyageurs fatigués. D'autre part, des murs couverts de lierre et de mousse blanche ceignent un grand jardin soigneusement cultivé, mais sans la plus légère intention de flatter la vue : seulement, si la dame du lieu croit aimer les fleurs, des bordures de buis imiteront sous ses fenêtres une croix de Malte ou de Saint-Louis, et dessineront ce qu'elle appelle son parterre. L'art des jardins est inconnu en Bretagne ; on n'y sait point mettre à profit, pour le plaisir des yeux, les ressources merveilleuses d'un sol qui présente naturellement à sa surface ces pentes, ces caux, ces rochers, qu'ailleurs on s'efforce de se procurer à si grands frais. Une chapelle plus que modeste, et le colombier féodal qui se tient debout au sommet de la prairie voisine, comme une sentinelle d'avant-poste, complètent les dépendances du manoir.

A l'intérieur, deux pièces seulement méritent d'être citées : la salle et la cuisine. La première montre avec orgueil, appendus à ses sombres boiseries, les portraits d'une longue suite d'ancêtres, tous aussi nobles qu'obscurs, et dont M. de Kerlouarnek n'est pas moins fier qu'un don Ruys Gomez de Silva. Mais il serait plus embarrassé s'il lui fallait rappeler en détail les titres de leur illustration ; car son arbre généalogique, qui contribue aussi à la décoration de la salle, est extrêmement laconique



Mariée bretonne. Dessin de Saint-Germain.

dans ses énonciations, et se contente de mentionner que Guy de Kerlouarnek, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, vivait en 1241 ; qu'il eut de son mariage avec Armelle de Koatroc'hou un fils nommé Hervé de Kerlouarnek, sieur de Koankoatinkern, de Krec'h-koskerguen, de Kervernlostallen, et autres lieux ; que celui-ci épousa Azénor de Kerdù, et ainsi de suite. Au haut des panneaux, quelques peintures érotiques contrastent singulière-

ment avec l'aspect sévère du reste de l'ameublement ; parfois encore des tapisseries de haute lice présentent à l'admiration des visiteurs les victoires d'Alexandre, les fables de La Fontaine, ou des scènes de bergers en costume d'opéra-comique. Un vieux bahut qu'envierait M. Dusommerard ; une console plus moderne, en bois de rose chargé d'ornements de cuivre ; quelques chaises gothiques, une pendule d'Allemagne, dont l'éternel coucou se



Intérieur d'un manoir breton. Dessin de Pauquet.

venge de sa captivité en assourdissant les oreilles de son chant monotone ; des fauteuils jadis en soie brochée, mais dont une housse blanche dissimule constamment la décrépitude ; un baromètre circulaire encadré d'or ; tout cela meuble à peine la grande salle, qui paraît toujours froide et nue. Mais sa particularité la plus remarquable est une immense cheminée, dans laquelle un géant entrerait sans se baisser. Une plaque blasonnée occupe le fond de l'âtre ; le granit des chambranles et du manteau est couvert de sculptures en relief, et souvent bariolé de diverses couleurs ; au-dessus, le bois d'un cerf dix cors, fixé à la muraille entre le portrait de Charles X et celui du pape régnant, projette ses rameaux en saillié. Il ne tiendra

qu'à vous d'entendre M. de Kerlouarnek deviser longuement sur les aventures de ce cerf fameux, le dernier qui ait paru dans le pays, et d'apprendre comment, il y a quarante ans, l'animal étant sur ses fins se jeta à la nage dans l'étang que vous apercevez de cette croisée. M. de Kerlouarnek s'élança tout habillé à sa poursuite ; il eut la gloire de l'atteindre avant les chiens, et se vante depuis, à toute occasion, d'avoir forcé un cerf à la nage. Sous ce précieux trophée brûle pendant six mois de l'année un feu à rôtir des bœufs entiers pour les héros d'Homère ; un homme robuste à peine à remuer les quartiers de chêne et de hêtre qu'on lui donne à dévorer, et l'on a vu conduire des bêtes de somme dans le salon

pour ne les décharger que dans le foyer même.

La cuisine a une cheminée plus vaste encore, qui est à elle seule comme un appartement ; on s'y assoit sur des bancs, des deux côtés de la chaudière où l'on fait cuire alternativement le repas des maîtres, celui des valets et celui de la basse-cour ; M. de Kerlouarnek s'y établit tous les soirs pour fumer sa pipe ; il en fait les honneurs à ses hôtes, et c'est de là qu'il distribue ses ordres pour le lendemain. Rien de bruyant et d'animé comme la cuisine du manoir : le tournebroche, presque en permanence, n'a de repos que les jours maigres ; les volailles qu'on engraisse pour le sacrifice, le geai emprisonné dans sa cage d'osier, ou la pie libre et voleuse, les chiens de chasse se disputant un os sous la table, les caquets des servantes, le bruit des sabots ferrés sur les dalles de pierre font du matin au soir une effroyable cacophonie ; et le grillon familial, sorte de lare du foyer domestique, s'épuise en vains efforts pour faire entendre sa partie dans ce concert. Après les éclats de rire du souper, la scène change tout à coup de caractère et devient grave et recueillie, car la famille entière du châtelain vient d'entrer dans la cuisine pour sanctifier en commun la fin de la journée. On commence par une lecture en breton de la vie du saint, puis serviteurs et maître s'agenouillent bruyamment ensemble : madame de Kerlouarnek récite les Prières du soir, et vingt voix fortes ou nazillardes bourdonnent les réponses du *Pater* ou des Litanies.

La salle et la cuisine sont les seules pièces destinées à la vie sociale : tous les appartements supérieurs ne sont que de froids dortoirs. Que pourrait faire dans sa chambre M. de Kerlouarnek, lui qui n'écrit jamais une ligne, et qui ne lit que sa gazette ? Aussi s'en échappe-t-il au point du jour pour n'y rentrer qu'après le souper et la prière. Ce n'est pas le soin de sa toilette qui pourrait l'y rappeler : la veste de velours, le gilet de velours ne composent-ils pas un costume bon à toutes les heures du jour comme à toutes les époques de l'année ? En rentrant de la chasse ou de ses tournées de propriétaire, quand il a déposé son gibier sur la table de la cuisine, et mis son fusil au port d'armes, il passe aussitôt dans le salon ; il y trouve les

dames de l'endroit travaillant de l'aiguille dans une embrasure, ou faisant cercle avec une nombreuse compagnie : ce sont des convives venus de loin, à pied, à cheval, ou dans les plus étranges carioles. Une maîtresse de maison ne mériterait pas ce nom, si, surprise à l'improviste, elle éprouvait le moindre embarras à l'arrivée de ces hôtes, et ne pouvait pas ajouter huit à dix couverts à son dîner. C'est à midi que, conformément aux hospitalières traditions, l'on dîne dans le manoir breton : ne faut-il pas consulter avant tout les convenances de ses voisins, qui peuvent ainsi, en toute saison, regagner leurs pénates avant la nuit ? Celui qui, à la campagne, prend son principal repas à cinq ou six heures est un égoïste perverti par le séjour des villes : il ne veut pas avoir d'amis.

Sans s'étonner aucunement de cette invasion de visiteurs, la châtelaine s'est donc contentée de faire mettre une ou deux allonges à la table, qui bientôt se trouve simplement, mais abondamment servie. La basse-cour et le jardin, les garennes et l'étang du voisinage en ont fait les principaux frais. Le mets national, en permanence d'un bout à l'autre du repas, est le *fars de blé noir*, sorte de *pouding* qui a le privilège d'exciter ou de vives sympathies ou des répulsions non moins prononcées. Le tout est arrosé de copieuses libations d'un excellent bordeaux. M. de Kerlouarnek ne connaît pas d'autre vin ordinaire, et l'un de ses principes d'hygiène est de n'y mettre jamais d'eau. La conversation passe tour à tour des plus petites nouvelles de la localité aux plus grands intérêts de l'État ; on fait des vœux ardents pour le renversement du ministère, le rétablissement d'une jument poussive ou la mort d'un lièvre sorcier dont les ruses mettent tous les matins chiens et chasseurs en défaut. Abonné de la *Quotidienne* depuis sa fondation, M. de Kerlouarnek prend encore au sérieux le journalisme, et reçoit chaque jour de la main du facteur rural des opinions toutes faites sur les hommes et sur les choses. C'est pour lui que le rédacteur de la rue Neuve-des-Bons-Enfants élabore tant de mensonges *bien pensants*, tant de tirades d'une généreuse indignation, tant de monstrueux *on dit*, dont la forme dubitative paraît au vieux gentilhomme une garantie évi-

dente de sincérité ; c'est pour lui que le feuilletoniste lui-même se croit tenu d'être austère ; qu'il déplore vertueusement, en sortant du bal masqué, la décadence du goût et la dépravation des mœurs, et trouve moyen d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement, en rendant compte du plus innocent vaudeville. L'insidieuse réclame, ce Protée de la publicité, est toute puissante sur son âme candide ; il ne doute pas des vertus du Kaïffa d'Orient, et dans le *mouvement d'attention*, la *sensation profonde*, les *félicitations nombreuses* dont un journal qui sait son métier (et ils le savent tous) gratifie le plus obscur orateur de son parti quand il demande la parole, qu'il en abuse ou qu'il la cède, M. de Kerlouarnek voit une preuve concluante des consolants progrès de ses opinions.

Et cependant, malgré son ingénuité parfaite, il tranche volontiers de l'esprit fort avec une vieille voisine fidèle à Louis XVII, dont la bibliothèque se compose d'une collection de prédictions mystérieusement colportées de douairière en douairière. La bonne dame croit fermement que Paris, la ville maudite, est condamnée à périr en expiation de ses crimes ; elle ne met pas en doute que cette nouvelle Babylone ne doive se réveiller un beau matin sous une pluie de feu ou un linceul de cendres, et cherche tous les jours dans son journal, daté de Paris, si Paris existe encore. M. de Kerlouarnek raille agréablement cette crédulité pusillanime ; mais il a des discussions bien autrement sérieuses avec M. de Penanharz, son voisin, son meilleur ami, qui, sur la foi de la *Gazette de France*, s'est soudainement épris d'un violent amour pour la réforme électorale et le suffrage universel. C'est surtout aux approches d'une élection que les débats deviennent graves entre les deux hidalgos. A cette époque, tout est en fermentation dans les campagnes bretonnes ; les émissaires des deux camps se croisent et parfois se rencontrent sur le même seuil ; on se dispute, on s'arrache les électeurs paysans ; on les parque dans une auberge, on leur distribue des cigares, on les fait boire et manger aux frais du candidat, on leur glisse dans la main un vote tout écrit. Le paysan se laisse faire, reçoit des deux côtés, déjeune à droite, dîne à gauche, promet tou-

jours, et vote ensuite à son idée : c'est plus consciencieux que s'il aliénait véritablement son suffrage. On envoie au loin des voitures prendre à domicile les vieillards et les infirmes ; la maladie elle-même n'est pas une excuse suffisante pour s'abstenir ; il s'agit de l'honneur du parti bien plus que de tel ou tel candidat, et une main fiévreuse peut encore déposer un bulletin et déterminer la victoire.

M. de Penanharz est un des vaillants champions de ces luttes acharnées ; il endoctrine les métayers, presse les curés d'user de leur influence, et prêche la guerre sainte dans les manoirs. C'est particulièrement auprès de son ami qu'il épuise ses sollicitations ; mais vainement il lui représente que les chances sont presque égales de part et d'autre, et qu'une voix peut tout décider ; M. de Kerlouarnek reste inébranlable. L'amitié, la logique et l'esprit de parti ont beau réunir leurs assauts, ils ne parviennent pas à lui persuader qu'un serment n'est qu'une formalité vaine, et plutôt que de se souiller de ce qui lui paraîtrait un parjure, il a renoncé à exercer ses droits électoraux. D'autres suivent son exemple, les *libéraux* triomphent, M. de Penanharz en garde huit jours rancune à son loyal et obstiné voisin ; mais une partie de chasse les rapproche, et la paix est signée pour trois ans. — Un industriel parisien, un homme qui, pour avoir fait fortune dans l'exploitation du privilège d'un théâtre, s'était écrié un matin en voyant le rôle de ses contributions de fraîche date : « Et moi aussi, je dois être législateur, » acheta naguère un château en basse Bretagne, y donna des dîners et des fêtes, et les élections approchant, alla mendier des voix de porte en porte. Il eut la malencontreuse idée de frapper à celle du manoir de Kerlouarnek, et quand il eut énoncé le motif de sa visite : « Monsieur, lui dit d'un ton fort poli l'incorrigible châtelain, je ne vais jamais aux élections depuis 1830 ; mais si je pensais que vous eussiez la moindre chance d'être élu, j'irais voter contre vous. » Il faut pardonner au meilleur des humains cette boutade un peu brutale ; c'est la seule fois de sa vie qu'il lui soit arrivé de manquer aux lois de l'hospitalité, et peut-être croyait-il que ces lois ne sont pas faites pour les opulents solliciteurs.

Avant la révolution de juillet, M. de Kerlouarnek était maire de sa commune; aujourd'hui c'est un paysan qui a l'honneur de ceindre l'écharpe municipale, pour appeler sur les nouveaux époux toutes les bénédictions du code civil. Je sais un quinteux vieillard qui ne sacrifia qu'avec les plus vifs regrets cette rustique magistrature; il espérait du moins en conserver certaines prérogatives, mais le nouveau dignitaire ayant pris le pas sur lui à la procession, il fut saisi de ce sentiment de fureur jalouse qu'eût éprouvé César s'il s'était vu le second dans un village, et qui enflamma la bile du chantre de la Sainte-Chapelle, lorsqu'il trouva le lutrin fatal installé devant son banc. Alors il approcha son cierge allumé du dos qui l'offusquait, et mit le feu à la longue chevelure qui ombrageait les épaules de monsieur le maire.

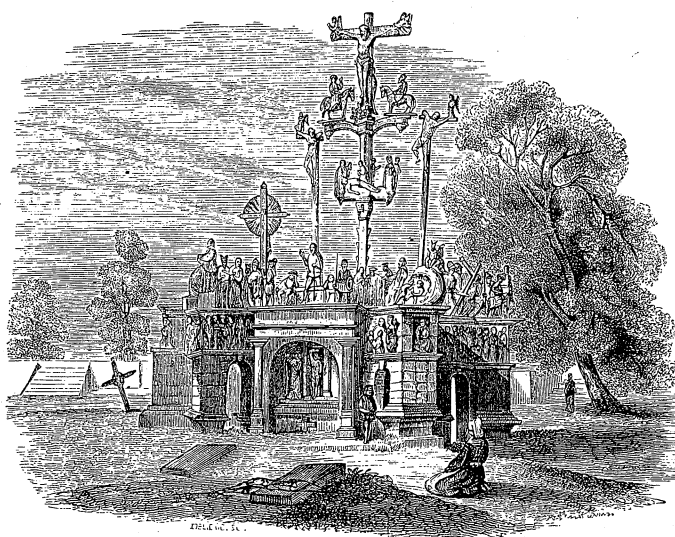
M. de Kerlouarnek est un homme de trop bon sens pour avoir conçu un seul instant une jalousie de cette nature; c'est lui, au contraire, qui s'efface devant son successeur, et le force à prendre *le rang qui lui appartient en Europe*. Il sait qu'il possède toujours l'amour et le respect de ses anciens administrés; son nom et ses bienfaits lui ont fait une magistrature inamovible et héréditaire. Il partage avec le recteur l'autorité morale; il est le conseiller le mieux écouté, le conciliateur le plus habile. La loi, qui défend d'enseigner et de guérir sans diplôme, ne défend pas encore d'exercer sans brevet le saint ministère de la justice.

Et puis les paysans bretons ont pour la noblesse même une vénération particulière, une sorte de culte traditionnel d'affection et de reconnaissance. Il est vrai que cette noblesse de

nos campagnes est ce qu'il y a au monde de plus populaire; ce n'est pas elle qui assiégeait les antichambres de Versailles, laissant pressurer ses vassaux par « un aride intendant au cœur dur et cruel, » comme dit M. Scribe. On cite bien l'exemple d'une dame de Kergour-nadec'h, qui, préférant la cour de Louis XV au séjour de son magnifique château, y fit mettre le feu pour ôter à son fils, devenu majeur, la tentation d'y retourner; mais, pour contraste à cette ignominie, combien ne citerait-on pas de manoirs qui, depuis plusieurs siècles, ont été habités sans interruption par

la même famille! Adonnée elle-même à l'agriculture, la noblesse de Bretagne a toujours vécu au milieu des cultivateurs; elle les reçoit à sa table, s'assoit à la leur, et ne dédaigne pas de prendre sous le chaume part à leur frugal repas. Souvent un enfant vient inviter tout le ma-

noir à manger des crêpes que fera sa mère; une jeune fille demande la châtelaine pour lui annoncer en rougissant son mariage, et la prier de lui faire le *grand honneur* d'assister avec sa famille au banquet des noces. Chacun des habitants du manoir a dans la paroisse un filleul ou une filleule, ordinairement choisi parmi les plus pauvres, et pour eux cette paternité chrétienne n'est point, comme dans les villes, une formalité sans conséquence, oubliée dès la sortie de l'église; c'est un lien sérieux qui impose des obligations pour toute la vie. Combien de pauvres enfants, condamnés par leur naissance à l'abjection et à la misère, ont dû à l'assistance généreuse d'une marraine d'être entretenus au collège ou au séminaire, de se racheter de la conscription, d'apprendre un état, et deviennent un jour les serviteurs dé-



Calvaire de Plougastel. Dessin de Saint-Germain.

voués ou les fermiers de leurs bienfaiteurs, et parfois les curés de leur paroisse!

La vénération des paysans bretons pour la noblesse va même en quelques endroits jusqu'à la superstition; on croit qu'elle a le pouvoir de guérir certaines maladies, comme les rois de France guérissaient les écrouelles, et, pour fortifier un enfant rachitique, on a plus de confiance dans les frictions d'une main noble que dans toutes les conjurations des sorciers

et toute la science des docteurs. Et c'est si bien à la noblesse, indépendamment de la position sociale, qu'est attaché ce merveilleux talisman, que les plus humbles descendants des maisons déchues le possèdent dans sa plénitude: il existe à Plougaznou, à quatre lieues de Morlaix, un vieux mendiant nommé Robichon de Kerhar, qui s'en est fait une industrie. Quand il apprend, dans les glorieuses années de l'empire, que l'on créait une aristocratie nouvelle,



Manoir de la famille de l'auteur. Dessin de Gagniet.

le commerce des frictions n'était pas florissant, ceux qui étaient dans le cas d'y recourir préférant quelque difformité au périlleux honneur d'être propre à la guerre; il pensa donc que le moment était venu d'aliéner à beaux deniers comptants sa noblesse, au lieu de l'exploiter misérablement en détail, et se mit en quête d'un acquéreur. Il lui semblait que c'était une marchandise dont la défaite devait être avantageuse, puisqu'elle avait repris tant de faveur dans les hautes régions. Mais la plupart de ces hommes de sang royal, *tud goat roial*, comme les appellent encore aujourd'hui les autres

paysans, sont plus fiers de leur illustré origine que le sordide descendant des Kerhar: témoin ce pauvre pêcheur de Plouezoc'h, qui, appelé à rendre témoignage devant la justice, exigeait qu'on lui donnât sa qualité d'écuyer; témoin encore ce paysan de Cornouaille, qui, la rapière au côté, vient tous les ans, à la Saint-Michel, s'asseoir sans façon à la table de son propriétaire, en portant pour loyer de sa ferme un sac d'écus qu'on ne lui a jamais fait l'affront de compter¹.

¹ Depuis que ces lignes ont été écrites, un de mes amis se mariait dans un château breton. Une cinquantaine de

Il est temps que nous revenions à la famille de Kerlouarnek, dont je n'ai jusqu'à ce moment fait connaître que le chef. Madame de Kerlouarnek est une alerte ménagère, qui fait mouvoir sans frottement et sans bruit les mille ressorts du vaste établissement qu'elle dirige; elle doit pourvoir chaque jour à la subsistance d'une trentaine de personnes, elle s'efforce de concilier les ressources d'un budget bien réduit avec les traditions de l'antique hospitalité, et pour nouer, comme elle dit, les deux bouts de l'année, elle a besoin de beaucoup d'ordre et d'industrie. Sincèrement attachée à son mari, dévouée à ses enfants, bienveillante pour tout le monde, elle n'a pas le loisir d'être sentimentale; elle ne croit pas aux vapeurs ni aux attaques de nerfs. Le jardin et la laiterie sont particulièrement sous sa dépendance; elle met son amour-propre à fabriquer le meilleur beurre du pays, et elle en fournit toutes les bonnes maisons de la ville voisine. Levée dès le point du jour, livrée du matin au soir aux soins les plus minutieux et les plus pénibles, sans jamais se permettre aucune distraction, elle n'accuse pas pour cela la civilisation d'injustice, et rirait fort si elle savait que des écrivains compatissants demandent en son nom l'émancipation des femmes. Jusqu'à ce qu'elle ait atteint la quarantaine, elle gratifie tous les deux ans son époux d'un nouvel héritier; cet événement périodique n'excite plus d'alarmes ni de vives émotions; il n'y a rien de changé au manoir, ce n'est qu'un Kerlouarnek de plus. Elle ne s'arrête guère dans ce pieux accomplissement du premier précepte de la Genèse que lorsqu'elle a pour continuateur une de ses filles; j'ai vu une châtelaine bretonne et sa fille

personnes assistaient au banquet de noce. Tous les convives appartenaient à la classe de la noblesse, sauf deux habitants de la ville voisine, amis d'enfance du châtelain. Un poète de village fut introduit et demanda à réciter un compliment aux mariés. C'était un échappé de collège, et il s'était évertué à composer en vers français son épithalame. Il célébra complaisamment la noblesse des deux familles qui resserraient leur alliance :

Car j'ai toujours beaucoup aimé les anciens nobles,

disait-il, et, se retournant vers les deux citadins, de son air le plus aimable, il compléta en ces termes le distique :

Sans haïr cependant les personnes ignobles.

Le poète promena alors des regards satisfaits sur son auditoire, ne doutant pas qu'il n'eût été gracieux pour tout le monde.

(Note de 1854.)

cadette faire un tendre échange de nourrissons : l'une allaitait son frère, l'autre son petit-fils.

Les mauvais plaisants comparent à l'arche de Noé le manoir de Kerlouarnek. Le fils aîné de la maison se marie à vingt-cinq ans, avec quelque héritière du voisinage, qui lui est destinée depuis son enfance; il prend dès lors la direction des travaux agricoles, pour lesquels il aidait depuis longtemps son père; mais celui-ci, qui devient à ce moment *le bonhomme Kerlouarnek*, se réserve expressément le chapitre des plantations : c'est l'avenir de la propriété, on ne saurait le confier à des mains novices; d'ailleurs c'est son occupation favorite, il croit toujours qu'il s'en acquitte avec une habileté particulière, et que ses voisins *plantent mal*. Les autres enfants, de toutes les tailles, répandent dans le manoir une joie brillante; passant du sein de leur mère sur les genoux des servantes, bientôt mêlés aux jeux des petits paysans, la première langue qu'ils ont apprise est toujours le breton; ils s'embrouillent en grandissant dans les locutions françaises, se créent à leur usage un patois bizarre, et quand, l'âge des études venu, ils partent pour les collèges de Pontcroix et de Saint-Pol de Léon, la confusion a cessé, et ils se trouvent en possession des deux idiomes qu'ils parleront alternativement toute leur vie. Jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, leur destinée ne donne à leurs parents aucune sollicitude; mais alors ceux-ci s'aperçoivent pour la première fois que la fortune est modique, et la lignée nombreuse, et quand M. de Kerlouarnek se rassure en disant que la bénédiction de Dieu est sur les grandes familles, sa femme lui répond que plus il y a d'étourneaux, plus ils sont maigres.

C'est elle qui se préoccupe de procurer une carrière à ses enfants, ce dont leur père s'inquiète peu tant qu'il y a du pain sur la planche. Sous la Restauration, la marine et l'armée s'offraient tout naturellement à cette population luxuriante; mais aujourd'hui qu'il est du plus mauvais ton de servir le gouvernement, ce n'est pas chose facile pour madame de Kerlouarnek, qui a toujours vécu loin des villes et n'a aucune expérience du monde, de colloquer convenablement ses cinq ou six garçons. Elle se souvient cependant qu'elle a dans Paris un cousin, ancien émigré, qui, ayant fait à Lon-

dres ou à Hambourg son éducation commerciale, a réussi dans la carrière des affaires, et se trouve à la tête d'un grand établissement industriel; elle lui écrit pour lui recommander timidement un de ses fils, et le loyal gentilhomme accueille avec empressement son jeune et inexpérimenté neveu à la mode de Bretagne. Celui-ci est de la sorte merveilleusement placé; la bienveillance et les conseils ne lui feront pas défaut; souvent, à la vérité, manquant d'air dans son laborieux réduit, sa pensée se reportera avec mélancolie vers les bruyères du pays, vers le clocher natal, vers le foyer chéri du manoir; souvent, comme l'étudiant de Saint-Pol, il déposera sa plume pour se livrer aux illusions enchanteresses de la rêverie; mais peut-être son cœur se laissera prendre aux charmes d'une jolie cousine, et il suffira d'un peu d'amour pour le réconcilier avec l'exil! De leur côté, ses frères, dans des positions diverses, s'efforcent de suppléer par leur travail à l'insuffisance du patrimoine : l'un s'embarque mousse sur un navire de commerce, pour devenir un jour capitaine au long cours; un autre minute des baux dans une étude de notaire.

Ainsi s'éparpille la famille de Kerlouarnek; il ne reste au manoir que le fils aîné, celui qui doit mener à son tour, mais dans une médiocrité bien peu dorée, l'existence de châtelain. Peut-être lui faudra-t-il un jour suivre l'exemple de ce sire de Coatelès, qui, ruiné par de nobles prodigalités, fit placer à la porte trop bien connue de son manoir l'inscription suivante, si expressive dans son laconisme : *Passants, passez, le revenu est mangé*. Encore une génération, et l'on ne pourra effectuer les partages qu'en vendant à des étrangers l'antique berceau de la famille; ce sera un jour de deuil dans tout le pays que celui où les descendants des sieurs de Kerlouarnek s'éloigneront, pour n'y plus revenir, de la demeure de leurs pères. Hélas! ce jour est déjà venu bien souvent! le sol de la Bretagne est jonché de manoirs abandonnés, et quand le voyageur, étonné de trouver déserte une habitation encore entière, demande au fermier voisin quel en est le propriétaire, il reçoit pour toute réponse ces mots qui disent bien des choses : « Elle est vendue! »

Qu'importe, en effet, le nom du bourgeois enrichi qui perçoit aujourd'hui les revenus du manoir, et qui le revendra demain comme un objet de commerce, s'il trouve à réaliser un bénéfice? Il a commencé par le déshonorer en abattant ces vieux arbres, contemporains de l'édifice, et dont ses prédécesseurs n'eussent jamais permis qu'on approchât la cognée; en revanche, il a relevé les barrières, et son garde, personnage nouveau dans le pays, verbalise sans pitié contre la vache du pauvre et les glaneurs de bois mort. Quelque légitime que soit son titre de propriété, il ne parvient pas à le faire respecter et passe toujours pour usurpateur. Les paysans ne le connaissent pas, ne l'ont jamais vu; ils n'ont de rapports qu'avec son *receveur*, qui vient tous les ans, à jour fixe, s'installer dans la grande salle abandonnée pour exiger rigoureusement le prix des fermages. Les anciens propriétaires se seraient gênés eux-mêmes plutôt que de refuser des tempéraments à leurs fermiers après une épizootie ou une mauvaise récolte; mais ce temps n'est plus : l'homme noir à lunettes doit rendre des comptes, et il ne saurait attendre. S'il prend fantaisie à l'acquéreur de venir habiter le manoir, quoi qu'il fasse, il conserve chez lui le caractère d'intrus; il peut bien succéder au châtelain, mais jamais le remplacer. Il vit isolé, sans trouver hors de son enclos d'affections ou de sympathies; il est étranger aux mœurs, aux croyances, au langage des paysans; le dimanche, il ne chante pas au lutrin, il ne figure pas à la tête de la procession; le banc d'œuvre, où traînent encore dans la poussière quelques missels armoriés, reste vide pendant les offices; ou si parfois sa femme vient y prendre place, seule de toute la paroisse elle ne pourra pas s'agenouiller en sortant sur les tombeaux des aïeux.

En Bretagne, la vie du manoir, comme celle de la chaumière, est toute de tradition, et quand celle-ci a été brisée, les bienfaits eux-mêmes ne parviendraient pas à la renouer. Mais il est rare que l'acquéreur l'essaye : s'il envie la popularité de ses devanciers, si par de maladroites démonstrations il s'efforce de la conquérir, c'est dans l'intérêt égoïste de quelque ambitieuse candidature. Je me rappelle un trait qui fait merveilleusement ressortir les



Procession. Dessin de Saint-Germain.



différences de caractère que j'ai voulu indiquer. Un émigré breton, se trouvant sans toit à son retour, redemanda humblement les os de ses pères qui reposaient dans la chapelle du manoir. L'acquéreur sembla comprendre cette pieuse réclamation; il commanda des fouilles,

découvrit plusieurs cercueils de plomb, et les mit à la disposition du proscrit dont il gardait le patrimoine; mais il avait eu soin d'en constater le poids, et se fit payer avant livraison la valeur du plomb qui protégeait depuis des siècles ces nobles dépouilles.



Reposons notre pensée sur de plus fraîches images. Il n'est pas rare de rencontrer dans les manoirs bretons une jeune personne d'un esprit cultivé, supérieure par son éducation et ses manières à tous ceux qui l'entourent. Elle a été élevée à Quimper, dans la communauté du

Sacré-Cœur, ou confiée à la tendresse d'une grand'mère habitant une ville; les études terminées, elle a dit adieu au monde qu'elle avait à peine entrevu, qui déjà s'appêtait à lui faire fête, et est revenue s'ensevelir au milieu des vulgaires détails d'un établissement de cam-



pagne. C'est bien elle qui aurait le droit de se dire *incomprise*, car autour d'elle nul ne parle la langue de ses rêves; elle n'a plus à sa disposition un piano ni une bibliothèque; elle ne peut plus cultiver les arts qui semblaient devoir embellir sa vie; seulement un petit

buvard, posé, dans sa chambrette, sur une simple table de bois blanc, reçoit ses correspondances et la confiance de ses pensées. Si vous, hôte de passage, retenu par les instances et le bon accueil de toute la famille, vous voulez écrire une lettre pour expliquer la pro-

longation de votre absence, adressez-vous à mademoiselle de Kerlouarnek ; seule elle pourra vous fournir en bon état le matériel de l'art épistolaire ; sans elle vous mettriez la maison en émoi, et vous ne réussiriez pas sans peine à rassembler quelques feuilles jaunies de papier *Weynen*, quelques plumes émoussées, un canif ébréché, une écritoire desséchée ou bourbeuse. — Sa mère a l'activité incessante qui ne laisse point de place à la réflexion ni à l'ennui ; son père a les émotions de la chasse, les intérêts de l'agriculture, la politique, et des amis ; ses jeunes frères ont l'enfance et ses joies ; mais elle, quelles distractions a-t-elle pour abrégier les longs jours de l'été, et les longues soirées de l'hiver ?

Et cependant ne la plaignez pas, la noble fille, car elle accepte sans murmure son humble destinée ; bien plus, elle est heureuse, elle a trouvé le secret de charmer toutes ses heures, d'effacer tous les regrets, de prévenir toutes les inquiétudes ; son secret est la bien-faisance ! C'est elle surtout que les malheureux bénissent comme une providence : elle enseigne et catéchise leurs enfants, elle préside aux distributions hebdomadaires ; partout où gémît une infortune, on est sûr de la rencontrer ; la nuit, sous la pluie, sous la neige, par les mauvais chemins, elle court, ses pieds délicats chaussés dans de lourds sabots ; elle va soigner elle-même les malades, portera tous les affligés des aumônes, des secours ou des consolations. Souvent elle a marché plus d'une heure pour assister au dernier soupir d'un moribond qui a demandé à voir encore une fois à son chevet l'ange du manoir. Quand un convalescent ou un blessé vient la remercier de ses soins, elle sollicite pour salaire le chant de quelques ballades bretonnes ; son âme est faite pour sentir leurs beautés naïves ; peut-être aussi ces chants rêveurs caressent-ils à son insu ce je ne sais quoi de tendre, d'harmonieux et de vague, que renferme toujours le cœur d'une jeune fille.

Mais mademoiselle de Kerlouarnek n'a jamais jeté un regard curieux ou inquiet sur ce point obscur de son cœur. Elle n'a point de dot, elle est probablement destinée à vieillir sans famille près de son frère ; elle le sait et ne s'en alarme pas. Si cependant un jeune homme

s'est rencontré, assez noble de sentiments pour chercher à lui plaire, assez heureux pour y parvenir, le jour de son mariage sera pour tout le pays un jour d'allégresse publique.

Pendant les fêtes de la noce, le manoir semble s'être élargi, et l'on est effrayé du nombre d'hôtes qu'il peut contenir ; c'est alors surtout qu'il justifie le proverbe suivant lequel les maisons bretonnes sont élastiques pour recevoir des amis. Au matin du grand jour, une longue file de calèches surannées, de chars à bancs suspendus sur l'essieu, d'immenses cabriolets et d'autres équipages près desquels seraient fiers les coucous de Bicêtre, transporte au bourg les fiancés et leur suite. Les cochers, dans leurs plus beaux costumes, portent au bras et au chapeau des rosettes flottantes de rubans ; ils retiennent leurs chevaux au pas, au milieu des groupes de cultivateurs accourus de tous côtés, et d'où se détachent de jeunes paysannes qui présentent par la portière des bouquets de fleurs à la future épouse. Mais, quand la cérémonie est terminée, et que le joyeux carillon ébranle les airs, c'est au triple galop qu'en dépit des cahots de la route on ramène au manoir les héros de la fête. Le Rubicon est passé, il ne faut plus regarder en arrière ; et la rapidité de la course n'est sans doute encore qu'une faible image de l'empressement des époux.

Bientôt commence dans la grande salle un splendide et interminable banquet. Quand enfin le dessert arrive, un aimable vieillard se lève, et, d'une voix chevrotante, chante, sur un air connu, les louanges de la mariée. Seul de tous les conviés, il n'est membre d'aucune des deux familles, mais il est l'ami de tout le monde, et l'on ne saurait se marier gaiement sans entendre ses vœux et ses couplets. Il est depuis trente ans en possession glorieuse de cet emploi ; il a combiné, permuté toutes les métaphores fleuries, toutes les épithètes gracieuses ; il connaît à fond les vifs effets du refrain et les subtilités du madrigal ; cent fois il a fait rimer *amour* avec *beau jour* ; cent fois il a entrelacé deux noms dans ses stances, comme dans un chiffre poétique ; cent fois, hélas ! il a fait croire à des présages de bonheur, qui devaient tous être infaillibles ! Sa verve est encore inépuisable, et il garde en réserve pour

son dernier couplet un rapprochement inattendu, un souvenir attendrissant qui fait venir des pleurs dans tous les yeux féminins de l'assemblée. Son succès alors est complet ; on le complimente avec effusion en sortant de table, et la mariée lui exprime sa reconnaissance en présentant un front pur à son baiser presque paternel. D'ailleurs rien ne dispose mieux les jolies invitées de la noce aux plaisirs qui vont suivre le repas que quelques chaudes larmes d'émotion. Pendant trois jours, les festins, les danses, les charades, les jeux remplissent de bruit et de mouvement la salle, ordinairement si paisible ; mais après le dîner donné à tous les prêtres des environs, la société se disperse comme une volée d'oiseaux, non sans se promettre de se rassembler avant peu dans un autre manoir pour un retour de noces, et chacun des jeunes gens emporte dans le cœur ou dans la tête une fraîche image qui le rendra bien exact aux réunions suivantes. Bientôt la nouvelle mariée elle-même part chargée de bénédictions, et madame de Kerlouarnek reste presque seule au manoir pour réparer le désordre que laissent les fêtes, et pleurer en silence la fille qu'elle a perdue.

Mais je commettrais une injuste omission si je ne comprenais pas dans la famille du châtelain breton le vieux domestique qui, pendant plusieurs générations, a été plutôt l'ami et le respectueux conseiller que le serviteur de ses maîtres. Ici le nom d'un homme dont la cendre est encore tiède vient se placer naturellement sous ma plume ; pourquoi ne le prononcerais-je pas ? Et pourquoi ne nommerais-je pas aussi la noble famille qui a mérité l'amour et la fidélité centenaire d'un tel homme ? Il n'est personne en basse Bretagne qui n'ait entendu parler du vénérable Delille, que Walter-Scott semble avoir pris pour modèle quand il a tracé le portrait de son immortel Kaleb. Il disait complaisamment qu'il n'avait jamais servi que deux maîtres : le roi et M. de Kerdrel. Le roi était mort plusieurs fois ; deux fois aussi Delille, les larmes aux yeux, avait fermé ceux de M. de Kerdrel. Mais son dévouement infatigable se reportait tout entier sur l'héritier d'un nom chéri, et ne devait pas s'affaiblir tant qu'une goutte de sang circulerait dans ses veines : le roi est mort, vive le roi ! Il s'est

attaché comme le lierre aux pierres bien aimées du manoir de Kerdrel ; il a vécu quatre-vingt-quinze ans, sans que l'hiver de l'âge, en dépouillant sa tête, ait pu refroidir son cœur. Ce n'est pas sans attendrissement qu'on a trouvé dans son testament la suprême manifestation d'un amour qui voulait se survivre à lui-même. Il a demandé qu'une partie de ses épargnes fût consacrée à faire dire des messes pour les deux générations qui l'ont précédé sous les ifs du cimetière, et des messes aussi pour les *jeunes maîtres* qui leur ont succédé, « afin, ajoutait le naïf et pieux testateur, qu'ils ne fassent jamais de sottises ! » Puis, respectueux jusque dans la mort, il a exprimé le vœu d'être enterré, non pas dans la même tombe que M. de Kerdrel, mais *couché à ses pieds*, comme si souvent il avait dormi ! La paroisse de Lanilis a honoré la mémoire du fidèle serviteur, et s'est honorée elle-même en assistant tout entière à ses funérailles.

Si la mort du serviteur est un événement douloureux pour les campagnes qui environnent le manoir, quelle est donc la sombre tristesse qui s'y répand quand le châtelain a cessé de vivre ? Il faut avoir été témoin de ses obsèques pour comprendre tout ce qu'il y a de sensibilité sous la rude enveloppe de nos paysans, et pour juger, par la vivacité des regrets populaires, combien était bon, simple et chéri de tous ce gentilhomme breton dont j'ai esquissé le portrait. Ici, encore, je dois renoncer à décrire et me borner à raconter. Il y a quelques mois à peine, le propriétaire du manoir du Mescouez, cet hospitalier vieillard que nous avons vu laver les pieds des pèlerins de Saint-Jean du Doigt, est venu mourir à Morlaix. Quand cette triste nouvelle fut connue, ce fut un deuil général dans les paroisses de Plougaznou et de Plouezoc'h. Deux mille paysans vinrent d'une distance de trois et quatre lieues pour assister au service funèbre, et la police en émoi eut peine à s'expliquer cette irruption soudaine de la campagne sur la ville. Puis, près des restes de cet homme

¹ Les jeunes maîtres ont grandi en honorant leur nom, et le vieux Delille aurait été fier à bon droit de la manière dont ce nom, désormais connu de la France entière, a été porté aux orageuses Assemblées de 1848 et de 1849.

(Note de 1854.)

obscur, on vit la reconnaissance et l'affection du peuple produire une scène analogue à celles qu'au convoi des citoyens illustres amène souvent l'exaltation de la jeunesse parisienne ; quatre cents jeunes gens se présentèrent pour porter à bras, jusqu'au cimetière de ses pères, le corps du vieux châtelain ; les deux paroisses, au moment d'en venir aux mains pour se disputer cet honneur, furent calmées difficilement par l'intervention de la famille, et ceux qui soutenaient le cercueil ne cédaient leur tour que quand les bras leur tombaient de fatigue !

Mais écoutons le poète breton, qui, en racontant les derniers moments du bon *seigneur*, fait sa plus touchante oraison funèbre :

« Après avoir été confessé, il a dit au prêtre :
 « Ouvrez à deux battants la porte de ma chambre, afin
 « que je voie les gens de ma maison,
 « Ma femme et mes enfants autour de mon lit,
 « Mes enfants, mes métayers et mes serviteurs,
 « Et que je puisse, en leur présence, recevoir Notre-
 « Seigneur avant de quitter ce monde.
 « Sa dame et ses enfants, et tous ceux qui étaient là
 « pleuraient,
 « Et lui, si calme, les consolait et leur parlait si douce-
 « ment !
 « Taisez-vous, ne pleurez pas, Dieu est le maître, ô mon
 « amie !

« Oh ! taisez-vous mes enfants ! la vierge Marie vous
 « protégera.

« Mes métayers, ne pleurez pas ; gens de la campagne,
 « vous le savez,

« Quand le blé est mûr on le moissonne ; quand vient
 « l'âge il faut mourir.

« Taisez-vous, bons habitants de la campagne, taisez-
 « vous, chers pauvres de ma paroisse,

« Comme j'ai pris soin de vous, mes fils prendront soin
 « de vous.

« Comme moi ils vous aimeront, et ils feront le bien de
 « notre pays.

« Ne pleurez pas, ô bons chrétiens ! nous nous reverrons
 « bientôt ! »

Tout à coup le poète met en scène des visi-
 teurs attardés qui, venus de loin pour savoir
 des nouvelles du malade, trouvent le manoir
 vide, et remarquent, fraîches encore, les traces
 de la funèbre charrette :

« Et quand ils arrivèrent au cimetière, leur cœur se
 « fendit de douleur en voyant,

« En voyant le fossoyeur le descendre à jamais dans la
 « tombe froide.

« A genoux derrière, la dame, vêtue de noir, sanglo-
 « tait,

« Et ses enfants poussaient des cris déchirants en s'ar-
 « rachant les cheveux,

« Et dix mille personnes en faisaient autant. — mais
 « surtout les pauvres ! »

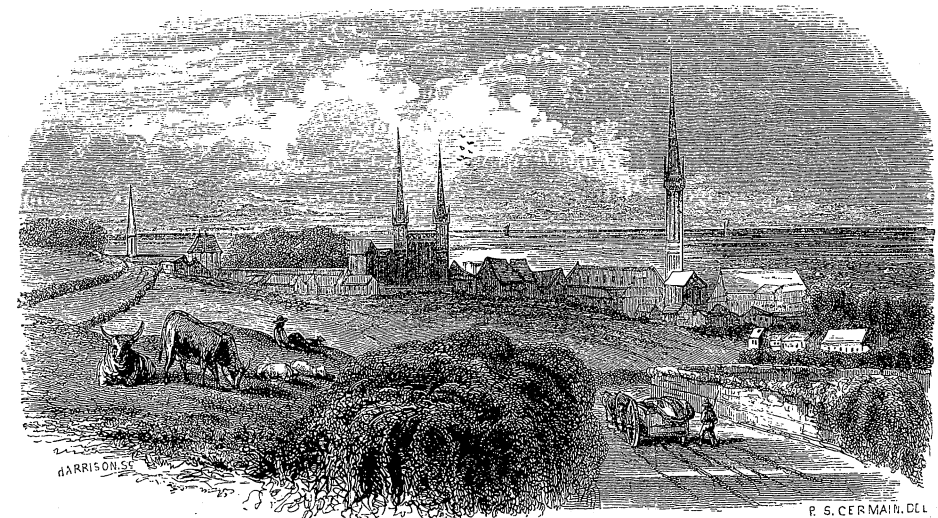


III. — LES VILLES.



La langue française ne fournit aucune expression qui permette de désigner les *habitants des villes* autrement que par une ingrate périphrase. Je me garderais bien de les appeler des citoyens : ce serait enlever d'un trait de plume les droits de cité à la plus grande partie de mes compatriotes. D'ailleurs ce mot qui représentait une idée si nette, si tranchée dans les républiques anciennes, qui a causé tant de jalousies, de dissensions et de guerres, est presque vide de sens dans les sociétés modernes. Quelques journalistes imberbes ou surannés, qui en sont encore aux souvenirs du collège ou de 93, peuvent seuls, en se drapant fièrement dans leur phrase,

se servir de cette locution romaine : le bon sens public en a fait justice, et il n'arrivera à personne de la prononcer dans la conversation usuelle¹. Je préférerais celle des citadins, qui, sortie de la même racine, a cependant une signification beaucoup plus restreinte ; mais il me semble qu'elle se prend en mauvaise part, et qu'elle a une valeur légèrement épigrammatique : la preuve en est qu'on ne saurait y accoler sérieusement une épithète tant soit peu favorable. Et si, faisant violence à l'étymologie, je me résigne à appeler *bourgeois* les habitants des villes, n'employé-je pas encore une expression compromettante, qu'ont déshonorée les sarcasmes des mauvais plaisants ? On a dit que tant que deux femmes ne se sont pas appelées *vilaines*, on peut les réconcilier ; de même on ne doit pas désespérer de rétablir l'harmonie dans le plus discordant ménage, jusqu'à ce qu'une trop romanesque épouse se soit avisée



Vue de Saint-Pol. Dessin de Saint-Germain.

de déclarer à son mari qu'il a l'air ou l'esprit bourgeois.

Les bourgeois de la Bretagne, puisqu'il faut pourtant les appeler par leur nom, ne comprennent pas leur pays. Ils n'ont jamais eu la curiosité ou le loisir d'y faire un voyage ; ils ne connaissent pas ses sites pittoresques, ses vieux monuments en ruine, ses vieilles mœurs encore debout. Ils préfèrent un bon pavé à un

joli paysage, et font plus d'attention aux réverbères qu'aux étoiles. Ils sont les instigateurs ou les complices de toutes les mesures qui doivent dépoétiser la Bretagne et effacer sa

¹ Ces mêmes journalistes s'étant trouvés nos maîtres en 1848 ont voulu aussitôt nous imposer l'appellation de citoyen, on sait assez avec quel succès de ridicule ! le *Moniteur* a pu seul prolonger quelque temps la plaisanterie.

physionomie; ils empiererraient volontiers les chemins avec des fragments de croix et de menhirs. Ils n'aiment pas le paysan, qu'ils méprisent du haut de leurs peu opulents comptoirs; et comme sa langue les gêne dans leurs marchés de grains, de miel ou de beurre, ils voudraient faire disparaître ce dernier symbole d'une nationalité perdue, cette sauvegarde des croyances et des usages du passé! C'est grâce à eux, c'est du moins sans réclamation de leur part qu'ont été répandus sur notre pauvre province tant d'opinions calomnieuses, tant de fabuleux dictons, et qu'il a été généralement admis par toute la France que le paysan breton était une espèce de sauvage, sordide habitant d'une lande inculte, et presque aussi stupide que les brutes qui étaient censées partager sa demeure et ses repas : comment l'auraient-ils défendu, puisqu'ils dédaignent de l'entendre? Ils ne voient rien au-dessus des bienfaits de l'instruction primaire, et leur patriotisme voudrait hâter le moment où le pieux, l'élégant, le poétique cultivateur de la Cornouaille ne se distinguera plus du vigneron de Suresnes. Du reste, ils s'intitulent encore libéraux, comme aux beaux jours de la Restauration; ils sont abonnés du *Siècle*, que, par un louable sentiment d'économie, ils ont depuis peu substitué au *Constitutionnel*, et voltairiens sans avoir jamais lu Voltaire.

Sauf un très-petit nombre d'exceptions, toutes les villes de Bretagne sont des ports. Nantes est la seule qui soit à la fois industrielle, commerçante et aristocratique. Elle a son faubourg Saint-Germain dans le cours Saint-Pierre et les rues aboutissantes, sa Chaussée-d'Antin dans le quartier Graslin, aux hautes et modernes constructions; elle a des régions bruyantes et animées, des trottoirs, des boutiques étincelantes et des becs de gaz dans ce qu'elle se complait à nommer sa rue Vivienne; elle a aussi une population d'ouvriers remuants, toujours prêts à répondre à l'appel de l'émeute et à chanter la Marseillaise.

Nantes est une ville aux vives antipathies, que déchirent sans cesse les passions politiques. Placée au centre du mouvement de résistance à la révolution française, elle a tremblé plusieurs fois à l'approche des armées ven-

déennes; elle a été décimée par les proscriptions de Carrier; elle a vu l'entrée triomphale de Charette, et peu après elle a retenti du bruit des balles républicaines, qui renversaient sur la place de Viarmes le triomphateur de la veille. En 1832, elle a caché pendant plusieurs mois la duchesse de Berry, dans une humble maison faisant face au château qui devait bientôt la recevoir prisonnière. Témoin de toutes les luttes des partis, elle a dû se passionner fortement d'un côté ou de l'autre : aussi la guerre civile est-elle, pour ainsi dire, en permanence dans la société nantaise. La noblesse ne se contente pas de boudier comme dans le reste de la France : elle est hostile et frémissante; elle voit dans tout fonctionnaire du gouvernement un ennemi irréconciliable; elle évite comme une souillure le contact des opinions contraires à la sienne; elle s'isole au haut de ses fières répugnances, et garde comprimée toute l'énergie de ses instincts rebelles. Elle n'examine pas, elle ne compare pas : elle suit aveuglément des sympathies et des haines; elle n'aperçoit ce qui se passe autour d'elle qu'à travers le prisme décevant de l'esprit de parti; elle ne s'avoue pas sa faiblesse, elle attribue les mécomptes du passé à quelque circonstance fatale, à une faute, à un contre-ordre, et conserve pour l'avenir d'invincibles espérances. Honteux de leur oisiveté, impatientes de ressaisir les tronçons d'une épée brisée, quelques jeunes gens, quelques vieux chefs de bandes voudraient se précipiter tête baissée dans une lutte même désespérée; ils sont capables des plus téméraires tentatives et des plus généreux dévouements.

La noblesse de Nantes passe assez tristement l'hiver dans ses grands hôtels du quartier de la cathédrale; au printemps, elle va se retremper au foyer même des insurrections vendéennes; dans ses terres du Bocage, où chaque croix, chaque buisson rappelle un combat ou une embuscade; elle roule alors commodément sur ces belles routes stratégiques, construites contre elle et dont elle maudit les bienfaits. Puis, aux mois de juillet et d'août, les plus mondains se réunissent, avec quelques Parisiens errants, aux bains de mer de Pornic, chétive bourgade sans ombrage, dont la mode a su faire un rendez-vous de plaisance; ils y

mènent la vie joyeuse des eaux, que diversifient les bals, les concerts, les promenades en mer et les visites à l'île de Noirmoutier, à Paimbeuf¹, ou au bourg de Batz. Cette coterie a pris sous son patronage l'établissement de Pornic; elle y exerce une sorte de domination jalouse, y parle haut de ses regrets et de ses vœux, et reçoit fort mal les frélons *libéraux* qui se fourvoient dans cette ruche bourdonnante d'élégants conspirateurs.

Dans les temps ordinaires, les négociants de Nantes sont distraits des préoccupations politiques par les émotions et les soucis du commerce : ils ressemblent alors à tous les négociants du monde. Ils passent leur vie dans les cercles ou à la bourse; et pour eux celle-ci commence à sept heures du matin, devant l'hôtel des postes; elle se continue sur la Fosse, Torton de l'endroit, au milieu des omnibus et des charrettes attelées de bœufs qui menacent à chaque instant d'écraser les négociateurs; à une heure enfin s'ouvre son palais officiel, monument grec pareil à toutes les bourses de France et de Navarre. L'éternel lieu commun de deux personnes qui s'abordent : « Y a-t-il quelque chose de nouveau ? » a trois acceptions bien différentes, suivant les heures de la journée : le matin, il est relatif aux événements que le courrier de Paris annonce; à midi, il signifie invariablement : Est-il arrivé un navire au bas de la rivière? Plus tard seulement, il peut s'entendre des nouvelles de la ville. Les négociants nantais déplorent l'interdiction de la traite des noirs, dont il a été fort difficile de leur faire perdre l'habitude. Leur préoccupation la plus générale est aujourd'hui l'état de la Loire; il n'en est aucun qui n'ait inventé un merveilleux système pour améliorer son cours, et qui ne critique amèrement tous les essais, fort malheureux du reste, qu'on a tentés jusqu'à ce jour.

N'en déplaise aux admirateurs de ses rives, cette pauvre Loire est un triste fleuve : ce n'était pas la peine de venir de si loin pour étaler sa misère et son manteau troué. Elle a eu ses jours de gloire et de force; mais maintenant c'est un maigre vieillard dont les os percent la

¹ Paimbeuf est la patrie d'un écrivain distingué dont le talent s'est souvent exercé sur les mœurs et l'histoire de la Bretagne, M. Pitre Chevalier.

peau ridée, qui n'a qu'un sang rare et paresseux pour ses trop larges artères, qui s'affaisse dans le lit somptueux de son ancienne opulence, se relève languissamment pour retomber de nouveau épuisé, et dépose son fardeau flottant sur tous les bancs de la route. Parfois, il est vrai, il lui prend des retours de jeunesse; les pluies d'automne ou les neiges des Cévennes lui rendent sa vigueur passée; elle se venge alors des mépris prodigués à sa décrépitude, ses bords ne lui suffisent plus; elle s'enfle comme la grenouille de la fable et crève bientôt comme elle. Tandis que messieurs des ponts et chaussées s'évertuent à resserrer le fleuve appauvri dans des digues malencontreuses, M. le marquis de la Rochejacquelin a attaqué le mal d'une manière plus directe et plus audacieuse : il a semblé vouloir résoudre le problème de la navigation sans eau. Ses bateaux à vapeur, légers comme une feuille de liège, ne devaient pas connaître d'obstacles; d'ailleurs, des canonnières d'invention nouvelle, disposés le long de la rivière, se tiennent là tout prêts à leur creuser un passage. J'ai le regret de dire que le problème n'est pas encore résolu. Je le sais par expérience, ayant passé une nuit au beau milieu de la Loire, en dépit des leviers et des gratteurs de sable, et peut-être lui ai-je gardé trop de rancune pour cette glaciale impression de voyage.

Une des plus intéressantes rencontres que puisse faire un voyageur est celle d'une noce villageoise traversant la ville de Nantes. Tous les conviés défilent deux à deux derrière les mariés; ils sont venus se pourvoir à la ville des présents qu'ils offriront pour payer leur écot et monter le nouveau ménage; ils s'approvisionnent chez les quincailliers et les marchands de faïence; chaque *gars* donnant galamment le bras à une jeune fille tient sous l'autre bras balais, pincettes, soufflet, marmite, casseroles, assiettes, ou d'autres ustensiles plus difficiles à nommer; le tout réuni composera la corbeille de la mariée. Un violon raclant sans relâche de son instrument marche en tête de cette étrange procession, qui chemine avec la gravité la plus ingénue. Les Nantais n'y prennent pas garde, mais l'étranger s'arrête ébahi devant cette singulière exhibition.

Parfois aussi le voyageur a la bonne fortune

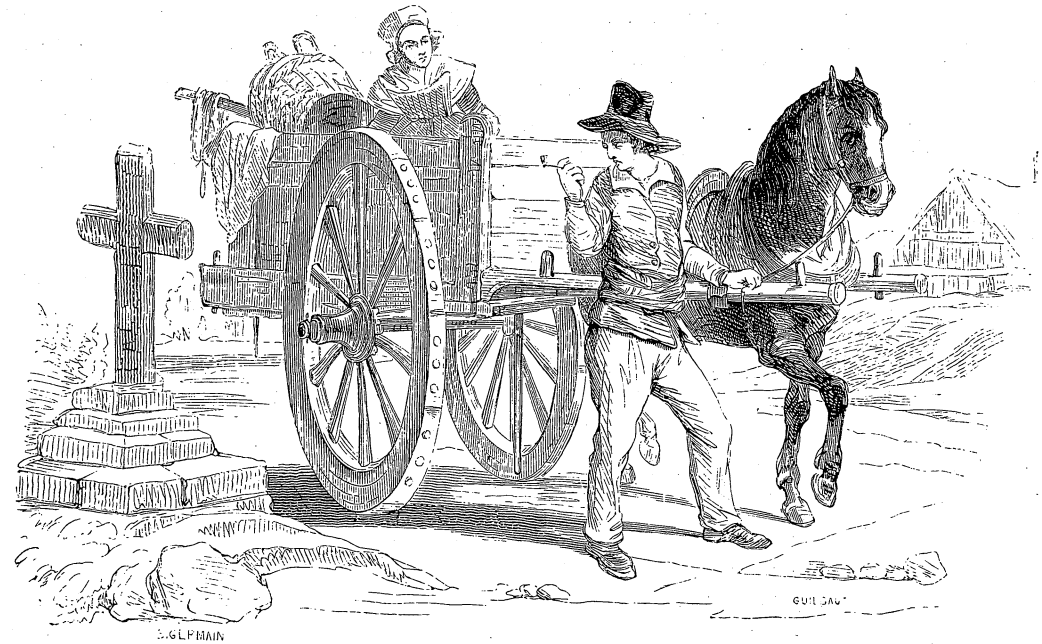


Paysanne des environs de Guérande. Dessin de Géniole.

de rencontrer dans les rues de Nantes un beau vieillard de haute taille, d'une noble physionomie encadrée de longs cheveux blancs et d'une démarche encore militaire, que tout le monde salue quand il passe : c'est Cambronne, le héros de Waterloo, à qui l'on a prêté le fameux mot : « La Garde meurt et ne se rend pas ; » l'un des hommes, sans contredit, qui ont eu le plus de popularité en France. Nantes se glorifie encore à juste titre d'avoir donné à notre jeune armée une de ses réputations les plus complètes, un homme de science, de pensée et

d'action tout à la fois, l'intrépide et déjà illustre Lamoricière¹. Sur la route de Clisson, avant d'arriver à ce gracieux village italien que domine le donjon féodal et les gigantesques murailles du château du connétable Olivier, le voyageur doit s'arrêter au bourg du Palet ; à deux cents pas sur la gauche, il remarquera une éminence escarpée, où s'élèvent, du milieu des vignes, quelques ruines et quelques croix tumulaires : ces ruines sont celles de la maison où est né Pierre Abélard.

Ainsi, par ses illustrations comme par son



Roscovite en voyage. Dessin de Saint-Germain.

aspect, Nantes est une ville toute française : on n'y retrouve la Bretagne que dans les affiches de quelques publications pittoresques à la porte des libraires. Elle est fort peu littéraire pourtant, la politique et le commerce y absorbent toute l'activité des esprits. Elle est passablement infatuée de son importance et se donne des airs de capitale ; elle a des promenades, mais sans promeneurs, une bibliothèque sans lecteurs, un théâtre sans spectateurs, un musée sans peintres, un cabinet d'histoire naturelle où l'on montre pour toute curiosité une peau d'homme tannée. Elle a aussi une Société des beaux-arts, où l'on est admis moyen-

nant cotisation, et où l'on joue fort bien au billard².

La première ville que vous rencontrerez en quittant Nantes pour vous enfoncer dans la Bretagne est la triste sous-préfecture de Savenay,

¹ Le général Bedeau est aussi un enfant des environs de Nantes.

² Cette raillerie est devenue une injustice. La Société des beaux-arts a éveillé et encouragé une utile émulation. Nantes possède aujourd'hui plusieurs artistes distingués, MM. Suc, statuaire, Fortin, Ch. Leroux, et d'autres peintres de talent, dont les œuvres sont remarquées aux expositions de Paris. Le legs de la collection du duc de Feltre a ajouté récemment aux richesses déjà remarquables du Musée de Nantes. (Note de 1854.)

célèbre par le désastre de l'armée vendéenne; là, si vous m'en croyez, au lieu de continuer à voyager sur cette route désespérante, où vous ne verriez que des landes coupées çà et là de quelques maigres champs de blé noir, vous tournerez à gauche en vous rapprochant du fleuve, vous traverserez la plaine immense de Montoir, où paissent confondus des troupeaux de moutons, de corbeaux et de mouettes, et, après avoir assisté, à Saint-Nazaire, à l'union de la Loire et de l'Océan, vous vous croirez reculé de plusieurs siècles lorsque vous entrez dans l'enceinte murée de la place forte de Guérande.

C'est une ville qui ne ressemble à aucune autre, et où l'on a besoin de faire effort sur soi-même pour se rappeler le temps dans lequel on a le bonheur d'être garde national et contribuable. Ici les propriétaires sont encore des gentilshommes; le juge, un sénéchal; les gendarmes, des archers; et les douaniers, des employés de la gabelle. Tout fait croire au moyen âge : ces remparts à mâchecoulis, flanqués de seize tours imposantes; ces manoirs ombragés d'arbres qui s'élèvent dans l'intérieur même des murs, et qui ont conservé leur nom féodal; ces costumes étranges de paysans et d'artisans, qui ont l'air d'un anachronisme. Il n'y a point de spectacle plus curieux, plus attachant, que d'assister un jour de grande fête à la sortie des offices. Vers les portes occidentale et méridionale de la ville se dirigent à flots pressés les élégants paludiers de Salliet, vêtus comme ceux du bourg de Batz, sauf la couleur de la veste, qui est d'un rouge éclatant, tandis que, chez leurs voisins, elle est constamment sombre. Par les deux portes opposées se retirent les cultivateurs, race toute différente, d'un type moins noble et moins beau; fidèle aussi cependant à son costume traditionnel, dont toutes les parties sont moins amples, les formes plus étriquées, les couleurs moins vives. Ces deux populations ne se trouvent mêlées qu'à l'église; elles vivent du reste étrangères l'une à l'autre, la première dans ses marais, la seconde dans ses champs, sans jamais s'allier entre elles par des mariages. Comme la mer et la terre, leurs nourrices respectives, elles semblent devoir se toucher éternellement sans jamais se confondre.

Une avenue circulaire règne autour des murs

de Guérande : l'œil découvre de ce boulevard toute la république des marais salants, et les dunes envahissantes des sables d'Escoubiac, et l'oasis bas-bretonne du bourg de Batz, et les mâts des navires norwégiens et des pêcheurs de Terre-Neuve qui viennent charger du sel dans le port de Croizic, et, par-dessus ces aspects variés, l'horizon sans bornes de la mer. A deux lieues au large apparaît, comme une balise, la blanche tour d'un phare, construit sur l'écueil nommé *le Four*, que les flots baignent de tous les côtés. L'imagination s'épouvante à la pensée que cette étroite bastille est habitée. Séquestré du monde entier, muni de provisions pour plusieurs semaines, le mauvais temps pouvant intercepter les communications, un homme vit là suspendu entre le ciel et l'abîme, sans autre société que celle des goélands, sans autre musique que leurs cris plaintifs, sans autre soin que celui de garder et d'éclairer son cachot aérien, et d'être son propre géolier. Lorsqu'il illumine sa cellule, ce n'est point pour appeler à lui les voyageurs, mais au contraire pour les avertir de l'éviter, comme le lépreux agitait la sonnette afin qu'on prit la fuite à son approche. Et cet homme était libre de son choix! et ce n'est pas pour ses crimes que la société l'a repoussé, ni par la nécessité qu'il a été jeté sur un îlot mille fois plus désert et plus triste que celui de Robinson, ni à la suite de violents chagrins qu'il s'est réfugié dans la solitude, ni par austérité religieuse que, nouveau Siméon Stylite, il a élu domicile au haut de cette colonne; non, c'est tout simplement *pour gagner son pain* qu'il a accepté, qu'il a ambitionné une pareille geôle; et ce captif, ô misère! a sur notre sol de liberté des envieux qui convoitent son héritage!

De Guérande, vous vous dirigerez sur la Roche-Bernard pour y passer cette profonde rivière indignement flétrie sous le nom de *la Villaine*; là, suivant la disposition de vos idées, vous admirerez davantage ou la coquetterie et les formes séduisantes des jeunes filles de la Roche, ou les récifs qui bordent le fleuve, ou ce pont téméraire, prodige de l'industrie moderne, dont l'unique arceau, assez élevé pour que les navires puissent passer dessous toutes voiles déployées, unit à leur sommet deux rives étonnées de leur subit rapprochement.

Puis, laissant à gauche l'humble port de Sarzeau, où naquit l'auteur de Gil Blas, et les quatre cents îles des lagunes du Morbihan, vous verrez Vannes, la ville monacale, silencieuse et morne comme un cloître, et ne rappelant plus que par son nom¹ la puissance des anciens Vénètes. Mais si son port envasé, que visitent à peine quelques rares caboteurs, ne peut pas faire comprendre la splendeur de leur marine, ils ont su donner l'éternité à leurs monuments, et transmettre jusqu'à leurs descendants les plus reculés leur âpre génie d'indépendance.

Hoche et César ont rencontré les mêmes résistances, en face des mêmes dolmens. Mille impressions diverses saisissent le voyageur, quand il parcourt ces belliqueuses campagnes, où chaque village porte un nom historique. C'est Carnac et ses immenses avenues de menhirs, éternel problème que se lèguent, sans pouvoir le résoudre, les générations d'antiquaires, véritable forêt de pierres, où l'observateur s'incline, frappé d'étonnement, comme devant les ruines de Balbeck. C'est Locmariaker et ses blocs gigantesques, Gavr'enès et sa grotte souterraine, où l'on a récemment découvert des sépultures gauloises. C'est Saint-Gildas de Rhuis, retraite d'Abélard après ses malheurs; c'est Quiberon, fatal promontoire, sur lequel vint se briser le dernier effort de l'émigration. Voici le moulin qui, sous son toit modeste, vit naître Georges Cadoudal; voici le champ des martyrs, où dorment, autour de l'héroïque Sombreuil, tant de victimes de nos discordes; voici la plaine d'Auray, où Charles de Blois perdit la vie et la couronne de Bretagne, où Chandos fit prisonnier ce rude chevalier breton qui devait être le plus illustre des connétables de France. Les caravanes paisibles des pèlerins de Sainte-Anne traversent ces champs de bataille; ils portent à leurs chapeaux un petit miroir taillé en forme de cœur, comme pour indiquer que les chrétiens se voient et se reflètent dans le cœur les uns des autres. Aux environs d'Auray habitent encore un frère et une sœur de Georges, le premier, général de l'armée française, la seconde, simple paysanne, tous deux liés d'une étroite amitié, malgré la distance sociale qui les sépare; tous deux,

¹ En Breton, Wened.

dans le château ou la chaumière, voués au culte des mêmes souvenirs; tous deux, aussi, prêts à donner le reste de leur vie pour la cause qui a fait le malheur et la gloire de leur famille.

Sur un sol tant de fois ensanglanté, les images de la guerre civile vous poursuivent sans cesse. Ces taillis, dont la route est bordée, recèlent peut-être des réfractaires, qui aiment mieux traîner une existence nomade et toujours menacée que de porter une autre cocarde que celle de leurs pères. Prêtez l'oreille aux chants des meuniers ou des pâtres, vous entendrez redire la plainte du prêtre exilé, qui, sur la terre étrangère, confiait aux oiseaux ses douleurs, pour qu'ils s'en fissent les messagers : « Tourterelles, rossignols de nuit, au retour du printemps, allez chanter à la porte de mes enfants. Que ne puis-je y voler avec vous, et comme vous traverser la mer pour revoir mon pays! » Ou bien, sur un air plus mâle, la ballade célébrera la fin glorieuse de Tintinac, enseveli dans son triomphe au combat de Koatlogon, et mort entre les bras de Julien Cadoudal; elle vengera les chouans de toutes les calomnies de leurs ennemis, et fera connaître les mobiles de l'insurrection en deux mots précieux pour l'historien : « Les vieillards et les jeunes filles, et les petits enfants, et tous ceux qui sont trop faibles pour combattre, ceux-là diront, avant de s'endormir, un *Patre* et un *Ave* pour les chouans. Les chouans sont des gens de bien, de vrais chrétiens : *ils se sont levés pour défendre notre pays et nos prêtres*! » — Ainsi, trouvant à chaque pas des émotions nouvelles, rêvant tour à tour aux druides, aux chevaliers, aux chouans et aux pèlerins, vous cheminerez au travers des landes du pays de Vannes, jusqu'à ce qu'enfin vous vous réveilliez dans cette cité moderne, aux constructions régulières, qu'un arsenal maritime n'a pas consolée du désastre de la compagnie des Indes, et qui, de tant de richesses promises par le génie aventureux de Law, n'a recueilli en réalité que le beau nom de Lorient.

Quimperlé vous attend au confluent de deux rivières, et vous introduit dans la poétique

¹ Aurélien de Courson a admirablement fait ressortir, dans quelques pages saisissantes, le vrai caractère des guerres civiles en Bretagne.

Cornouaille. Ce doux ruisseau de l'Ellé, qui mêle à l'Izôl ses eaux murmurantes, il a été chanté par M. Brizeux ; il remonte vers Arzanno, où l'aimable poète a passé les plus beaux jours de son enfance, où il répondait la messe du vieux curé, son instituteur et son hôte, où il aima cette humble Marie, qu'ont immortalisée les vers qu'elle ne sait pas lire. C'est aussi dans les environs de Quimperlé, sa patrie, que l'ingénieux et patient collectionneur des ballades bretonnes, M. Th. de la Villemarqué, a écrit sous la dictée des paysans la plus grande partie de ces chants populaires qui sont désormais une des gloires de la Bretagne.

Enfin, vous voici dans Quimper-Corentin, la cité rivale de Carpentras et de Brives-la-Gaillarde dans les facéties parisiennes. Sa réputation était notoirement établie du temps de La Fontaine :

On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut
[qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage !

Théodore Leclercq, pillant une fantaisie de Piron, a aussi assigné Quimper pour résidence à l'un des plus ridicules personnages de ses proverbes, et il n'est pas de vaudevilliste qui ne se soit permis de donner le coup de pied de l'âne à cette pauvre ville inoffensive. Elle a pourtant la faveur insigne de posséder un pré-

fet, mais elle tremble à chaque instant qu'on ne l'en dépouille au profit de Brest, son orgueilleuse sous-préfecture, qui déjà lui a subrepticement dérobé le commandant militaire du département et le receveur général. De temps en temps elle s'émeut, sur quelque bruit inquiétant parvenu jusqu'à elle, et expédie en toute hâte à Paris une ambassade de notables pour défendre les intérêts de la cité, que mettrait en deuil la perte de son préfet. Il n'y a rien de plus connu au ministère de l'intérieur que la députation des Quimpérois éplorés et leur éternelle doléance.

C'est à Quimper qu'est né l'homme le plus courageux du dix-huitième siècle, sans excepter d'Assas ou le maréchal de Saxe ; l'homme qui, seul et sans appui, a tenu tête à tous les encyclopédistes et à M. de Voltaire en personne ; qui a défendu avec un acharnement héroïque la religion et la monarchie, en dépit de la monarchie elle-même ; qui, arrachant les armes de ses adversaires, leur rendait haine pour haine, sarcasme pour sarcasme, et faisait dégoutter sur eux tant de fiel de sa plume empoisonnée de journa-

liste. On a reconnu Fréron, le vivant cauchemar du patriarche de Ferney, qui se vengeait par d'outrageuses épigrammes, et disait qu'un scorpion s'étant avisé de mor-



Femme de Guérande. Dessin de Saint-Germain.



Femmes de Pont-l'Abbé. Dessin de Saint-Germain.

dre Fréron, « ce fut le scorpion qui mourut. » La ville de Quimper a une illustration d'un autre genre dans le docteur Laënnec, l'inventeur de l'auscultation, qui a fait faire un si grand pas à la science médicale ; elle est aujourd'hui représentée à la Chambre par un publiciste éminent, M. Louis de Carné. Elle a donc

ses titres de gloire à opposer aux mauvais plaisants. D'ailleurs ses gracieux aspects, les charmants paysages qui l'entourent, la colline agreste qui domine ses quais et la belle cathédrale de Saint-Corentin¹ produisent sur le voyageur l'impression la plus favorable. Un plus long séjour, en faisant connaître un clergé



Homme de Quimper. Dessin de Saint-Germain.

distingué, et un groupe remarquable d'hommes éclairés, instruits, occupant utilement les loisirs de leur studieuse retraite, et dont les habitudes contrastent avec l'oisiveté ordinaire des petites villes, achèverait de démontrer l'injustice des quolibets qui poursuivent de siècle en siècle les protégés du bon saint Corentin.

Avant de vous diriger vers l'ambitieuse rivale qui donne à Quimper les plus cruelles sollicitudes, vous devrez rétrograder vers le sud, et faire une pieuse visite au tombeau

d'une ville détruite. Pont-l'Abbé vous arrêtera en chemin et vous forcera d'admirer son cloî-

¹ La cathédrale, déjà enrichie d'une magnifique statue de la Vierge en marbre blanc, présent d'un enfant de Quimper, voit s'élever en ce moment sur ses tours deux flèches hardies qui en feront un monument achevé. C'est au moyen d'une cotisation volontaire d'un sou par an, pendant cinq ans, demandée par l'évêque de Quimper à tous les habitants du diocèse, que s'exécute ce beau travail. Mgr Graveran a compté sur la piété de ses diocésains, et sa confiance n'a pas été trompée.

Mgr Graveran a été l'un des membres les plus révéérés de l'Assemblée constituante de 1848.

(Note de 1854.)

tre, son château, sa riche et verdoyante vallée; puis vous entrez dans le désert, vous entendrez, longtemps avant de la voir, la mer qui mugit d'impatience et de rage, en se brisant sur les rochers de Penmarch. Six églises encore debout au milieu des décombres montrent qu'il y eut là une cité populeuse : la guerre l'a choisie comme une victime dévouée; le plus fougueux partisan de la Ligue en Bretagne, l'indomptable Guy Eder de La Fontenelle, s'abattit un jour sur Penmarch, et les ruines amoncelées par lui ne se sont jamais relevées. Cet échappé de collège, qui, du prix de ses livres d'écolier, avait acheté une épée et un poignard, et suivi d'abord de quelques domestiques, avait vu se grossir rapidement sa troupe d'aventuriers, se trouvait à vingt ans la terreur de toute la province. L'histoire de ces temps malheureux est remplie de ses cruautés et de ses brigandages. Une armée de pillards, une flotte de pirates lui obéissaient. Il avait fait de l'île Tristan une forteresse imprenable, que plusieurs sièges successifs ne purent point entamer. C'est de ce repaire qu'il s'élançait avec ses bandes pour ravager toutes les campagnes de la Cornouaille; c'est là qu'au retour il entassait son butin. La richesse de Penmarch le tenta; le commerce et la pêche y entretenaient une population de dix mille habitants, qui, fiers de leur nombre, de leur force, de leur opulence, et protégés par deux forts qu'eux-mêmes avaient construits, se croyaient à l'abri d'une attaque de La Fontenelle. Celui-ci, d'ailleurs, avait eu l'air de leur inspirer, par son apparente bienveillance et ses flatteries, une sécurité complète.

Lorsqu'on lit dans l'historien contemporain l'énergique détail des orgies auxquelles ils se livraient la veille de leur désastre, on croit reconnaître chez le bon chanoine une réminiscence du festin suprême de Balthazar. Guy Eder s'empara des forts par surprise, sans coup férir, et mit tout à feu et à sang. « De ce ravage » de Penmarch, ajoute prophétiquement l'historien, demeura telle ruine qu'il ne pourra » de cinquante ans relever *ni possible jamais*, » et semble que tout depuis ils sont suivis de » je ne sais quel malheur qui les accable de » plus en plus, quelque peine qu'ils prennent » de reprendre haleine. » Cette cité maudite

devint fatale à ceux mêmes des vainqueurs qui y restèrent en garnison; car peu après, emportés d'assaut par un parti de royaux, ils furent, dit naïvement le chanoine Moreau, fort consciencieux dans ses distinctions, « presque tous tués et le reste pendu. » Aujourd'hui la charrue se promène librement sur ces champs mélancoliques, coupés à chaque pas de vieux pans de murailles; où se pressaient les bourgeois on ne rencontre plus que quelques rares cultivateurs, bizarrement habillés de plusieurs vestes de grandeurs différentes, garnies de franges, avec une lisière où de graves sentences sont brodées en laine de couleur. Je me souviens d'une de ces sentences dont la sévérité lacédémonienne incriminait singulièrement le luxe de toilette du paysan qui l'étalait sur la plus apparente de ses quatre vestes; elle était ainsi conçue : « Il n'y a d'honnête homme que celui qui n'a qu'un habit. » En quittant cette triste conquête de l'agriculture, vous pourrez changer de route, et, parcourant les falaises tourmentées que sape en vain l'Océan, voir des deux côtés du passage du Raz les ports d'Audierne et de Douarnenez : le premier, attentif comme autrefois aux signaux de détresse des navires, mais ayant substitué l'industrie du sauvetage à celle du pillage; le second, abrité derrière le haut promontoire, et se mirant paisiblement dans les flots bleus de son admirable baie, où scintillent les mille voiles des pêcheurs de sardines.

Au nord de la plus belle rade de l'Europe, dans une enceinte dessinée par Vauban, s'élève, sur plusieurs collines, la ville maritime et militaire de Brest, colonie d'employés du gouvernement, administrateurs, chirurgiens, officiers des armées de terre et de mer, marins surtout, qui se renouvellent sans cesse, et dont le caractère propre de la société brestoïse est de n'en avoir aucun. On n'y rencontre ni familles nobles ni grandes fortunes industrielles : tous les habitants de Brest vivent aux dépens du budget; et cela n'est pas moins vrai des négociants que des fonctionnaires, le commerce se bornant presque exclusivement aux fournitures de la marine. Or l'on sait que les fournisseurs ne sont pas les parties prenantes qui puisent le moins largement au budget.

Le profond ruisseau de Penfeld, dont une

pensée de Louis XIV a fait le premier port de France, divise Brest en deux villes presque étrangères l'une à l'autre; les exigences du mouvement des vaisseaux n'ont pas permis d'y construire des ponts, en sorte que les communications ne peuvent avoir lieu que par le moyen des canots de passage. La ville de la rive droite, qui porte le nom de Recouvrance, est seule demeurée bretonne de physionomie, de mœurs et de langage : on reconnaîtra toujours à l'accent le bourgeois des venelles grimantes de Recouvrance, égaré dans les rues larges et aérées, ou sur les promenades publiques de la rive gauche. L'arsenal attire chaque année un grand nombre de voyageurs munis d'une lettre de recommandation, qui impose à quelque officier de marine la corvée de leur servir pour la centième fois de cicerone dans les salles du baigne, les corderies et les immenses ateliers du port; ils se défendent mal du sentiment d'effroi que leur fait éprouver l'approche des escouades de galériens qui les coudoie à chaque pas, et ces émotions répétées font sourire le Brestoïse pur sang, qui, familiarisé dès son enfance avec le bruit des chaînes et la casaque rouge, ne voit guère dans le forçat qu'un ouvrier mieux habillé et plus paresseux que les autres. On s'est bien souvent moqué de l'ébahissement du provincial devant les merveilles de *la capitale*; à coup sûr le Parisien qui visite pour la première fois un port ou un navire n'est pas moins réjouissant par la naïveté de ses impressions. J'en sais un qui, admirant du haut du cours d'Ajot le coup d'œil de la rade de Brest que domine cette magnifique promenade, et remarquant que la mer qui se brisait sous ses pieds paraissait plus haute dans le lointain par l'effet naturel de la perspective, tira vivement ses tablettes de touriste, et y inscrivit l'observation suivante qu'il craignait sans doute d'oublier : « La mer va en s'élevant à mesure qu'elle s'éloigne du rivage. »

Plusieurs rivières navigables se jettent dans la rade de Brest. L'Aulne s'épanchant du milieu des montagnes noires, passe près de Carhaix, le berceau de La Tour d'Auvergne, serpente à travers les plus beaux paysages de la Cornouaille, et, après avoir formé le charmant port de Châteaulin, vient se perdre devant les ruines de l'illustre abbaye des Bénédictins de Lande-

venek. L'Élorn descend presque en ligne droite de Landerneau, la ville célèbre par sa lune et ses canons, où Alexandre Duval a placé la scène de sa comédie des *Héritiers*, et qui, au dire du biographe de Michel le Nobletz, fut trouvée par le zélé missionnaire « abîmée dans le luxe et la vanité plus qu'aucune ville de Bretagne. » Elle a eu depuis son époque de ferveur et de régularité exemplaires; je me suis laissé raconter que les chiens errants qui y avaient élu domicile partaient chaque jeudi soir pour Brest afin d'y passer les jours maigres, pendant lesquels leur patrie d'adoption, observant rigide l'abstinence, était pays de famine pour tout l'ordre des carnassiers. Sur la rive gauche de l'Élorn, vit retranchée derrière des rochers monumentaux, qui semblent les débris d'un palais de géants, la belle et curieuse population de Plougastel. Avec leur capuchon de moine et leur bonnet phrygien, ces paysans, moitié cultivateurs et moitié marins, ont une physionomie à part. Le sol qu'ils habitent n'est pas moins bizarre : sa principale richesse consiste dans des champs de fraises, dont les coteaux sont couverts comme de roses à Fontenay; et il est merveilleux de voir y prospérer les espèces même exotiques du Chili et de Lamana. Mais cette particularité est toute spéciale à la commune de Plougastel, et l'on a vainement essayé d'acclimater la même culture dans les paroisses voisines. Aux mois de juin et de juillet, une foule de barques traversent chaque nuit la rade, cinglant vers Brest, et chargées de paniers de fraises, de petits pois et de cages d'oiseaux dénichés, les trois objets de commerce du paysan de Plougastel. Alors le marché de Brest présente l'aspect le plus pittoresque. Les officiers de marine et les lions de la ville se mêlent aux pourvoyeuses des ménages bourgeois. Il est pour eux du meilleur ton de faire emplette de fraises proprement disposées sur une large feuille de chou, et qu'ils mangent en fumant le cigare de contrebande et en faisant les yeux doux aux jolies ménagères. Les enfants aussi se gardent bien de manquer à la réunion, — cet âge est sans pitié, — et ils sont principalement attirés par les cris plaintifs des oiseaux orphelins.

Depuis que la conquête d'Alger et l'interminable question d'Orient ont appelé dans la



Jeune paysanne de Guérande. Dessin de Géniole.

Méditerranée toute l'activité de notre marine, Toulon a dépouillé Brest, qui s'est trouvé avec douleur, malgré la supériorité incontestable de sa position naturelle et de ses bassins, rabaissé au second rang. Sa rade est presque déserte; la corvette stationnaire, sentinelle avancée qui doit crier « Qui vive! » à toutes les voiles qui passent, et le vieux vaisseau des élèves de l'école navale, sont souvent les seuls navires de guerre mouillés sur cette immense baie, qu'une forêt de mâts recouvrait dans d'autres temps. Les habitants de la ville, en déplorant cette décadence, accusent invariablement chacun des ministres qui se succèdent au département de la marine de favoriser Toulon à leur préjudice; ils ne manquent pas même de découvrir la raison secrète de cette injuste partialité. On sait bien qu'il ne peut arriver rien de fâcheux sur un point quelconque de la France, autrement que par la faute du ministère.

Brest a fourni depuis deux siècles un grand nombre d'amiraux et de marins distingués : je citerai le chevalier du Couëdic, qu'a immortalisé l'un des plus brillants combats de nos annales maritimes : Kersaint, qui, déjà célèbre dans la marine par plusieurs inventions qui portent encore son nom, vint s'asseoir sur les bancs de la Convention nationale, fut entraîné dans le mou-

vement par la tendance éminemment réformatrice de son esprit, puis, reculant effrayé devant les excès de son parti, lui disputa à la tribune la tête de Louis XVI, et paya de la sienne son courage; Linois, enfin, le vainqueur d'Algésiras. M^{me} la duchesse de Duras, l'auteur d'*Ou-rika* et d'*Édouard*, qui a été une des illustrations les plus respectées de l'époque de la Restauration, et dont le salon est demeuré célèbre dans toute l'Europe, est née à Brest, et était la fille de Kersaint. Son nom est presque le seul, dans le domaine des lettres, qu'on puisse citer à la gloire de la ville de Brest, dont la Société d'*émulation* a beaucoup à faire pour justifier son titre. Je nommerai cependant un jeune homme chez qui une sensibilité exquise s'allie à des facultés poétiques remarquables, et dont les premiers essais, trop peu connus encore, révèlent un talent d'élite, M. Hippolyte Violeau, *de M. J. Violeau*. Je dois aussi saisir cette occasion de payer un tribut de regret à la mémoire du modeste et savant Le Gonidec, né non loin de Brest, dans le petit port du Conquet. Une seule préoccupation l'a constamment suivi dans les humbles emplois d'administration qu'il oc-

cupait loin de la Bretagne : celle de sauver de la corruption et de l'oubli la langue bretonne, sa plus chère affection. Il lui a consacré les loisirs de toute sa vie, et a laissé d'impéris-



Paludière, costume de deuil. Dessin de Saint-Germain.



Femme des environs de Lorient. Dessin de Géniole.

sables monuments de philologie, une grammaire, deux dictionnaires et une traduction complète, dans l'idiome celtique le plus pur, de l'*Imitation* et de la Bible.

Il est temps que nous reprenions notre voyage sur les grandes routes de la Bretagne. Nous nous arrêterons d'abord à Morlaix, la patrie du général Moreau et de M. Émile Souvestre, la ville la plus commerçante et la plus riche de la basse Bretagne, où l'amour du plaisir rapproche la noblesse du négoce et les fait vivre côte à côte en assez bonne intelligence, excepté à l'époque anarchique des élections. Là, pendant les fêtes du carnaval, de petits marchands devenus grands donnent des bals d'un faste presque fabuleux, dont il est parlé à vingt lieues à la ronde, et comptent avec un orgueil où perce encore un peu de jalousie combien de nobles invités ont bien voulu les aider à dépenser les bénéfices du comptoir. Là, dans un cirque improvisé, les jeunes gens, couverts de beaux costumes historiques, font caracoler leurs montures, se disputent sous les yeux des dames le prix de la bague, et s'entendent saluer d'applaudissements qui doivent réveiller les échos assourdis d'Eclington. Ce qui produit et alimente ce luxe s'expédie chaque semaine pour le Havre, à bord du *Morlaisien*, sous la forme prosaïque de pommes de terre, d'oignons, de homards, de porcs, et surtout de frequins de beurre. Un autre commerce particulier à Morlaix est celui des cheveux, qui passent des épaules de nos paysans sur celles des danseuses chauves de l'Opéra et des marquis de la Comédie française. Il est triste de voir marchander à la *foire haute*, comme la laine des brebis, la chevelure des jeunes filles. Un mouchoir est souvent tout le prix qu'elles en retirent; et pour cette misérable parure d'emprunt, elles sacrifient le plus bel ornement que leur ait donné la nature.

La ville s'élève en amphithéâtre des deux côtés du port, auquel elle doit ce qui reste de sa prospérité d'autrefois, et son aspect est singulièrement pittoresque. C'est un pêle-mêle étrange de constructions et de verdure; des façades bizarres, revêtues d'ardoises; des solives en saillie, chargées de sculptures capricieuses; des tourelles aux angles des murs, des rues en escaliers, des jardins en étages

comme ceux de Sémiramis, où la main qui cueille le chou destiné au potage bourgeois le lance par le tuyau de la cheminée, d'où il retombe de lui-même dans le pot au feu, en vertu de la loi découverte par Newton. Entre ses rives escarpées, la rivière reçoit les flots adoucis de la mer, qui remontent et redescendent, entraînant avec eux les navires. Son embouchure est défendue par le château du Taureau, glorieux monument de la splendeur et du patriotisme des habitants de Morlaix. C'est à leurs frais, et moyennant une cotisation à laquelle chacun fut appelé à contribuer suivant ses ressources, qu'a été construit, en 1542, ce fort dont le canon domine les deux passes de l'entrée. Ils voulaient se mettre à l'abri de nouvelles attaques des Anglais, qui venaient de brûler en partie leur ville, et ne demandèrent au roi qu'une seule chose en échange de leurs sacrifices : le droit de garder eux-mêmes le château, d'en choisir le gouverneur et la garnison. Ils ont joui pendant près d'un siècle de ce privilège, peut-être unique dans notre histoire : celui d'une communauté de ville exerçant des droits souverains sur une forteresse défendue seulement par des milices bourgeoises. Mais le pouvoir central retirait peu à peu toutes les concessions qu'il avait faites à la Bretagne. Il ne laissa point échapper l'occasion que lui offrirent des débats survenus au sujet du gouvernement du château, et intervint dans la contestation à la manière de Perrin Dandin, en s'adjudgeant l'huître et partageant aux plaideurs les écailles. Depuis, il a souvent fait une prison d'État de cette place usurpée; et par une dérision amère, dans ces murs élevés aux frais de la bourgeoisie bretonne pour protéger son indépendance, La Chalotais a expié le tort d'avoir pris au sérieux les libertés de la Bretagne.

Nous ne quitterons pas Morlaix sans évoquer le souvenir de l'infortunée Marie Stuart, qui, au plus beau moment de sa vie, quand elle venait en France pour être épouse et reine, débarqua près de cette ville et la traversa au milieu d'un brillant cortège de chevaliers des deux nations. Le pont craqua sous l'effort des hommes et des chevaux; et, dans le premier mouvement de panique, une voix fit entendre le mot de trahison. « Jamais ! s'écria le sire de

Rohan, jamais Breton ne fit trahison ! » C'est à Roscoff que, dans toute la fleur de sa jeunesse, de sa beauté et de ses illusions, elle avait mis pied à terre sur ce plaisant pays de France, auquel elle devait bientôt adresser de si touchants adieux ! C'est à Roscoff aussi que, deux siècles après, aborda en fugitif le prétendant Charles-Édouard, quand il eut perdu la partie au terrible jeu de la guerre civile. Singulière destinée de ce petit havre breton, qui, devenu un entrepôt de contrebande anglaise, ne reçoit guère aujourd'hui, à l'abri de son môle, que quelques rusés *smugglers* !

Mais pour nous rendre de Morlaix à Roscoff nous avons dû traverser une ville originale qui mérite bien que nous y fassions un plus long séjour. Quand on aperçoit de loin la flèche dentelée du clocher à jour de Notre-Dame de Kreisker, aiguë comme un obélisque, haute comme une pyramide; quand ensuite on voit apparaître les deux tours jumelles d'une cathédrale, et d'autres clochers encore, on s'imagine qu'on va entrer dans une vaste et populeuse cité; on arrive sous cette impression grandiose, et l'on est tout surpris de trouver une bourgade silencieuse et déserte, où l'herbe croît dans les rues, où seulement on rencontre de loin en loin un vieux prêtre, un gentilhomme oisif, une dévotée affairée ou un groupe d'étudiants. Saint-Pol de Léon était avant la Révolution une ville épiscopale : de là tant d'églises, de couvents, de hautes maisons de chanoines, qui ont ce cachet de solidité et de durée que le catholicisme donnait à tous ses édifices. Aujourd'hui qu'elle dépend du siège si longtemps rival de Cornouaille, elle pleure son évêque et sa splendeur passée, et ne vit plus que de traditions. Une trentaine de familles nobles l'habitent et y forment une société parfaitement homogène, remarquable par la bienveillance mutuelle qui y domine; leurs chefs sont ou d'anciens émigrés, ou des militaires en retraite, ou des châtelains sans manoirs, qui viennent chercher à Saint-Pol une vie paisible et à bon marché. On n'est jamais plus solitaire qu'au milieu de la foule, plus isolé que dans les grandes villes; on est alors comme un grain de sable parmi les grèves, comme une feuille dans les forêts : le vent de la mort peut vous emporter sur son aile

sans que rien autour de vous semble s'apercevoir de votre disparition. Mais ce que j'aime dans les petites villes, dont on a trop raillé les ridicules et qui devraient avoir leurs apologistes, c'est cette solidarité de bonheur ou de peines qui lie entre eux les membres de la société, comme s'ils ne formaient qu'une famille.

A Saint-Pol, cette disposition bienveillante existe au plus haut degré : quand une jeune femme est sur le point de mettre au monde son premier-né, la layette est, pour ainsi dire, faite en commun par toutes les dames de la ville; dans une maladie, on est sûr de recevoir de tous côtés des offres de soins et de services, des témoignages d'un dévouement affectueux, et, s'il est quelques consolations pour une perte irréparable, on les trouve dans les sympathies universelles qu'elle excite. Ce que l'on appelle le monde n'existe pas à Saint-Pol; les femmes ne s'y réunissent que dans le but de travailler pour les pauvres, car la charité active, ingénieuse, infatigable est leur vie; un bal est une monstruosité pour plusieurs, un phénomène pour toutes; elles ne connaissent guère de divertissements plus profanes que la partie de reversis ou de vingt et un, le thé et les petits gâteaux; elles se séparent au plus tard en entendant sonner à la cathédrale le couvre-feu de dix heures. Les jeunes gens sont sans profession, les demoiselles sans dot, les mariages aussi rares que l'apparition d'une comète. On soupe encore à Saint-Pol et l'on dine à midi, comme au bon vieux temps, dont on a d'ailleurs conservé beaucoup d'usages. Si par hasard un mariage vient à se conclure, la jeune épouse se rend en cérémonie à l'église dans une chaise à porteurs, précédée de deux bedeaux en costume mi-parti rouge et bleu, et suivi de la longue file des conviés, qui vont à pied en se donnant le bras deux à deux. C'est aussi dans cet ordre processionnel qu'en revenant d'un baptême on reconduit le nouveau-né à la maison maternelle. Tous les ans, la veille de la fête des Rois, on promène dans les rues un cheval dont la tête et les crins sont ornés de gui et de laurier; il porte deux mannequins recouverts d'un drap blanc. Conduit par un pauvre, il est escorté par quatre des plus notables propriétaires de la ville. Une foule d'en-

fants et d'oisifs suit en poussant de grands cris ce bizarre cortège, qui s'arrête devant chaque seuil pour recevoir les dons de la charité publique. Les uns remettent de l'argent aux quatre nobles quêteurs, d'autres entassent dans les paniers du pain, des bouteilles, des quartiers de viande, afin que le lendemain les pauvres puissent, eux aussi, célébrer gaiement la fête des Rois. Et à chaque nouvelle magnificence, la foule répète la clameur traditionnelle, dont le sens est aujourd'hui perdu : *Inkinnanné, Inkinnanné!*¹ — Quand un malade paraît approcher du moment suprême, la cloche sonne son agonie en demandant pour lui des prières, et ce glas, précurseur du trépas, a quelque chose de plus saisissant, de plus solennel que celui qui accompagne les obsèques. Le nombre ou la fréquence des tintements funèbres indique à quelle condition appartient le moribond; il y a l'agonie noble et l'agonie roturière, et les inégalités de la naissance résistent encore au dur niveau de la mort.

Mais ce qui donne un peu de vie et de mouvement à la ville de Saint-Pol, c'est le collège érigé par la munificence du dernier évêque de Léon; ce sont ses nombreux externes, jeunes paysans de quinze à vingt-cinq ans, qui, se destinant à l'état ecclésiastique, ont laissé couper leurs longs cheveux, et ont abandonné pour des travaux si peu en rapport avec les habitudes de leur enfance la charrue ou les premières amours. Les kloer² se réunissent au nombre de huit ou dix dans la même chambrée : c'est un vaste grenier sans cheminée,

¹ Il y aurait une page d'étymologie à faire, après tant d'autres, sur la signification de ce cri : ne serait-ce pas une corruption du celtique *eginat*, étreintes?

² *Kloer*, pluriel de *Kloareck*, étudiant.

qui n'a d'autre meuble qu'une table de chêne entourée de bancs. Ils passent dans ce galetas presque tous les intervalles des classes; ils y travaillent, fument ou jouent; ils y prennent leur maigre pitance; ils s'y couchent souvent sans draps, étendus tout habillés sur un matelas. Ils connaissent aussi bien qu'un disciple de Charles Fourier les avantages de l'association; ils puisent au même encrier, se passent le Gradus et le Rudiment, se disputent en hiver la clarté avare d'une mince chandelle, fixée dans le goulot d'une bouteille, ou les émanations d'une terrine de cendre chaude qu'ils ont louée, en se cotisant, chez le fourrier. Le mardi, en venant au marché, leurs familles leur apportent des provisions qui devront durer toute la semaine, du beurre, du lard, un grossier pain d'orge, quelquefois des crêpes. Il y en a qui sont nourris par la charité publique, et qui viennent, à tour de rôle, dîner dans des maisons nobles de la ville. Quelques-uns sont mutins et tapageurs comme de vrais

bazochiens du moyen âge; d'autres aiment passionnément l'étude, et s'y livrent avec une espèce de frénésie. Ils se privent de nourriture et échangent une partie de leurs provisions contre quelques bouts de luminaire, qui leur permettent de travailler plus avant dans la nuit; ils défient la misère à force d'abnégation et de patience, et l'on en a vu transcrire en entier, à la main, les livres classiques qu'ils n'avaient pas les moyens d'acheter, et jusqu'à des dictionnaires.

Pour eux point de congés, ou plutôt ils profiteront d'un jour de congé pour étudier plus librement, sans être distraits par les conversations et les bruyants ébats de la chambrée. En été, ils se répandront au bord de la mer, sur



Paysanne des environs de Quimper. Dessin de Saint-Germain.

ces rochers aux formes fantastiques, que les kloer ont nommés la couette de plume ou la chaise d'Aristote. Assis au sommet d'un roc ou dans une anfractuosité de la côte, ils liront Virgile en face de l'Océan, et leurs yeux passeront alternativement de l'harmonieuse peinture des mœurs pastorales au sublime spectacle des flots. Comment leur imagination naïve

ne s'exalterait-elle pas devant ces poétiques images? La brise leur apporte les parfums du blé noir mélangés d'une odeur saline et le son lointain de l'*Angelus*. Ils rêvent aux joies du village, aux beaux pardons de la paroisse, à quelque Galatée qu'ils ont suivie dans les chemins creux, et dont le souvenir, vainement chassé comme une mauvaise pensée, reparait



Chateaubriand. Dessin de La Charlerie.

avec une séduisante importunité; leur cœur se trouble, leur vocation chancelle. Alors ils se reposent de leurs émotions en les chantant, et dans les accents de leur muse rustique, on retrouve comme un écho de la voix du cygne de Mantoue. Un très-grand nombre de ces chants d'amour dont j'ai parlé dans la première partie de ce travail sont l'œuvre des kloer. Leur vie, toute de lutte et de contrastes, les dispose aux sentiments vifs et aux pensées fortes. Ils sont paysans par leur enfance, l'éducation les rap-

proche du bourgeois et du noble, ils doivent un jour s'élever au-dessus d'eux de toute la hauteur du caractère du prêtre. Les vacances sont surtout une époque de tentations et de doute : ils se sentent entraînés invinciblement vers les danses de l'aire neuve, vers toutes les fêtes de la jeunesse, d'autant plus avides de mordre à la grappe dorée, qu'ils sont résolus à en sevrer à jamais leurs lèvres.

Toutefois une épreuve plus grave encore les attend : la conscription les surprend avant

qu'ils aient achevé leurs études. Leur main tremble dans l'urne et mêle, en se crispant, les effrayants mystères de cette boîte de Pandore : le chiffre fatal qu'elle en retire doit faire un prêtre ou un soldat. Le collège de Saint-Pol a été témoin, il y a peu d'années, d'un admirable exemple de constance. Un écolier de troisième, mal servi par le sort, ne considéra pas pour cela sa destinée comme brisée ; en prenant le mousquet, il ne dit pas adieu à ses maîtres, mais seulement au revoir. Il est parvenu au grade de sergent, et quand, après avoir noblement payé sa dette, il a été libéré du service, il a laissé là ses galons pour reprendre la veste du kloarek, et il est revenu s'asseoir sur ces mêmes bancs de troisième, aussi simple, aussi pieux qu'il l'était en les quittant. Sept années de sa vie s'étaient effacées comme un rêve !

J'ai peine à m'arracher à *la ville sainte*, comme on la nomme dans les cités voisines ; dans le fait, il n'est pas aisé d'en sortir, car on n'y trouve aucune voiture publique, et à moins que nous ne nous servions de ces bidets de louage, à vingt sous par jour, qu'on appelle la *poste aux matelots*, force nous sera bien de retourner pédestrement à Morlaix¹, pour continuer notre voyage autour de la Bretagne. Nous laisserons à gauche Lannion et Tréguier, deux jolis petits ports, qui sont à peu près l'un à l'autre ce que Morlaix est à Saint-Pol, Tréguier ayant aussi une cathédrale en deuil depuis un demi-siècle, et qui mériteraient bien de nous arrêter, si je ne craignais d'avoir à répéter des observations trop analogues à celles que je viens de développer. Je veux pourtant rendre en passant un respectueux hommage aux Dames de la Retraite de Lannion, femmes d'élite, qui allient à l'austérité de leur profession les grâces de l'esprit et la distinction des manières, et à qui sont confiées les jeunes filles des meilleures familles du pays. Nous traverserons Belle-Isle-en-terre², enlacée dans les

¹ Les habitants de Morlaix, qui se considèrent comme des sortes de Parisiens par rapport à leurs voisins de Saint-Pol, disent dédaigneusement que ceux-ci demeurent à trois cents lieues et à trois cents ans de Morlaix.

² La baronne d'Oberkirch, qui a raconté dans ses Mémoires, d'une manière fort insignifiante d'ailleurs, la course qu'elle fit en Bretagne avec le comte du Nord (père de l'empereur Nicolas), ayant diné à *Belle-Isle* et étourdiment recueilli ce nom, en a pris texte pour parler de Belle-Isle-en-

gracieux replis de deux ruisseaux, puis Guingamp, illustré par le siège qu'il soutint à la fin du quinzième siècle contre l'armée française, commandée par le vicomte de Rohan, qui prouva, contrairement à la noble parole d'un autre Rohan, qu'un Breton pouvait trahir son pays. Les ballades ont perpétué le souvenir de cette mémorable défense ; la faible garnison avait pour chef Rolland Gouiket, qui fut mis hors de combat sur la brèche en repoussant un assaut ; sa femme prit aussitôt sa place à la tête des défenseurs de la ville et força les Français à demander une suspension d'armes. On rapporte que, pendant le siège, un conseil avait été tenu de nuit par les trois ordres des habitants de Guingamp, le clergé, les nobles et les bourgeois, afin d'aviser aux meilleures mesures à prendre pour repousser l'ennemi commun ; chaque ordre proposait son opinion, il paraissait impossible de s'entendre malgré l'imminence du péril, et un temps précieux se perdait en vaines discussions, comme lorsque les Turcs étaient aux portes de Constantinople ; mais un des membres de ce conseil de guerre eut l'idée d'invoquer Notre-Dame, patronne de la ville, et, après une fervente prière, l'assemblée se trouva miraculeusement unanime. En commémoration de ce bienfait, se forma aussitôt, sous le nom de Frérie Blanche, une association qui subsiste encore aujourd'hui. Sur sa bannière est peinte l'image de la sainte Vierge, avec la devise : *Funiculus triplex difficile rumpitur*. Tous les ans, au jour et à l'heure précise qui vit cette intervention conciliatrice dans les délibérations de la cité, la Frérie Blanche se rassemble et parcourt processionnellement, au milieu de la nuit et à la lueur des torches, les rues de Guingamp. Tous les hommes vont nus pieds, les femmes sont entièrement vêtues de blanc, et un grand nombre de pèlerins se joignent à cette cérémonie patriotique¹.

mer, la seigneurie très-insulaire du surintendant Fouquet. La bonne baronne s'est imaginée qu'elle avait traversé en chaise de poste une île de six lieues de long, environnée de rochers. Elle prétend même qu'on lui montra à Belle-Isle d'assez belles choses, reste du château de Fouquet. La mystification est complète. (Note de 1854.)

¹ Mon frère, M. Paul de Courcy, archéologue distingué, auteur du Nobiliaire de Bretagne, et dont l'assistance m'a été très-précieuse pour l'ensemble de mon travail, me fait observer, contrairement à la tradition qui assigne cette ori-

Nous traverserons rapidement Châtelaudren, où expire la langue bretonne ; Saint-Brieuc, ville d'apparence moderne, qu'enrichit la pêche de la morue à Terre-Neuve ; Lamballe, dont le nom serre le cœur en rappelant la belle princesse qui paya si cher l'amitié de Marie-Antoinette ; Jugon, coquettement assis au bord de ses deux étangs parallèles, que sépare une dune de verdure ; Dinan, si pittoresque avec ses remparts inaccessibles, et la charmante vallée de ses eaux minérales. La statue de Du Guesclin, sur la place *du Champ* à Dinan, rappelle que ce fut là qu'il vainquit en champ clos Thomas de Cantorbéry, à qui il fit grâce de la vie. Au bas de la côte escarpée que contourne péniblement la route de Rennes, un bateau à vapeur nous attend : il nous transportera entre les riants paysages des deux rives de la Rance, jusque dans le noble port de Saint-Malo.

En cinq minutes, on peut faire le tour entier de la ville de Saint-Malo, par la galerie qui surmonte ses hautes fortifications ; mais on devrait plaindre, comme affligé d'une infirmité morale, le voyageur à qui suffirait un si court espace, et qui ne s'oublierait pas en chemin, pour contempler à loisir le spectacle déployé sous ses yeux : il manquerait à son intelligence incomplète une de nos facultés les plus précieuses, la faculté d'admirer ! La mer baigne de tous côtés le pied de cette forteresse bâtie sur le roc, qu'une chaussée de main d'homme relie seule à la terre ; elle se retire à d'incroyables distances, laissant à sec toute la baie, et d'éblouissantes plages de sable d'où jaillissent les crêtes de mille écueils ; puis, avec un irrésistible élan, elle reprend possession de ses domaines, et, dans ses transports passionnés, elle revient caresser ou mordre les murailles de ses chers Malouins. Nulle part en France l'effort des marées n'est plus puissant ; il atteint à l'équinoxe jusqu'à une hauteur de quarante-cinq pieds. De l'autre côté de la baie grandit, à l'ombre de la tour Solidor, l'ambitieux faubourg de Saint-Servan, à demi peuplé d'Anglais ; on s'y rend en canot ou en fiacre, suivant

gine à la Frérie Blanche, qu'elle existait avant le siège de Guingamp, et paraît avoir été instituée par le duc Pierre et Françoise d'Amboise son épouse, vers 1442.

(Note de 1854.)

l'heure de la journée. Sur un de ces rochers à fleur d'eau, une croix de fer apparaît comme une balise ; ses flancs recèlent un sépulcre vide, et puisse-t-il le demeurer de longues années encore ! Le jour où ce tombeau recevra son hôte illustre sera un jour de deuil pour la France ; car c'est là, au bruit des vagues armoricaines, que doit reposer, dans son glorieux linceul, l'auteur des *Martyrs* et de *René* ! Par une prédestination merveilleuse, le nom celtique de ce rocher désormais sacré signifie *la grande tombe*¹ ! La postérité pourra traduire ce nom prophétique : elle ne le changera pas. — Les habitants de Saint-Malo sont fiers de leur patrie ; et ils ont raison. Ils ne se disent ni Français ni Bretons, ils sont Malouins ; et dans le fait leur cité a eu ses jours d'indépendance. Au quatorzième siècle, après les guerres civiles de Charles de Blois et de Jean de Montfort, ils ne voulurent pas reconnaître le vainqueur, sous prétexte que leur ville, bâtie sur un terrain ecclésiastique, ne devait avoir d'autre supérieur que le Pape, et de 1375 à 1415 ils se gouvernèrent en république. Après la mort de Henri III, quand la Bretagne était tiraillée en sens contraire par les royaux et les ligueurs, les Malouins résolurent encore de s'affranchir de cette double tutelle ; ils s'emparèrent par escalade du château qui tenait garnison française, et, méprisant également les menaces du parlement et les offres de protection du duc de Mercœur, ils défendirent seuls leur ville, équipèrent des flottes, et se gouvernèrent eux-mêmes. Cet état de choses dura plusieurs années, et ce ne fut qu'après la conversion de Henri IV qu'ils consentirent à traiter avec lui, en stipulant eux-mêmes les conditions de leur obéissance. Une des clauses de cette capitulation curieuse fut qu'ils garderaient pendant dix ans encore le gouvernement de la ville et du château, et qu'à aucune époque « le roi n'y pourrait mettre garnison ni gens de guerre. » Elle a été observée jusqu'à la Révolution, et quand, par aventure, des troupes françaises avaient à traverser Saint-Malo, elles ne pouvaient le faire qu'en retirant les pierres de leurs fusils. Mais c'est surtout comme marins que les Malouins sont illustres ; ils ont décou-

¹ On appelle à Saint-Malo ce rocher *le grand Bé*. En breton, *béz* ou *bé* signifie proprement *tombeau*.



Homme de Plouneour-Trez. Dessin de Saint-Germain.

vert le Canada et le passage du cap Horn, fondé les comptoirs de Surate, de Calcutta et de Pondichéry; ils ont traité avec Louis XIV pour leur flotte de la mer du Sud; ils ont mis Duguay-Trouin à la tête de nos escadres; leurs corsaires se sont illustrés dans toutes nos guerres, et le plus fameux de ces hardis aventuriers, celui qui, sous l'Empire, a fait retentir de tant d'exploits les mers des Indes, Robert Surcouf, était un enfant de Saint-Malo. Aucune gloire ne devait leur manquer, même dans l'ordre de l'intelligence; la science leur doit Lamettrie, Maupertuis et Broussais; ils ont donné à la France du dix-neuvième siècle deux princes de sa littérature, Chateaubriand et Lamennais, nés à quelques portes de distance!

Plusieurs des lieux qui avoisinent Saint-Malo sont justement célèbres. Près du village de Saint-Cast, les milices bretonnes ont repoussé en 1758, après un sanglant combat, la dernière descente des Anglais sur le sol de France, les derniers successeurs de ces hommes du Nord qui étaient venus si souvent insulter nos rivages, et qui n'ont plus osé y reparaître. Qu'il me soit permis de dire que mon aïeul maternel, M. Le Gualès de Lanzéon, assistait à ce combat, en qualité de capitaine garde-côtes de la compagnie de Lanmeur. Une tradition rapporte qu'au plus fort de la mêlée, des Gallois enrôlés dans l'expédition anglaise jetèrent bas les armes en reconnaissant dans la bouche des Bretons leurs chants nationaux, et embrasèrent leurs ennemis, dans lesquels ils retrou-

vaient des frères. — Dol voit un humble curé de canton officier dans sa cathédrale archi-épiscopale, et a presque oublié la rivalité séculaire de son siège métropolitain avec celui de Tours, âpre querelle où sont intervenus des rois et des papes. Plus loin s'élèvent dans la brume, au-dessus des sables mouvants qui l'entourent d'une périlleuse ceinture, les cimes du Mont-Saint-Michel... Nous n'avons pas le droit de le visiter, car il faudrait franchir le ruisseau de Couësson, qui nous sépare de la Normandie; mais je puis parler d'un petit port dont la réputation est plus étendue et plus durable que celle de Saint-Cast, de Dol, du Mont-Saint-Michel; et pourtant il ne la doit ni à la guerre, ni à la religion, ni à la chevalerie; mais tant qu'il y aura des gourmets dans le monde, on célébrera la gloire du banc d'huitres de Cancale.

Si la Bretagne eût conservé une capitale, Saint-Malo, lié à Rennes par un canal, eût été pour elle ce qu'est le Havre pour Paris, et sa prospérité croissante n'aurait pas connu de limites. Mais Rennes n'est plus qu'une majesté déchuë. En pleurant la perte de ses ducs, elle avait du moins reçu les consolations d'un parlement; elle était la résidence du gouverneur de Bretagne; elle voyait souvent se réunir aux États les députés des trois ordres; elle était encore le siège de l'administration, sinon du gouvernement de la province. Aujourd'hui qu'il ne lui reste que l'honneur partagé avec quatre-vingt-cinq autres cités de posséder un préfet, la pauvre ville de Rennes porte tristement le deuil de



Jeune fille de Morlaix. Dessin de Saint-Germain.



Femme de Douarnenez. Dessin de Saint-Germain.

son parlement, comme Versailles celui de son roi. L'étranger qui traverse la place du Palais est frappé d'un sentiment comparable à celui que fait éprouver la vue des ruines; et cependant autour de lui les constructions sont hautes, des rues larges bordées de trottoirs et de boutiques conduisent à de belles promenades; c'est bien l'aspect d'une grande ville, moins le mouvement, moins la vie. Rennes me semble merveilleusement représenté par ces fontaines arides qui décorent la plate-forme de La Motte, malencontreux chef-d'œuvre d'architecture municipale; canaux, bassins, beaux gradins de pierre où la naïade devait s'épancher en cascades, rien n'a été oublié: il n'y manque absolument qu'une chose, mais cette chose, c'est de l'eau. Le palais lui-même est trop monumental, ses salles sont trop vastes et trop splendidement ornées pour n'entendre que le commentaire de Justinien, les arguties de la chicane ou les débats de la cour d'assises; il lui fallait les solennelles discussions des magistrats et des représentants de la province, les protestations des La Chalotais et des Botherel, dont le retentissement se faisait écouter par toute la France. Vainement, pour peupler les solitudes de cette nécropole, la centralisation a épuisé, en sa faveur, ses libéralités; elle lui a donné des écoles de droit et de médecine, des facultés des lettres et des sciences, une académie, une cour royale, un évêché, une division militaire, un collège royal, une garnison d'infanterie et d'artillerie; elle n'a pu lui rendre son glorieux passé: il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

Mais ce silence d'une cité sans industrie et sans commerce est favorable à l'étude; aussi Rennes est une des villes les plus littéraires et les plus studieuses de France. Si les rués sont désertes, l'affluence est grande autour des tables de la bibliothèque ou aux leçons de la faculté des lettres; on y a vu un jeune homme instituer seul, et sans aucun encouragement de l'autorité, un cours d'hébreu, et il avait au moins autant d'auditeurs qu'en a dans Paris son confrère appointé de la Sorbonne. Les dames de l'aristocratie ne sont pas étrangères à cette préoccupation littéraire; plusieurs assistent aux leçons des professeurs et vont parfois jusqu'à les recevoir dans leurs salons, en leur

pardonnant presque le traitement qu'ils tiennent du gouvernement de juillet, ce qui, pour une noble dame de Rennes, est sans contredit le beau idéal de la tolérance.

La noblesse de Rennes diffère notablement de celle dont j'ai peint à Nantes les antipathies concentrées. Elle n'a pas souffert autant du voisinage de la guerre civile et des vexations de l'état de siège; pour elle, le royalisme est avant tout une affaire de bon ton, l'opinion des gens comme il faut; l'esprit d'opposition est dans la tête, et l'on sait qu'en Bretagne cela doit suffire pour le rendre tenace; mais il n'est pas comme à Nantes entretenu au plus profond du cœur par le besoin de la vengeance. En 1831 et 1832, la société de Rennes présentait en vérité un singulier spectacle. Les jeunes gens conspiraient tout haut en prenant du punch au café de Bretagne, tabagie royaliste où le voyageur qui entraît, sur la foi de l'enseigne, pour consommer paisiblement sa demi-tasse, s'exposait à être honni comme un espion; les dames brodaient des cocardes, causaient au bal de la prochaine levée de boucliers, tenaient les fils de l'intrigue et distribuaient les emplois; la chouannerie les séduisait par son côté chevaleresque: c'était la charge des cercles de la Fronde, parodie elle-même d'une ligue sérieuse; et pour plaire à ces modernes duchesses de Longueville, il fallait se vanter, entre deux tours de valse, d'avoir passé la nuit précédente à couler des balles. Le succès d'une échauffourée ainsi préparée n'était pas difficile à prévoir. Quelques gens dévoués en furent les victimes; on les pleura comme des héros et de martyrs; puis la société effrayée se rassura, et les plaisirs interrompus recommencèrent. Aujourd'hui, désabusées des menées politiques, les dames de Rennes se contentent d'être jolies, riches et élégantes, soit que dans les belles soirées de printemps elles émaillent les allées du Thabor, qui rappelle alors les Tuileries par la bonne grâce et la coquetterie de ses promeneuses, soit que, dans leurs salons, elles enlèvent les cœurs de tous les étudiants de première année assez recommandés pour être admis dans ces aristocratiques réunions. La prudence n'est pas précisément leur défaut; elles dominent leurs maris de toute la hauteur d'une supériorité que ceux-ci n'essayaient pas

de déplacer; et il est traditionnellement vrai de dire que dans ce beau monde de Rennes l'homme propose et la femme dispose.

Rennes a produit un grand nombre d'écrivains et d'autres personnages remarquables. Je nommerai Ginguené, le critique Geoffroy, Édouard Turquety, les deux frères Alexandre et Amaury Duval, les hommes d'État Lanjuinais, Corbière et de Labourdonnaye, les amiraux de Guichen et de La Mothe-Piquet; quant aux jurisconsultes célèbres qu'elle a vus naître, je n'en finirais pas si j'en voulais donner la nomenclature: je ne citerai que Carré et Toullier. Le fervent apôtre de la philosophie du doute, René Descartes, était fils d'un avocat au parlement de Bretagne, et si le hasard d'un voyage l'a fait naître en Touraine, on n'en doit pas moins considérer Rennes comme sa véritable patrie. Mais il est une gloire plus populaire que toutes les autres, et que Rennes a quelques droits de revendiquer; sur la route de Dinan, on remarque encore les vestiges presque effacés du château de La Motte-Broons, où naquit Bertrand du Guesclin.

Et maintenant, laissant à ses studieux loisirs cette cité jadis puissante, dont le silence n'est plus troublé que par les exercices du polygone et les ébats des étudiants, si nous nous acheminons par la voie qu'on appelle encore la route de France, nous ne trouverons plus que Vitré, ville de mousse et de lierre, qui nous rappellera le moyen âge autant que Guérande, mais d'une manière bien autrement mélancolique; car, au lieu de nous le montrer merveilleusement conservé comme un défi jeté aux siècles, Vitré n'a que des ruines, et laisse voir sur ses vieilles murailles les coups de bélier de la guerre, et ceux plus irréparables du temps. Tout auprès est le château des Rochers, d'où madame de Sévigné a daté un grand nombre de ses lettres immortelles. C'est là que la spirituelle marquise, se consolant par la moquerie de l'éloignement de la cour et de l'absence de sa fille, raillait impitoyablement les noms et les manières de quelques chétives provinciales, assez mal avisées pour s'appeler mademoiselle de Kerborgne ou mademoiselle de Croqueison, et daignait pourtant convenir « qu'il y a des gens qui ont de l'esprit dans « cette immensité de Bretons. » C'est là que.

pour égayer sa solitude, la prude janséniste se faisait lire par son fils « des chapitres de Rabelais à mourir de rire. » Sa plaisanterie infatigable s'attaquait même à ces pauvres paysans qui, écrasés par les impôts, menacés de l'établissement de la gabelle, s'étaient soulevés sur divers points de la Bretagne; elle exprimait l'espoir qu'il leur serait pardonné *moyennant quelques pendus*; et puis, comme le bourreau avait pris la chose fort sérieusement, elle enregistrait d'un ton folâtre, entre une pieuse réflexion sur la grâce et une formule ingénieuse de tendresse maternelle, le nombre des potences qui se dressaient chaque jour sur la Bretagne humiliée. C'est là aussi qu'elle se plaignait du *bruit* et du *fracas* de Vitré, qu'elle décrivait les fêtes données pour la tenue des États, et « ces passe-pieds merveilleux, ces pas de bas Bretons dansés par les gentilshommes du pays, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près, et au prix desquels les violons et les passe-pieds de la cour font mal au cœur. » — « Une infinité de présents, des pensions, « des réparations de chemins et de villes, quinze « ou vingt grandes tables, un jeu continu, « des bals éternels, des comédies trois fois la « semaine, une grande braverie, *voilà les « états.* » Triste et silencieuse sous-préfecture, que vous êtes loin de ce fracas et de ces fêtes!

Ainsi nous aurons parcouru presque toutes les villes un peu importantes de la Bretagne; car, à l'exception de la capitale, elles sont toutes situées sur le littoral. Je veux pourtant mentionner quelques villes éparses dans l'intérieur de la péninsule, et rarement visitées: Loudéac et Pontivy, dont, avec la meilleure volonté du monde, on trouverait peu de chose à dire; Quintin, naguère si florissant par le commerce de ses belles toiles tissées à la main, aujourd'hui se débattant avec douleur contre la concurrence des mécaniques et des cotonnades, qui réduit à la misère son peuple de tisserands; Redon et son antique abbaye, fondée par saint Convoyon, dotée par Louis le Débonnaire, reconstruite par le cardinal de Richelieu, qui en était, en 1622, abbé commendataire; Moncontour, la patrie de Douaren, contemporain et rival de Cujas; Josselin et Ploërmel, célèbres dans les luttes intestines de la Bretagne, et qui peuvent se disputer l'hon-

neur d'avoir été témoins du combat des trente, puisqu'il eut lieu entre ces deux villes, près du Chêne de Mi-Voie, où s'élève aujourd'hui un monument commémoratif de ce fameux fait d'armes; Château-briant et les restes de son beau château, que les rois et les ducs honorèrent de leur présence, qui a appartenu aux Laval-Montmorency et aux Bourbon-Condé; Fougères et sa haute tour Mélusine, et son enceinte de remparts qui arrêta le roi d'Angleterre Henri Plantagenet: humbles cités, si fières jadis, parées de noms historiques et embellies par des ruines.

Le lecteur a pu faire une remarque qui m'a frappé moi-même à mesure que j'avais dans ce travail: c'est qu'aucune de ces villes de Bretagne n'est en voie de prospérité progressive; c'est que presque toutes au contraire semblent en décadence. Nantes s'agite péniblement sur son fleuve desséché; Vannes, dont les flottes résistaient à César, dont quelques aventuriers ont, dit-on, fondé Venise, est plus morte encore que sa colonie. Lorient pleure la compagnie des Indes, Brest est délaissé, l'Océan étant moins vaste que la Méditerranée sur la carte politique du monde. Morlaix a entièrement perdu le commerce autrefois florissant de l'Espagne et de l'Angleterre; Saint-

Pol-de-Léon n'est plus que le tombeau de son évêque; Saint-Malo se résigne à faire naviguer ses navires pour le port du Havre; Vitré est un amas de décombres; Rennes enfin, la vieille métropole, est plus déchue encore! Deux des branches les plus productives du commerce de la Bretagne étaient naguère le sel et les toiles: l'impôt a tué l'une, les machines ont tué l'autre, et aucune industrie nouvelle n'est venue remplacer celles qui s'en vont. Si l'on parcourt nos annales, on est surpris de voir citer pour leur richesse des villes qui aujourd'hui existent à peine de nom; si l'on parcourt nos rivages, on est affecté plus péniblement encore en rencontrant à chaque pas des ruines. L'absorption définitivement consommée de la Bretagne dans la France ne s'est donc pas opérée à l'avantage de la première? Question délicate, que je n'entreprendrai pas d'approfondir ici. D'ailleurs cette discussion n'aurait qu'un intérêt archéologique, et la solution, quelle qu'elle fût, ne saurait influencer sur l'ordre des faits.

Enfant posthume de la nationalité la plus antique et l'une des

plus récemment abolies, il me sera du moins permis d'avoir pour elle des sentiments d'affection et de regret filial. L'amour du pays est un des plus vifs instincts du Bre-



Jeune fille de Plouneour-Trez. Dessin de Pauquet.



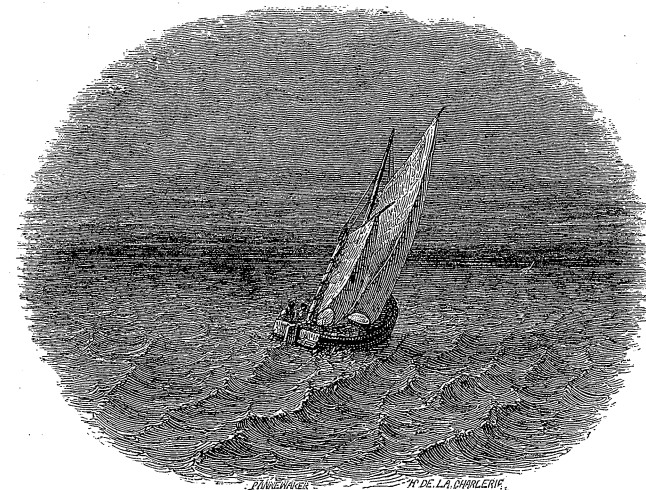
Jeune fille du Croisic. Dessin de Saint-Germain.

ton; prêtre ou bourgeois, noble ou paysan, il le suit sous toutes les latitudes où le transportent les révolutions ou les nécessités de la vie. Au régiment, les conscrits bretons font bande à part; ils se cachent pour parler entre eux la langue de leur enfance que punit sévèrement la consigne; ils ne soupirent qu'après le moment de leur libération, commettent mille fraudes pour se soustraire à l'exil militaire, et n'acceptent jamais l'honneur du chevron. A Paris, les Bretons aiment à se réunir dans des banquets pour chanter les refrains du pays; j'y ai entendu il y a peu d'années cent voix répéter en chœur une hymne dont les paroles étaient singulièrement séditieuses: il ne s'agissait de rien moins que d'une levée de boucliers pour reconquérir l'indépendance. Les marins bretons emportent avec eux la musette et la bombarde, pour danser le soir au son de la musique de leur village. Lorsque les frégates *la Thétis* et *l'Espérance*, dans leur beau voyage de circumnavigation, touchèrent à la Nouvelle-Hollande, elles y trouvèrent un ancien émigré breton, M. Huon de Kerillo, qui avait passé d'Angleterre à Sidney, s'y était marié et pos-

sédait des terres et d'immenses troupeaux. Le commandant de *l'Espérance*, M. du Camper, Breton lui-même, l'invita à venir à son bord. Après le dîner, quand il vit bondir autour du grand mât, au son du biniou, les rondes de la Bretagne, le vieux colon ne put pas contenir son émotion; il fondit en larmes, puis tout à coup, oubliant son âge, il saisit violemment les mains de deux matelots, et se fit entraîner éperdu dans le tourbillon de la danse nationale.

Puisse ma chère province conserver longtemps encore ce qui lui reste de son passé, ce qui la fait aimer de ses enfants: sa foi, sa langue et ses mœurs! Tout conspire pour les effacer, et les plus dangereux ennemis de la Bretagne sont dans son sein. Des écrivains bretons ont froidement annoncé ses prochaines funérailles, sans se mettre en peine s'ils ne contribuaient pas à les hâter. N'imitons pas cette impiété. Efforçons-nous plutôt de prolonger, de consoler sa noble vieillesse. Entourons de nos respects et de notre amour les cheveux blancs de notre mère.

ALFRED DE COURCY.



L'orage. Dessin de La Charlerie.

PREMIER ÉPILOGUE

1834)



RÈS de quinze années, traversées par de grandes perturbations politiques, se sont écoulées depuis que je retraçais avec complaisance ces chers souvenirs du pays natal. Pendant ce laps de temps, les mœurs des campagnes bretonnes ne me paraissent pas avoir subi de modification notable. L'observation pourrait sembler oiseuse et superflue : qu'est-ce, en effet, qu'une quin-

zaine d'années pour changer les mœurs d'un peuple? Mais elle a bien sa valeur au milieu de nos révolutions. Demandez aux habitants de nos provinces de l'est, du centre et du midi de la France s'ils n'ont pas vu les populations emportées plusieurs fois par des courants impétueux qui bouleversaient leur caractère. Demandez-leur s'ils ont toujours conservé la paix et la sécurité de leur foyer, et si autour d'eux les relations sociales entre les diverses classes sont demeurées les mêmes. La Bretagne tout entière est sortie, à son éternel honneur, de cette épreuve formidable. Elle est restée fidèle à ses traditions, supportant avec résignation sa part des souffrances communes



Pillawer marchand de chiffons. Dessins de Saint-Germain.

se défiant des nouveautés, et cependant maniant, de la manière la plus heureuse, l'instrument nouveau du suffrage universel, pour travailler, du sein de ses bruyères paisibles, à la reconstruction de l'ordre social. Ainsi elle a pesé d'un poids considérable dans la balance de nos destinées, et j'aime à constater comme un fait glorieux pour elle, et qui mérite la reconnaissance de la France, que, malgré toutes les excitations, ses cinq départements peuplés n'ont pas envoyé un seul homme d'anarchie à la tumultueuse assemblée de 1849.

Les villes de la Bretagne n'ont pas non plus changé de physionomie. A leur grande surprise, elles se sont vues entraînées par la puissance numérique des masses dans le mouve-

ment conservateur du clergé et des campagnes. Au lieu de donner l'impulsion, elles ont suivi, sans trop de mauvaise grâce, l'impulsion de ces paysans illettrés qu'elles honoraient de leurs dédains, étonnées de la trouver conforme à leurs véritables intérêts. A leurs préoccupations ordinaires de négoce, elles ont ajouté celles des chemins de fer. A cela près, on les retrouve à peu près les mêmes. Rennes a gardé ses allures élégantes et hautaines de capitale déchue. Nantes continue à discuter la question séculaire, toujours ancienne et toujours nouvelle, de l'amélioration du cours de la Loire. Les beaux esprits de Vannes se consolent de voir leur cité redevable d'un peu plus d'animation et de vie à un florissant collège de

ésuites. Lorient s'est un moment réveillé de sa torpeur en affichant d'audacieuses prétentions à devenir le port des vapeurs transatlantiques. Quimper, heureux de conserver son préfet et fier de son évêque, a des ambitions moins vastes et se contente de convoquer, au confluent de ses deux riantes vallées, les héros nomades et les spectateurs des luttes hippiques. Brest ne demande que des armements et la présence d'une escadre sur sa magnifique rade, pour enrichir ses fournisseurs et offrir à ses jeunes filles un choix de jeunes officiers. Landerneau voit prospérer sa riche filature de lin, dont les salles spacieuses résonnent à la fois des chants de l'Armorique et de ceux de la verte Erin. Morlaix charge incessamment pour le Havre le beurre de ses marchés, le poisson de ses pêcheries et les légumes de Roscoff. Saint-Pol de Léon, la ville des gentilshommes, toujours dédaigneuse de l'industrie et du commerce, abrite à l'ombre de ses clochers, dans le collège fondé par son dernier évêque, les écoliers que la charrue adresse au sanctuaire. On y a vu, il y a trois ans, aux jours qui précédaient la procession de la Fête-Dieu, la population se diviser spontanément et rivaliser d'ardeur pour élever trois splendides reposoirs, celui des nobles, celui des bourgeois et celui des corps de métiers : les choses se passaient ainsi en pleine République française. Saint-Brieuc et Saint-Malo multiplient leurs constructions maritimes et leurs expéditions de pêche. Partout je retrouve, avec des différences peu tranchées, les mêmes caractères que j'essayais d'indiquer il y a bientôt quinze ans.

Mais c'est dans les manoirs que l'action du temps a été le plus sensible. Je ne reconnais plus la noble résidence de Kerlouarnec, et cette patriarcale famille dont je m'étais plu à esquisser les traits naïfs, avec une sincérité de respect dont quelques susceptibilités ne m'ont pas tenu compte. La génération de M. de Kerlouarnec, celle qui avait traversé la chouannerie ou l'émigration, est à peu près éteinte. Le vieux châtelain repose sous les ifs du cimetière, où l'ont accompagné les hommages et les bénédictions de toute la paroisse. Sa mémoire est vénérée dans tout le pays. Son fils, le châtelain actuel, a hérité de la loyauté de ses sentiments et de ses habitudes de bienfaisance. Il fait même le bien avec plus de discernement; son accueil est aussi cordial, mais avec plus de recherche et de nuances d'affection. Ce n'est plus cette hospitalité prodigue et un peu banale, ouverte à tous et n'invitant personne, ne distinguant pas assez peut-être les amis des parasites. Les visites au manoir sont moins nombreuses, mais les visiteurs sont mieux choisis, la table meilleure, les chambres plus propres et mieux ornées. Au dedans, au

dehors, tout a changé d'aspect; la façade est restaurée, sinon entièrement rebâtie; au lieu de l'immense pièce où l'on dressait deux fois par jour, derrière un paravent, les allonges de la table des repas, je trouve une salle à manger, un salon décoré avec soin, parfois avec élégance; les fauteuils de soie ou de moquette ont remplacé les vieilles bergères de velours d'Utrecht et leurs housses décrépités. L'art des jardins est inconnu en Bretagne, écrivais-je, et, sauf de très-rare exceptions, rien n'était plus vrai. Rien ne serait plus faux aujourd'hui. Des artistes de goût ont parcouru nos manoirs, dont les possesseurs ont sous leur direction tracé les allées tournantes, arraché les espaliers et les bordures de buis, creusé le lit des ruisseaux, aplani les pelouses, planté les arbres verts. Une véritable émulation s'est emparée de nos châtelains pour embellir les alentours de leurs demeures. Enfin ils font assez souvent le voyage de Paris; ils vont aux caux; on les rencontre en Suisse ou sur les bords du Rhin, toutes choses dont la génération précédente n'aurait jamais conçu l'idée.

Il y a là un problème d'économie domestique dont la solution ne semble pas d'abord facile. Comment se fait-il que, malgré la division des héritages, qui a partagé en cinq ou six lots la fortune patrimoniale, chacun des châtelains actuels soit incomparablement mieux logé, mieux nourri, entouré de plus de jouissances de luxe que son devancier, tout en étant comme lui hospitalier et généreux? A qui connaît la puissance de l'ordre et du savoir-faire, la question ne paraît pas peut-être pas sans réponse.

Ce n'est pas qu'on ne découvre encore çà et là des manoirs délabrés où de vieilles mœurs se perpétuent ou plutôt se dégradent, dont les habitants vivent étrangers à tous les raffinements modernes, et présenteraient à l'observateur des types d'originalité qui parfois l'attendriraient et parfois le feraient sourire. Mais ce sont des excentricités séduisantes pour le pinceau d'un romancier, dont on ne saurait sans injustice reproduire les traits étranges lorsqu'on prétend rappeler la physionomie générale de la patrie bretonne.

Faut-il, philosophe chagrin, gémir sur la disparition des mœurs si rapidement modifiées? Cela est malaisé, puisque j'ai constaté, à l'avantage de la génération présente, une grande supériorité de bien-être et de culture d'esprit, en même temps qu'elle continue les vertus et les traditions d'honneur du passé. Paris a vu pendant quatre ans un groupe de ces loyaux gentilshommes, envoyés avec des majorités triomphantes à la défense de la civilisation menacée. Tout ce qui s'est fait de mieux a obtenu leur concours unanime. Poursuivie de toute ambition personnelle, inaccessible à

la crainte, intrépides devant le danger, inflexibles dans leur droiture, ils ont puissamment aidé au salut social. Ils sont restés modestement dans la retraite, dédaignant de rechercher un mandat qui leur a paru sans honneur, dès qu'il a été sans péril. Je ne les ai point oubliés, et je me plais à leur adresser aujourd'hui cet hommage.

Parmi eux, autour d'eux, dans nos manoirs restaurés et embellis, je compte plusieurs de mes amis les plus chers. Ils sa-



Mendians bretons. Dessin de Pengilly.

vent avec quel bonheur je vais de loin en loin, et trop rarement, m'asseoir à leur foyer, et réveiller les souvenirs de notre joyeuse adolescence. Au milieu des souvenirs, il y a toujours place pour les regrets. Ensemble nous nous rappelons, non sans mélancolie, les traits plus accentués, les mœurs plus naïves de la génération qui achève de s'éteindre, et la poésie de nos regrets s'empreint du sentiment de la piété filiale.

Juillet 1854.



Jeune fille de Plouneour-Trez. Dessin de Saint-Germain.



Paysan de Plougastel. Dessin de Saint-Germain.



Paysan des environs de Morlaix. Dessin de Géniole.

DEUXIÈME ÉPILOGUE

(1877)



INGT-TROIS années de plus, bien près d'un quart de siècle, sont tombées dans le passé, après quatorze autres années. Je suis surpris de me retrouver debout, je puis encore tenir une plume, et un éditeur intelligent me demande si je veux ajouter ou retrancher quelque chose à l'œuvre de ma jeunesse.

Il faut commencer par la relire, je dirais mieux par la lire. Un auteur ne peut se lire qu'à un assez long intervalle du moment de la composition et lorsqu'il a eu le temps de s'oublier. Plus tôt, il n'est guère capable de se juger, et la raison en est simple. S'il jugeait mauvais ce qu'il écrit, il ne l'écrirait pas. C'est l'excuse de la vanité des auteurs. On voudra bien convenir qu'un intervalle de trente-sept ans est amplement suffisant.

Je me lis donc, non sans intérêt, non sans appréhension, avec un mélange de complaisance et de défiance. Il s'était agi de peindre les mœurs de ma province natale, quand les hasards de la vie venaient de m'éloigner du foyer, et il y avait là jusqu'à des tableaux de famille. Que de joyeux souvenirs évoqués, mais aussi que de regrets et de mélancoliques retours ! Je n'ai jamais pu supporter les albums de photographies. Si on les feuillette après quelques années, le regard se heurte à trop de deuils.

Parlerai-je de la forme, et essayerai-je de la corriger ? Je lui trouve un peu d'emphase juvénile ; je supprimerais volontiers quelques images et quelques épithètes, j'abrégerais quelques périodes. J'écrirais autrement aujourd'hui. Serais-je certain d'écrire mieux ? J'en ai douté ; aussi je me suis décidé à ne point changer un mot ni une virgule, et à laisser reproduire mon travail sans aucune retouche. S'il faut l'avouer, il ne m'a pas déplu de voir comment j'écrivais presque au sortir du collège.

Mais avais-je été peintre fidèle ? C'est la question que j'ai dû me poser. Eh bien, oui, peintre un peu flatteur, comme il convient à tout portraitiste, fidèle pourtant. Tels étaient les traits, telle était la physionomie de la Bretagne de ma jeunesse. Je la reconnais bien, avec cette vivacité que conservent les souvenirs du jeune âge, et je la salue. Je la reconnais mieux, dans le portrait que j'ai tracé d'elle, que lorsque je revois la Bretagne elle-

même. Sa physionomie accentuée s'altère, en effet, chaque jour davantage.

J'en faisais tout récemment l'observation frappante. Une amitié aussi précieuse qu'elle est attentive et hospitalière m'attirait, à la fin de l'été dernier, aux bains de mer de la petite baie blanche qui a gardé le nom breton de Pouliguen, entre le Croisic et Saint-Nazaire, au milieu des marais salants. C'est certainement un des coins de la Bretagne qui m'avaient laissé les impressions les plus vives. Je me souviens, comme si c'était hier, de ma première excursion dans cette péninsule sablonneuse. Ayant passé la nuit, avec un ami, sous le toit de la modeste auberge du Pouliguen, j'eus à payer le lendemain matin, en me remettant en route, pour deux lits et quatre repas, la formidable addition de 3 francs. C'était le 15 août. J'allai assister à la grand'messe dans la vaste église du Bourg-de-Batz. La population tout entière s'y pressait, vêtue de ses beaux habits de fête. Les plus jeunes garçons comme les vieillards avaient le chapeau à corne ombragé de chenilles, la veste grecque, les gilets multicolores, les larges braies de toile fine, serrées au genou par une rosette, les bas blancs, les sandales jaunes. A travers les capricieux méandres des lagunes, je gagnais ensuite Saillet, où j'admirais des costumes encore plus éclatants ; puis je pénétrais dans l'enceinte murée de Guérande, véritable médaille du moyen âge où m'attendaient d'autres étonnements, et je restais longtemps en contemplation sur les remparts. Quoique mon enfance se fût écoulée à l'extrémité de la province, jamais la vieille Bretagne ne m'était apparue avec un aussi imposant caractère.

En conduisant, après tant d'années, ma famille sur la plage du Pouliguen, j'avais la naïveté de lui annoncer une partie au moins de ces émotions et de ces surprises. J'ai vu, en arrivant, la haute cheminée fumeuse d'une usine, la laide file des poteaux télégraphiques et la tranchée ouverte d'un chemin de fer. Au lieu du bruit cadencé des fléaux, j'ai entendu le ronflement de la machine à battre le blé. J'ai trouvé la petite baie blanche frangée d'une ceinture de chalets où j'entendais exécuter au piano des valse de Strauss et des airs d'opéra. Je me suis établi dans un de ces chalets, un peu plus dispendieusement que sous le toit de l'ancienne auberge. Une jeune fille du pays, une paludière du Bourg-de-Batz, s'est présentée pour me servir. Elle n'avait plus la coiffe aux bandeaux égyptiens, elle lisait des

romans, elle avait vu *le Tour du monde en quatre-vingts jours* au théâtre de Nantes. J'ai cherché ailleurs des costumes, on m'en a bien montré quelques-uns, affublant des marionnettes en vente dans une boutique. Quant à la population laborieuse, elle a pris la blouse de cotonnade, et presque rien ne la distingue extérieurement des ouvriers et cultivateurs des environs de Paris. J'ai voulu aller aux courses de Guérande. Tout l'effort des organisateurs avait été de les faire ressembler le plus possible à celles du bois de Boulogne. A grand-peine cependant avait-on ramassé un piètre escadron d'ânes et de mulets rétifs sous prétexte de couleur locale. Les remparts mêmes de la ville m'ont paru abaissés, et comment rêver moyen âge quand derrière les vitrines j'apercevais *le Petit Journal* et des publications démocratiques ?

L'aspect du pays n'a pas pu changer aussi rapidement que celui de la population. Il y a encore une austère poésie dans ces lagunes. Quand le soir, après une chaude journée, les paludières aux jambes nues, la jupe relevée, le râteau à la main, sautillent parmi les blancs cones de sel et vont ramasser la récolte qu'a déposée pour elles le soleil docile avant d'emprunter l'horizon et de se plonger dans la mer, le voyageur s'arrête volontiers en une sorte d'extase. L'industrie des salines est elle-même en plein déclin et doit disparaître. Déjà un certain nombre de lagunes sont abandonnées et deviennent de fétides cloaques. Le soleil de ma Bretagne, vanté par la romance, n'a pas la puissance de faire concurrence aux dépôts inépuisables des sels minéraux. De là de grandes souffrances et une diminution considérable de la propriété dans les marais salants.

Vers les dernières années de l'Empire, on imagina de faire venir à Paris une députation de paludiers pour apporter leurs doléances à l'empereur. Afin de donner du pittoresque à la réception, on leur avait recommandé de mettre leurs costumes nationaux. — Pour des gens qui se prétendent ruinés, leur dit en souriant l'empereur, vous avez là de bien beaux habits. — Sire, s'écria le chef de la députation, nos pères les ont achetés, nous tâchons de les conserver, nos fils les vendront.

Je ne sais pas qui seraient les acheteurs, car c'est moins l'indigence que le respect humain qui, là comme partout, détruit le costume. On demandait à des jeunes gens de Batz pourquoi ils avaient quitté leurs costumes qui leur donnaient si bonne mine, pour en prendre de beaucoup plus laids. — On se moquait de nous à Saint-Nazaire, répondirent-ils simplement. Comment nous en étonner, quand nous voyons dans les salons de Paris des Ja-

ponais en frac et en cravate blanche, le claque à la main ? Comment le leur reprocher, quand nous sommes tous esclaves du même banal usage ? Le costume devient nécessairement cosmopolite, comme le journalisme et le télégraphe.

Les mœurs, les institutions, les lois, les idées dominantes, la langue elle-même tendent aussi à une unification beaucoup plus lente. Il est moins malaisé à un Chinois ou à un Malgache d'adopter nos affreux chapeaux tuyau de poêle, nos pantalons de drap d'Elbeuf et nos bottes vernies, que de devenir pour cela un homme en tout semblable à nous. Pourtant, quand les rapprochements qui s'opèrent, malgré la diversité des races, des climats, des traditions et des préjugés nationaux, sont visibles, on ne saurait s'étonner que les originalités des provinces d'une même nation, et d'une nation aussi broyée, aussi unifiée que la France, s'effacent rapidement.

L'artiste et le poète peuvent regretter cet effacement. Je donne des regrets à la Bretagne de ma jeunesse, retrouvée vivante dans le portrait que j'en avais esquissé. Il serait vain, il serait insensé d'essayer de réagir.

A un point de vue philosophique et religieux plus élevé, lorsqu'on tâche d'étendre son regard par-dessus les crises passagères, il n'y a pas même lieu, pour les hommes de foi, malgré certaines apparences contraires, de s'affliger, et il n'est pas bon de gémir. Il vaut mieux voir, dans cette assimilation de tous les groupes de la grande famille humaine, la preuve qu'ils appartiennent bien à la même famille et qu'ils ont eu les mêmes ancêtres. Le christianisme, religion universelle, a été l'agent le plus puissant de l'assimilation des races. Avec quel merveilleux succès n'avait-il pas confondu les Gaulois, les Romains et les Barbares !

L'Europe chrétienne et féodale du moyen âge avait partout les mêmes traits et presque les mêmes mœurs. On soutiendrait sans paradoxe que les chevaliers de Philippe-Auguste et ceux de Richard Cœur-de-lion se ressemblaient plus en Palestine que ne se ressemblaient en Crimée les officiers des deux armées alliées, que ne se ressemblent aujourd'hui un pair d'Angleterre et un sénateur français. Après avoir fait l'unité morale de l'Europe, le christianisme a poursuivi et poursuit tous les jours par ses missions l'unité morale du monde ; la diffusion des principes de l'Évangile a précédé celle des principes de 89, et l'esprit démocratique, dans son expansion cosmopolite, n'est qu'un plagiaire du christianisme.

Consolons-nous de voir disparaître, autour de Quimper, comme autour de Saigon ou de Pékin, le pittoresque des coutumes locales. A l'époque où, nouveau-venu à Paris, je sen-

tais mon cœur palpiter des frais souvenirs du pays natal, j'allais chaque dimanche, devant la chaire de Notre-Dame, admirer l'incomparable éloquence de Lacordaire. Le tourbillon industriel qui emporte le monde, et qui est le grand ravageur du pittoresque, était à peine visible. Il n'y avait aucun chemin de fer en France, aucun bateau-poste n'avait traversé l'Atlantique, on ne soupçonnait pas la télégraphie électrique, ni la photographie, ni le canal de Suez, ni le percement du mont Cenis. Pourtant l'orateur laissa un jour tomber du haut de la chaire ces paroles inspirées :

« On verra le christianisme achever la conquête de la terre. *Les distances s'effacent* devant le génie des nations chrétiennes, et c'est vous, hommes du temps, princes de la civilisation industrielle, c'est vous qui, dans cette grande œuvre, êtes, sans le savoir, les pionniers de la Providence. Ces ponts que vous suspendez dans les airs, *ces montagnes que vous ouvrez devant vous, ces chemins où le feu vous emporte*, vous croyez qu'ils sont destinés à servir votre ambition; vous ne savez pas que la matière n'est que le canal où coule l'esprit. Ainsi faisaient les Romains, vos prédécesseurs. Ils employèrent sept cents ans à rapprocher les peuples par leurs armes,

« et à sillonner de leurs longues routes militaires les trois continents du vieux monde. « Ils croyaient qu'éternellement leurs légions passeraient par là pour porter leurs ordres à l'univers : ils ne savaient pas qu'ils préparaient les voies triomphales du consul Jésus. « O vous donc, leurs héritiers, et aussi aveugles qu'eux, vous les Romains de la seconde

« race, continuez l'œuvre dont vous êtes les instruments. Abrégez l'espace, diminuez les mers, tirez de la nature ses derniers secrets, afin qu'un jour la vérité ne soit pas arrêtée par les fleuves et par les monts. Qu'ils seront beaux alors les pieds de ceux qui évangéliseront la paix.»

Certes ce sont là de magnifi-

ques paroles, mais rien ne peut donner une idée, à ceux qui ne les ont pas entendues, de la magie qu'elles avaient en s'échappant de la lèvre écumante de l'orateur. La respiration était suspendue, les Romains de la seconde race se faisaient violence pour ne pas éclater en applaudissements, un frémissement d'enthousiasme parcourait mes veines comme celles de tout l'immense auditoire, et je ne regrettais pas trop le prône breton du vieil ami de mon enfance, le bon curé de Dirinon.

ALFRED DE COURCY.



Louis.

Petits Bretons. Dessin de Penguilly.

